This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

P 3311
*

BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

VE RI
TAS

IN MEMORY OF
FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM
CLASS OF 1914

SECOND LIEUTENANT
COAST ARTILLERY CORPS
UNITED STATES ARMY

WELLESLEY, MASSACHUSETTS
MAY 23, 1891 APRIL 11, 1918

TIFFANY & CO.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXXI.

Par M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire
Quai des Augustins, au coin de la
rue Pavée.

M DCC. LXXXI.

BP 331.1

HARVARD COLLEGE LIBRARY
INGRAHAM FUND
JAN 28 194[illegible]

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

SI je croyois, Monsieur, que vous n'eussiez jamais cultivé les Lettres, je saisirois cette occasion pour débiter quelques lieux-communs, éblouir votre ignorance par un préambule fastueux puisé dans *le Batteux* où *Rollin*, & vous ramener d'un ton froid & magistral sur les bancs de la Rhétorique.

On voit souvent des Journalistes oser reproduire comme des idées nouvelles, des préceptes rebattus dans tous les ouvrages élémentaires. Que ne se bornent-ils tout bonnement à tracer leur sillon périodique ! cela vaudroit mieux que de nous donner des Discours Préliminaires dépourvus

de graces, d'imagination & de chaleur, dont une raison didactique & glacée fait seule les frais; & qui n'offrent au lecteur ennuyé que les choses les plus communes.

Si à l'exemple de ces Ecrivains, je m'assujettissois à la routine servile de traiter au commencement de l'année quelque point de Littérature; je m'efforcerois du moins de remplir cette tâche d'une manière intéressante, je choisirois un sujet propre à des développemens heureux, à des apperçus nouveaux; j'aurois soin de le présenter sous toutes ses faces, d'en saisir tous les rapports, & donnant des aîles à ma pensée, je voudrois planer loin des routes où se traîne le troupeau des Rhéteurs.

Mais l'homme qui cherche vraiment à s'instruire, Monsieur, préférera toujours l'analyse de quelque ouvrage à ce travail ambitieux. D'ailleurs, la célérité que vous exigez dans la distribution des cahiers d'un Journal, ne peut s'accorder avec le temps que demanderoit un pareil hors-d'œuvre. Je me contenterai donc

de vous donner une esquisse rapide des désagrémens qui se multiplient sous les pas d'un Journaliste, quand il préfère les intérêts de la vérité à toute autre considération.

On l'a déjà dit dans ces feuilles : « De » tous les êtres, qui, sur ce malheu» reux globe, tourmentent leur frêle » existence, il n'est point d'espèce plus » orgueilleuse & plus irascible que » celle des petits Rimeurs & des pe» tits Prosateurs de ce siècle. Ces gens » là, Monsieur, ont un amour-pro» pre dont vous n'avez point d'idée ; » c'est un amour-propre à part, qui » ne peut se comparer aux amours» propres ordinaires ». Malheur à vous si vous osez trouver médiocres des vers qui font pâmer à leur toilette nos femmes beaux esprits ! Dérobez-vous à tous les regards, allez ensevelir votre honte dans l'obscurité ; car vous êtes un lâche *Zoïle*, une *Harpie*, qui souillez les festins des Dieux. Haine, vengeance, calomnie, on employe tout pour vous perdre & vous diffamer.

De semblables fureurs sont, à la vérité, plus risibles qu'affligeantes ; mais

ce qui paroîtra plus sérieux, c'est qu'on trouve dans le monde des personnes, d'ailleurs très-respectables, assez crédules pour ajouter foi aux discours outrageans que répand sur votre compte cette ligue de mauvais Auteurs. Sans vous avoir jamais vû ni connû, on conçoit de vous, sur leur parole, l'idée la plus affreuse. Des caillettes soufflées par des Etourneaux, déchirent votre réputation, noircissent votre caractère, attaquent votre probité. Feu M. *Fréron* n'ignoroit pas toutes ces petites menées : c'étoit un *monstre*, un *scélérat* qu'il falloit fuir : cependant paroissoit-il dans une société ; ce n'étoit plus ce Critique redoutable, peint de si noires couleurs ; c'étoit un homme aimable, gracieux, d'une bonhomie ingénieuse, d'une gaité sans caussticité. Permettez-moi de vous citer l'anecdote suivante.

Un jour un de ses amis se proposa de désabuser à son sujet une Dame de considération, feue Madame la Présidente d'*Aligre*. Il le mena dîner chez elle sous un nom emprunté. On fit tomber exprès la conversation sur le Cri-

tique, & il fût le premier à rire à ses dépens de la meilleure grâce du monde. Quand la comédie eût été bien jouée, & que la Maîtresse de la maison se fût engouée de l'inconnu au point de l'engager à venir souvent la voir, un Tiers à qui on avoit donné le mot, entra comme pour rendre une visite, & après les premiers complimens, s'écria : comment, Monsieur *Fréron* chez vous, Madame ! je vous félicite d'être revenue de votre antipathie ; vous n'aurez pas lieu de vous en repentir, & vous y gagnerez au contraire un Commensal très-aimable ; *ma foi*, dit-elle, en s'adressant à M. *Fréron*, *suffiez-vous le diable : je ne puis m'empêcher de vous rendre justice & de vous aimer beaucoup ; je vous remercie même de la leçon : vous m'apprenez à ne point juger sur parole, à n'avoir ni préjugé ni prévention.*

Mais ce n'est rien encore : il ne faut pas, Monsieur, si vous vous destinez à la fonction d'*Aristarque*, que toutes ces manœuvres vous découragent : attendez-vous à des haines plus franches, à des ressentimens plus ouverts.

Avez-vous à rendre compte des Œuvres d'un homme de qualité? Vous aurez à craindre son crédit & celui de ses nombreuses connoissances ; vous serez assailli de lettres, de visites & de recommandations. Gardez-vous de hazarder une ligne, une seule ligne de réflexions honnêtes & motivées ; il faut envelopper l'idole d'un nuage d'encens ; les louanges les plus fades & les plus démésurées, sont les seules qui plaisent. *Mettez*, disoit *Bayle*, *d'un côté un boisseau d'éloges*, de l'autre *un grain de critique ; on ne sera sensible qu'à ce dernier.*

Avez-vous le courage d'attaquer les productions d'une secte aussi nuisible à la saine Littérature qu'aux bonnes Mœurs? Aussitôt on s'ameute, on complote de toutes parts ; trop heureux, si, à force de délations faites à des hommes en place, on ne vient point à bout de troubler votre tranquilité !

Que vous dirai-je d'une foule de Libelles, de Brochures, de Lettres Anonymes que vous serez forcé de dévorer? Vous aurez à vous défendre

contre l'importunité de ceux qui parviennent à découvrir vos liaisons, & à s'en faire un appui auprès de vous. On poussera l'adresse jusqu'à intéresser en faveur d'un mauvais livre, des personnes du plus haut rang, qui exigeront du Journaliste un silence absolu, s'il a la moindre critique à publier.

Enfin, Monsieur, il vous faut essuyer les sollicitations fatiguantes de votre Imprimeur, de votre Libraire, qui viendront demander grace pour un ouvrage de la vente duquel ils sont chargés. Le condamnez-vous à l'obscurité dans un Extrait impartial, on vous accable de reproches & de plaintes ; vous ne connoissez ni les égards, ni les procédés.

Ne croît-il donc, me répondrez-vous, dans cette carrière que des ronces & des épines? Non, Monsieur, la rose y fleurit quelquefois, & sans l'espoir de la cueillir, croyez-vous qu'on auroit la folie d'exercer une profession d'ailleurs si décourageante? Elle offre, n'en doutez point, des dédommagemens bien doux. Quel bonheur de pouvoir se dire: « en con-

» ſacrant ma plume à la vérité, en » affligeant quelques individus, j'au- » rai le ſuffrage du Public éclairé. Je » compterai pour mes ennemis tous » les méchans Ecrivains ; mais il me » reſtera le témoignage conſolant des » zélateurs du bon goût. La calomnie » ſe taira : les âmes honnêtes me ven- » geront ; & peut-être même mes » foibles travaux ſeront-ils honorés » des regards protecteurs du Monar- » que. »

Je ſuis, &c.

LETTRE II.

Almanach des Muses, ou choix des Poësies fugitives de 1780. A Paris, chez Delalain l'aîné, *Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre.*

NOUS avons, Monsieur, une quantité prodigieuse de gens de tout état, qui se mêlent aujourd'hui de faire des vers. Le Duc, le Chevalier, la Marquise, le grave Magistrat, chacun en ce métier, prétend à la gloire de ceindre son front des lauriers de la double colline. Il n'est pas jusqu'à M. l'Abbé, qui ne soupire des élégies pour sa cruelle Doris. Cependant, malgré cette fécondité apparente, nous ne fûmes jamais dans une plus grande disette de bons Poëtes. La langue harmonieuse des *Racine* & des *Boileau*, semble se dénaturer, en raison même de la fureur que tout le monde a de rimer.

Depuis que l'*Almanach des Muses* est en vogue, on n'a point d'idée du nombre de petits versificateurs que cette brochure a fait éclore. C'est à qui jouira de l'honneur d'y voir son nom imprimé. On se desséche, on se tue pendant une année entière à retourner quelques Hémistiches, dans l'espérance de paroître au commencement de Janvier, sous la sauve-garde de ce recueil. A-t-on la douleur de n'y être pas admis? Vîte on court s'enterrer dans un autre répertoire de Poësies fugitives; car nous n'en manquons pas de plus d'une espèce, graces aux progrès étonnans de la Métromanie.

Quelle que soit la foule de ces collections, Monsieur, vous distinguerez certainement l'*Almanach des Muses*. La supériorité lui est dûe à tous égards. Si les pièces qu'il renferme ne sont pas également bonnes, l'Editeur a du moins la précaution de nous épargner l'ennui de dévorer ce qu'on appelle des platitudes. Son goût cherche, autant qu'il est possible, à s'approprier ce qu'il y a de mieux. On

auroit droit, peut-être, de souhaiter qu'il fit encore un choix plus sévère; mais, comme on est contraint, dans un temps de misère, de prendre ce qu'on trouve, il seroit injuste d'exiger qu'il nous donnât une suite de chef-d'œuvres.

Madame *de Bourdic*, autrefois Marquise d'*Antremont*, enrichit tous les ans cette galerie des jeux de sa Minerve. Si la politesse Françoise ne nous imposoit pas la loi de juger une femme avec beaucoup de ménagement, il seroit facile de prouver que cette Muse a perdu un peu de sa première fraîcheur. Voulez-vous néanmoins retrouver Madame la Marquise d'*Antremont*? Lisez le Conte charmant de *Zélor* & *Acanthe*. Passez les *Fragmens de son discours*, lors de sa Réception à l'Académie de Nismes: en voici les vers les plus remarquables.

— L'homme aimable en ce moment,
Autour de moi se multiplie;
Célébrer cet essaim brillant,
C'est le seul droit qui reste à ma voix affoiblie.

Ah! si j'avois *celui* de tracer *seulement*
Ces noms que la gloire publie!
Mais dans sa bouche, *ils sont si décemment!*
Ne craignez pas que la mienne indiscrette
Ose les profaner par des accens légers;
Je me tairai: la timide fauvette
Ne doit faire bruit qu'aux vergers.

L'*Épître à Madame la Comtesse de V*** qui étoit allée aux Etats de Languedoc*, est aussi de la même plume.

Je ne viens pas, belle Comtesse,
Sur un ton fade & langoureux,
Vous conter l'ennui, la tristesse
Que nous *respirons* dans ces lieux.
Il faut bien quand V*** nous laisse,
Nous voir abandonnés des plaisirs & des jeux.

. . . .

Après tout, qu'a-t-on à vous dire?
Vénus change *bien* de climats;
Comme Vénus, n'avez-vous pas
Des droits sur tout ce qui respire?
L'univers, voilà votre empire!

Ce commencement a quelque chose d'a-

gréable ; il promet beaucoup, voyons si la suite ne trompera point nos espérances.

— Jeune Eglé, je parie
Qu'en vous voyant dans la Septimanie,
Nos empressés Barons ont fait mainte folie.
Tout en lorgnant votre gentil minois,
L'un aura dit : « *Dieux qu'elle est belle !*
» *Que son sourire est gracieux !*
» *Comme l'Amour est dans ses yeux !*
» *Qu'il est doux d'en avoir pour elle !* »

. . . .

. . . .

Vous raffolez de votre époux.
Tenez, on pourroit, parmi nous,
Vous permettre cette imprudence ;
Aux champs, les maris sont si fous...
Mais à la ville... Ah ! quand j'y pense,
Comme on rit de notre innocence !
Comme on va s'y venger de vous !
Voyez donc, dit une coquette,
Ce que c'est qu'un époux charmant !
On le veut tout : eh ! mais vraiment ;
Dit l'autre, *est-ce un bijou qu'on prête ?*
Bon, reprend la prude indiscrette !

C'est sa bague de sacrement.

. . . . . .

. . . . . .

Quoi! toujours se *cabrer pour rien!*
Quels ours sont ces femmes de bien!
Madame, en vérité, j'enrage
Qu'on se donne pour un époux,
L'air *d'une petite sauvage* :
Ah! de grace, *humanisez-vous*.

. . . . .

. . . . .

Il est bien peu de maris généreux,
Et les écarts de leur jeunesse,
Trop souvent, loin de nous entraînent tous leurs vœux :
Méritent-ils, alors, *les malheureux*,
Ces airs repoussans de tigresse,
Ces griffes qu'on montre pour eux?

Point de réflexions, je vous prie : la critique ne doit qu'effleurer, & jamais blesser les Graces. D'ailleurs, songez que ce sont là les négligences d'un Auteur aimable, qui vous a plus d'une fois enchanté par la finesse de son esprit.

J'ai vu l'impiété, d'un front séditieux,

S'armer insolemment pour combattre les
cieux;
A d'obscurs Ecrivains, d'une main témé-
raire,
Du temple de la gloire ouvrir le sanctuaire;
Et couvrant ses fureurs du nom de liberté,
Affichant dans Paris un cynisme effronté,
Oter *imprudemment* par ses *belles* maximes,
L'espérance aux vertus, & la terreur aux
crimes.
Eh! quels sont vos projets, novateurs insen-
sés?
Pour nous rendre meilleurs, vous nous avil-
lissez.
Des animaux grossiers, & de la fange im-
pure,
Vous ne distinguez point le Roi de la nature.

Ces vers sont de M. *Royou*, Avocat au Parlement de Bretagne; ils annoncent une sorte de noblesse & de vigueur; mais on pourra lui reprocher avec raison de terminer sa pièce brusquement, & d'avoir resserré un sujet aussi vaste dans un trop petit espace.

Vous lirez avec attendrissement

l'*histoire de Muphti*, *chien de Madame P**** par M. *Bérenger*. Au mérite d'une narration assez rapide se joignent des situations intéressantes, soutenues par la manière vraie de les peindre. Dans son Epître intitulée *Ma Patrie*, des tirades heureuses, & des tournures prosaïques un peu trop fréquentes.

La plupart des Epigrammes de ce Recueil sont entées sur des mots connus. M. *Masson de Morvilliers* est celui qui se montre avec le plus d'avantage dans ce genre d'escrime. Il a de la saillie, une tournure vive & plaisante.

Un bon Curé, d'un canton de la Beausse,
Réconfortoit son bercail indigent :
Moi ? Suis-je heureux ? Ma gouvernante est
grosse ;
J'ai trois procès, plus de vin, point d'argent :
Mes dixmes ? rien, grace aux derniers orages :
Le casuel ? Vous sçavez s'il m'en vient !
Depuis deux ans, baptêmes, mariages
Ont peu rendu ; mais le mort se soutient.

Encore deux Epigrammes ; la suivante

est de M. l'Abbé *Dourneau*, & la dernière de M. *Choisy*.

Quoi ! tous les ans dresser une potence
De maudit bois ! je n'y puis consentir.....
D'un pareil soin, d'une telle dépense
La ville peut, & doit se garantir.
Mon sentiment est, Messieurs, sauf les vôtres,
Que le gibet soit désormais de fer ;
Ce monument nous coûtera plus cher ;
Mais ce sera pour nous & pour les nôtres.

Dans la chronique scandaleuse
On *accusoit*, qu'Eglé, fillette de vingt ans,
Avoit déjà fait deux enfans.
Qu'une fille, dit-elle, hélas ! est malheureuse !
Pensez, lui dit quelqu'un, que cette fausse histoire
Ne peut obtenir de crédit.
Ne sait-on pas qu'il ne faut croire
Que la moitié de ce qu'on dit ?

Je m'empresse, Monsieur, de vous faire connoître une *Epître à Damis*, par M. *Garnier*. C'est une des meilleures pièces de l'*Almanach des Mu-*

ses. Quoiqu'elle aît été faite en 1775, elle aura toujours le sel de la nouveauté pour les véritables Amateurs d'une Poésie douce, fleurie sans apprêts, & débarrassée du ridicule attirail de la prétention.

Peut-être rimeur clandestin,
Sur mon genou, tremblant pupître,
Voltaire ou Gresset à la main,
Je pourrois, sans date ni titre,
Laisser échapper une Epître
Qui le (Damis) seroit bâiller demain.

. . . .

. . . .

Végéter ! ô ! combien la vie
Plaît à ce qui végéte ici-bas !
Il échappe à l'œil de l'envie ;
Ce monstre *ne le connoit pas*.
Dans une insouciance heureuse,
Mollement s'écoulent ses jours,
Et sa couche voluptueuse
S'étend sous l'aîle des Amours.
Incognito jouant son rôle,
Celui qui *sait bien* bien végéter,
Ne voit pas si le temps s'envole,
Ne songe point à l'arrêter.

Tandis que, d'une aîle rapide,
Le vieillard court au lendemain,
Joyeusement il suit son guide,
Et de fleurs sème son chemin.

. . . .

. . . .

Sa taille (d'Eglé) élégante & légère
N'étoit point captive de l'art.
Son teint, celui d'une bergère,
Comme son cœur étoit sans fard.
Sous une dentelle modeste,
L'œil entrevoyoit mille appas,
Qui faisoient soupçonner le reste,
Mais qu'Eglé ne soupçonnoit pas.

. . . .

. . . .

Sa bouche à mes sens enchantés
Parla *bien mieux* que la logique;
Et les fleurs de la rhétorique:
Je les cueillis à ses côtés.
Amis, c'est par cette aventure
Que je frédonnai quelques airs.
Je ne suivis que la nature,
Et par hasard je fis des vers,
Sans prétendre que ma mémoire
Etonnât la postérité;

Je ne songeai point à la gloire,
J'écrivis pour la volupté.
Aujourd'hui que, par habitude,
Je rime encor pour mon plaisir,
Si le plaisir devient étude,
J'en perdrai jusques au desir.
Or de tout céla que conclure ?
Que je recherche peu l'honneur
D'une célébrité future,
Mais ce qui vaut mieux, mon bonheur ;
Que de tous les Dieux qu'on révère,
L'Amour seul reçoit mon encens,
Et que lui seul, tendre ou sévère,
Peut m'inspirer *quelques* accens,
Non, que d'une amitié sincère
Je méconnoisse la douceur :
Quand on est le sujet du frère,
Peut-on ne pas aimer la sœur ?

N'oublions pas M. *de la Loupiière* ; c'est un de nos Poëtes qui méritent le plus de louanges. Simple, sans être trivial, il a su conserver ce ton naïf, que la manie du Boursouflage a fait tomber en discrédit.

Quand l'amitié devient amour,
Adieu le repos de la vie !

On est tourmenté nuit jour,
Quand l'amitié devient amour.
Craignons quelque fâcheux retour;
Fuyons la douce sympathie:
Quand l'amitié devient amour,
Adieu le repos de la vie!

Quand l'amour devient amitié,
Adiéu le charme de la vie!
Quelle tiédeur, quelle pitié,
Quand l'amour devient amitié!
Envain l'estime est de moitié;
Au sein de la gloire on s'ennuie:
Quand l'amour devient amitié,
Adieu le charme de la vie!

Vous avez sans doute entendu parler rarement de M. *Doigny*, ce *citoyen de l'Univers*, (*) dont il est probable que l'Univers ne s'entretiendra jamais. Voici de lui des vers à *Zirphé*, qui, par hazard, sont ingénieux & délicats.

Pourquoi, me dites-vous, votre lyre amoureuse,

(*) C'est le titre fastueux que se donne M. Doigny au Frontispice d'un Eloge de Voltaire.

Qui célébroit l'*Empire* des plaisirs,
Maintenant sous vos doigts, timide & paresseuse,
N'est-elle plus que l'écho des soupirs?
Eh! comment voulez-vous que, flexible & sonore,
Ma lyre, qui toujours fût la *voix* de mon cœur,
Soit infidelle à ma douleur,
Quand vous ne m'aimez plus, quand je vous aime encore?
J'ai perdu mon talent, en perdant cette *erreur*,
Qui, sur vos pas, nous *trompe* & nous enchante.
Hélas! rendez-moi le bonheur,
Si vous voulez que je le chante.

Six petites productions de M. *Dorat* embellissent ce recueil. Vous concevez bien qu'elles l'emportent sur toutes les autres par la vivacité du coloris, par le prestige & l'élégance de la touche; c'est une molesse de pinceau que tous les singes de son talent ne sauroient imiter. On regrettera long-temps de ne plus trouver

son nom dans l'*Almanach des Muses*. L'expression touchante & mélancolique d'une *Epître à M. le Chevalier de* *** vous fera verser des larmes. Je vais en détacher quelques vers; mais il faut la lire en entier, si vous voulez vous procurer un plaisir complet.

Je touche à mes derniers instans :
L'ardente sève de la vie
Ne circule plus dans mes sens.
Juge de mes malheurs, juge de mes tourmens!
Hélas! sans douce rêverie,
Je vois renaître le printems.
La terre, vainement plus riante & plus belle,
Etale à mes regards sa parure nouvelle;
Tout recommence à vivre, & tout est mort pour moi.
Du Nocher infernal la sombre voix m'appelle;
Le chant même de Philomèle
Ne m'inspire que de l'effroi;
Mais les sons de ta voix suspendent mon martyre.
De Tibule tendre rival,

Je n'ai pas tout perdu, tout ne va point si
mal :
Un ami me console au moment où j'expire.

. . . . .

. . . . .

Qu'avois-je à faire de courir
Cette carrière affreuse, où la haîne & l'envie
Flétrissent les lauriers qu'on s'apprête à
cueillir ?

. . . . . .

. . . . . .

Je sens, plus que jamais, que vivre c'est jouir:
Devois-je n'adopter cette philosophie
Qu'à l'instant où je vais mourir ?

. . . . . .

. . . . . .

Adieu! qu'il est cruel ce mot que je prononce!
Ma fin s'approche, tout l'annonce;
Hélas! & cet adieu peut-être est le dernier;
Peut-être, quand tes yeux liront ces carac-
tères,
Les miens seront fermés à la clarté du jour,
Et ton ami, *peut-être*, au ténébreux séjour,
Aura joint l'ombre de ses pères.

La Chatte & la Souris, *le laid Chevalier*, deux ébauches communes,

qui sont beaucoup au-dessous du mérite de M. *Imbert*. Vous reconnoîtrez sa manière facile & gracieuse dans le *Fanfaron puni*. La *Fidélité mal récompensée* vous intéressera; mais ce conte plairoit davantage, s'il n'étoit pas enveloppé de faux ornemens, de détails diffus qui nuisent à l'effet pathétique dont il est susceptible. Vous préférerez, je pense, la marche rapide & serrée des Fabliaux, où l'Auteur a puisé ce sujet tragique & déchirant.

Les deux jolies pièces de Madame la Comtesse *de Beauharnais* ont déjà été insérées dans le *Journal de Paris*; ainsi elle n'a rien donné de nouveau, & c'est tant pis pour les Lecteurs. Vous serez charmé de l'*Epître à Aglaé*, par M. le Chevalier *de Parny*: c'est une miniature très-spirituelle. Donnez-lui le conseil, s'il ne méprise pas les avis, d'éviter une certaine afféterie de style, qui pourroit l'égarer. Moins de luxe, moins de clinquant, & plus de vers nourris.

Les Noces du Village, Epître à un ami, habitant de la Cour, par Madame la Marquise de Fe***; *Vers* de

M. l'Abbé *Dourneau* à Madame *de* *** qui l'invitoit à cultiver la Poësie ; *Fragmens d'une traduction en vers François de l'*Orlando Furioso, par M. *François de Neuf-Château ;* voilà, si je ne me trompe, quelles sont, à-peu-près, les Poésies, dont il me resteroit à vous rendre un compte favorable. N'attribuez point à malice de ma part, si je me tais sur le *Poëme de l'Enfance*, par M. *Maréchal.* Des amis indiscrets l'ont vanté comme un morceau précieux, & j'avoue, de bonne foi, que j'y ai cherché inutilement quelques beautés mêmes ordinaires. Rien de neuf. Des longueurs, des superfluités, une versification pénible & sans couleur, c'est ce qui frappe d'abord dans ce Poëme, où brillent par fois des éclairs de sentiment.

Ce seroit ici le lieu, Monsieur, de dire un mot, avant de finir, de l'abâtardissement où notre Poésie est tombée. Tout ce qui en fait l'essence a disparu. L'art des Vers n'est autre chose aujourd'hui que l'art de rimer froidement de la prose. A la clarté de la pensée, à l'exactitude de la césure,

au naturel de la langue, on a ſubſtitué une métaphyſique obſcure, la ridicule manie des enjambemens, un jargon coquet & maniéré. La critique oſe-t-elle s'élever contre ces abus? On ſe fâche, on s'emporte juſqu'à la menace; car il faut que vous ſachiez que la plupart de nos jeunes Poëtes ſont de petits *furibonds*, qui reçoivent avec indignation les conſeils les plus ſages. Avant de les mériter, ils ont l'extravagant orgueil de prétendre aux éloges. Démontrez géométriquement que leurs ouvrages ſont mauvais, auſſitôt tout eſt perdu. On échauffe ſes coteries; on va de maiſon en maiſon répandre ſes plaintes, mandier des Vengeurs; on crie de toutes ſes forces à la partialité, à l'injuſtice; & l'on porte l'imprudence, le délire de la vanité juſqu'à venir chez vous même demander raiſon de vos remarques.

Ce 22 Janvier 1781.

Je ſuis, &c.

LETTRE III.

Voyage Littéraire de Provence; par M P. D. L. *1 vol.* in-12. *A Paris, chez* Barrois l'aîné, *Libraire, Quai des Augustins.*

Si la connoissance exacte & détaillée des diverses Provinces qui composent l'Empire François, est faite pour intéresser tous les Citoyens, il est certain que celle de nos Provinces méridionales doit piquer plus vivement la curiosité publique. Voisines des pays habités autrefois par les peuples les plus célèbres de l'Univers, elles offrent dans leurs annales une multitude de faits liés essentiellement au corps principal de l'Histoire ancienne. La plupart des Villes qui embellissent ces heureuses contrées, dûrent leur fondation, leurs loix, leur opulence & leur civilisation au commerce que les Colonies où les Armées Romaines établirent entre ce

pays & les Sujets de la République. D'un autre côté, l'on croit communément qu'une troupe de Phocéens creusa les premiers fondemens de cette Cité célèbre, devenue la Métropole de la Provence, & peut être de quelques autres établissemens moins renommés. Ce qu'il y a de très-sûr, c'est que depuis le moment où les armes victorieuses de *Marius* & de *César* eurent soumis les pays de la Gaule voisine des Alpes, il se fit une émigration continuelle & très-considérable des habitans des provinces Cisalpines, très-empressés de venir peupler la nouvelle conquête. Alors on remarqua dans la Milice, dans les mœurs, & principalement dans les connoissances de nos ancêtres, une révolution frappante, & dont nous goûtons actuellement encore les fruits précieux. Les Belles-Lettres, & sur-tout l'Eloquence, fuyant les persécutions & la tyrannie sous les premiers Empereurs, se refugièrent d'abord sur les bords du Rhône; & l'on sçait que du temps de *Caligula*, l'Ecole de Littérature qui florissoit à

Lyon étoit une des plus célèbres de l'Univers.

L'Hiſtoire Militaire de nos Provinces méridionales, préſente auſſi le coup-d'œil le plus curieux & le plus impoſant. Le paſſage du Rhône par le vainqueur de Carthage, la défaite des Embrons près d'Aix, par le rival de *Sylla*, le ſiège d'Aliſe par *Céſar*, & celui de Marſeille par ſes Lieutenans, forment autant d'époques mémorables dans les annales guerrières de la Gaule. C'eſt donc un ſervice eſſentiel rendu à la République des Lettres, que de retracer d'une main ſçavante l'Hiſtoire politique & littéraire de cette portion du patrimoine de la France, ſi digne de fixer l'attention des lecteurs inſtruits.

Ce plan a été exécuté, Monſieur, par le Père *Papon* de l'Oratoire, relativement à la Provence, dans l'Hiſtoire générale de cette Province, & dont les deux premiers volumes ont paru l'année dernière. Vous vous rappellez ſans doute le compte que je vous en rendis dans le temps, & les juſtes éloges que je donnai à l'eſprit de recherches, d'ordre

& de sagacité qui a dirigé la plume du sçavant Historien, & qui fait attendre avec tant d'impatience la suite de cet excellent Ouvrage. Celui dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui, n'en est qu'une espèce d'abrégé très-bien fait : c'est l'analyse d'un grand tableau, dans lequel on retrouve le savoir que vous avez admiré dans l'exécution d'un dessin beaucoup plus étendu. Vous n'y trouverez point, comme dans l'Histoire générale de Provence, des recherches lumineuses, des dissertations scientifiques, ni de ces critiques approfondies, qui ne sont point faites pour le commun des lecteurs. Ici tout est à la portée du plus grand nombre : c'est un manuel très-agréable, avec lequel on peut voyager dans les différentes parties du plus charmant pays de la France, & qui indique d'une manière très juste tout ce qui est à remarquer dans chaque Ville, chaque bourg un peu considérable de la Provence, dans sa Topographie, son Histoire ancienne

& moderne, sa législation, ses mœurs, ses goûts, ses productions terrestres & maritimes, la nomenclature de ses hommes célèbres, ses richesses naturelles, & celles que les arts ont répandues.

» Nous avons rapproché la géogra» phie ancienne de la géographie » moderne, dit le Père *Papon* en » rendant compte de son plan, » de manière qu'en traversant des » Villes, des bourgs, des villages, » qui paroissent dénués d'intérêt, on » aura peut-être un plaisir secret à » se rappeller qu'il y passoit une voie » romaine, qu'elle fut rétablie sous » tel Empereur; qu'on y découvre » encore l'inscription milliaire; qu'a» vant les Romains, c'étoit un canton » habité par un tel peuple; que ces » vainqueurs le défrichèrent; qu'ils » y remportèrent une victoire, y » bâtirent une Ville, & la décorèrent » de divers établissemens, dans l'ordre » civil & dans l'ordre de la Religion; » qu'enfin cette Ville fut gouvernée » par des Magistrats, dont les fonc» tions ont encore pour nous quelque

» chose d'intéressant..... Nous y ajou-
» tons ensuite tout ce qui peut en
» faire connoître l'état actuel & les
» curiosités. »

Mon dessein n'est pas d'examiner avec vous, Monsieur, les différens tableaux répandus dans l'Ouvrage du Père *Papon* : je vous conseille de le lire attentivement d'un bout à l'autre, & d'exhorter toutes les personnes curieuses de connoître la Provence, d'en suivre les indications, comme le moyen le plus assuré de voyager avec fruit. Je me contente aujourd'hui de mettre sous vos yeux quelques articles qui ont rapport à l'Histoire ancienne ou moderne de cette Province, & qui m'ont paru les plus intéressans.

La ville d'Aix, située à cinq lieues au nord de Marseille, & dont l'Archevêque est Président né de l'Assemblée des trois Etats, fut le séjour ordinaire des Comtes de Provence. Elle ne commença cependant à acquérir un certain lustre que sous le règne d'*Alphonse II*, Roi d'Arragon, premier du nom en Provence : pro-

tecteur déclaré des Troubadours, Troubadour lui-même, ce Prince fit fleurir cette Poésie galante, qui, suivant l'expression de ce siècle, *animoit les Chevaliers à la gloire, & les Dames à la sagesse :* ses libéralités, son exemple & ses vers, rassemblèrent à sa Cour tout ce que la Province & ses environs comptoient d'hommes célèbres par le talent de chanter les Belles, & de célébrer l'alliance délicate des amours avec la vertu. » J'ai » fréquenté cette Cour, disoit *Peyre* » *Vidal* à un Jongleur, & j'y ai vu » tant de bons exemples, que j'en » suis devenu meilleur. Si vous y » aviez été, vous auriez vû, comme » moi, ce siècle heureux dont votre » père vous parloit, & où brilloient » les hommes amoureux & géné- » reux. Vous auriez entendu les » Troubadours raconter comme ils » étoient régalés & entretenus dans » les Cours qu'ils visitoient : vous » auriez vu aussi les selles de leurs » chevaux garnies de flocons, des » équipages superbes, des brides do- » rées, des palefrois, que vous

» en auriez été dans l'admiration. Les
» uns venoient d'Outre-mer, les autres
» d'Espagne ; & ils trouvoient le Roi
» *Alphonse* qui les combloit de joie,
» & de marques de générosité : vous
» auriez vu la même chose chez le
» Seigneur de Blacas, & chez *Guil-*
» *laume le Bon*, Seigneur de Baux.

On trouve dans le Diocèse d'Aix, un lieu nommé *Meyrargues*, célèbre autrefois par un Château très-fort, qui, dans les temps de troubles, devenoit l'asyle des mécontens. *Roger de Turenne*, frère du Pape *Clement VI*, le possédoit au commencement de 1395, & sa veuve, *Eleonore de Comminges*, y fut assiégée la même année par le Sénéchal *George de Marle*. *Hardouin*, Seigneur de Fontaine-Guerin, qui vraisemblablement combattoit contre *Eleonore*, ayant été fait prisonnier, & conduit à Meyrargues, y composa un Traité de Chasse, fini en 1406, dans lequel on trouve notés tous les airs de chasse, qu'il divise en quatorze espèces différentes, depuis le départ jusqu'à l'appel

desgens. Voici les derniers vers d'un des Ouvrages les plus curieux de ce siècle, extraits d'un manuscrit de la Bibliothèque du Roi.

Mais c'est moi étant en prison,
D'une Dame en qui suis prisont,
Que de Turaine est Vicomtesse,
Et outre mon gré ma Maitresse.
Car comment qu'en prison de dame
Fait bon, j'aimasse mieux, pour m'ame,
Dedans fontaine-garin etre,
C'ore avoir telle Dame à mettre.
Mais il n'est huis mes-autrement :
Pour ce en son chastel promptement
Nommé Megragues en Provence,
Duquel on voit bien la Durence,
Ai cette œuvre-ci afin traite,
Qui fut assouvie & parfaite
Au mois que tant durent les nuits,
Qui aux prisons font mains anuits,
Quand de leurs douleurs leur remembre;
Ce fut dix jours dedans Décembre
L'an XIIII VI ans mains,
Et ce c'est au plaisir de mains.

De l'autre côté de la Durance, est située la Tour d'Aignes, qui donne

son nom à une des plus belles terres de la Provence, & qui a été acquise vers le commencement de ce siècle des Seigneurs de Villeroy, par M. *Jean-Baptiste Bruni*, Seigneur de St. Canat. Ses successeurs ont ajouté au Château plusieurs embellissemens, dont le goût & la magnificence éclipsent tout ce que les plus grands Seigneurs de Provence, ci-devant possesseurs de cette Baronnie, avoient imaginé pour faire de ce lieu un séjour enchanté. On ne trouve rien dans les archives de la Tour d'Aigues, qui appuie les traditions fabuleuses répandues dans le pays, sur l'origine de ce fameux Château, ni sur les motifs qui, dit-on, engagèrent *Antoine-René de Bouliers*, d'en jetter les fondemens au commencement du quatorzième siècle. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que la Reine *Catherine de Médicis*, alla à la Tour d'Aigues le 6 de Juillet de l'année 1579, & qu'elle séjourna au Château jusques au lendemain au soir: cette Princesse y étoit accompagnée du Cardinal *de Bourbon*, du Maréchal *de Montmorency*, du Grand

Prieur de France, du Prince *de Condé*, de la Princesse *de Lorraine* sa petite fille, & de la Princesse *de Condé*. On croit que c'est à cette occasion si honorable pour le Baron de *Cental*, petit-fils d'*Antoine de Bouliers* dont je viens de parler, & alors octogénaire, que celui-ci fit graver, en mille endroits de son Château, ce mot qui peignoit l'excès de joie dont il étoit pénetré : *satiabor cum apparuerit*, » expression honnête, » dit l'Auteur, mais bien naïve de la » joie qu'éprouve un vieillard, qui » reçoit chez lui sa souveraine. »

Lorsque les descendans de *Bozon* se partagèrent la Provence, la portion qui échut à la branche cadette, & qui comprenoit les Diocèses d'Apt, de Riez, de Sisteron, de Gap & une grande partie de l'Embrunois, prit le nom de Comté de Forcalquier, parce que cette Ville devint la Capitale du nouveau Domaine. Les Comtes y firent leur séjour ordinaire, & lui accordèrent plusieurs priviléges aussi utiles qu'honorables. Vous serez enchanté, Monsieur, de la peinture que le père *Papon* a tracée de la manière

dont ces bons Princes, & à leur exemple les grands Seigneurs gouvernoient leurs sujets. » J'aime à citer, » dit-il, comme une preuve de la » simplicité des mœurs antiques ce » plaid que *Raymond Berenger IV* tint » à *Forcalquier*, au commencement du » treizième siècle, & dans lequel ce » Prince, dont les quatre filles épou- » sèrent les quatre plus grands Mo- » narques de l'Europe, nous est re- » présenté assis au haut de l'escalier » qui conduisoit au clocher les prin- » cipaux Seigneurs de sa Cour occu- » poient une place bien moins com- » mode encore ; c'étoit l'usage alors » que les grands vassaux rendissent la » justice dans la Cour de leur Châ- » teau assis sur un perron ombragé » tantôt d'un orme ou d'un tilleul, » tantôt d'un pin ou d'un autre arbre, » & il y a des villages où l'on trouve » encore un reste de cet ancien usage » dans l'habitude où l'on est d'assem- » bler en été le Conseil de la ville, » sous un orme ou sous un chêne. »

Quoiqu'il soit vrai, Monsieur, que l'on rencontre presque à chaque pas

dans l'histoire de cet Age des traits pareils à celui que je viens de citer, & dont le recueil est aussi précieux pour l'humanité, qu'il est glorieux pour les Princes & les Seigneurs qui y sont nommés, cependant on ne peut s'empêcher de convenir que la splendeur de ce siècle n'ait été quelquefois offusquée par des anecdotes horribles, par des forfaits révoltans, qui contrastent d'une manière bien frappante avec la franchise, la loyauté, & j'ose le dire la *bonhomie* de nos ancêtres. L'histoire affreuse arrivée dans un village de la Provence nommé Roussillon, en est une preuve déplorable. Quelque affligeant qu'il soit à une ame sensible de jetter les yeux sur un attentat digne de l'exécration de tous les siècles, je ne puis m'empêcher de reproduire ici un trait célèbre dans nos anciennes annales, qui a été rajeuni par nos romanciers modernes, & qui a fourni le sujet de la Tragédie extravagante & féroce de *Gabrielle de Vergy*. C'est ainsi que le Père *Papon* le raconte.

» Le village de Roussillon près » d'Apt, devint fameux dans le 12e » siècle par la mort tragique de *Guil-* » *laume de Cabestaing*. *Guillaume* étoit » né de parens nobles, mais si pau- » vres, qu'il fut obligé de quitter de » bonne heure la maison paternelle, » & d'aller se présenter à *Raymond*, » Seigneur de Roussillon pour être son » *Varlet*; car dans ces premiers tems » les jeunes gentilshommes nés sans » fortune, trouvoient une ressource » assurée pour leur éducation dans la » maison d'un Seigneur, soit de la Cour, » soit des Provinces; ils y étoient » élevés en qualité de *Varlets* ou *Var-* » *letons*, c'est-à-dire de Pages.

» *Cabestaing* avoit une figure & des » manières qui lui gagnèrent les bon- » nes graces de *Raymond* & de sa fem- » me *Marguerite* de la maison de Ta- » rascon. *Marguerite*, se défia *d'autant* » *moins* des premiers mouvemens de » son cœur, qu'ils étoient réglés par » ces principes d'honnêteté dont les » dames s'écartoient d'*autant moins*, » que les maximes de la Chevalerie » les y rappelloient sans cesse.

» Cependant ces goûts tout innocens qu'ils pouvoient être, firent ombrage à *Raymond*, qui projetta d'en tirer une vengeance terrible. Ayant conduit un jour *Cabestaing* hors du Château, je ne sçais sous quel prétexte, il fondit sur lui l'épée à la main, le tua, lui coupa la tête, lui arracha le cœur & mit l'un & l'autre dans un carnier. Ensuite étant revenu au Château, il manda le cuisinier, & lui donna le cœur comme un morceau de venaison, lui enjoignit de le faire cuire, & d'y mettre un assaisonnement convenable. »

» Ses ordres furent exécutés. *Marguerite* aimoit la *Sauvagine* & pour *Sauvagine*, elle mangea ce qu'on lui servit ; puis *Raymond* lui dit : *Dame, sçavez-vous de quelle viande vous venez de faire si bonne chere ?* *Je n'en sçais rien*, répondit elle, *si non qu'elle m'a paru exquise. Vraiment, je le crois volontiers*, repliqua le mari, *aussi est-ce bien chose que vous avez le plus chérie, & c'étoit bien raison que vous aimassiez mort*

» *ce que tant aimâtes vivant.* A quoi la
» femme étonnée répartit avec émo-
» tion : *Comment ! Que dites-vous?*
» Alors lui montrant la tête sanglante
» de *Cabestaing, reconnoissez,* ajouta-t-il,
» *celui dont vous avez mangé le cœur.*
» A ce spectacle *Marguerite* tombe
» évanouie ; & peu-à-peu revenant à
» elle-même, *oui* dit-elle, d'une voix
» ou la tendresse se faisoit sentir à tra-
» vers le désespoir, *oui je l'ai trouvé*
» *tellement délicieux ce mets dont votre*
» *barbarie vient de me nourrir, que je*
» *n'en mangerai jamais d'autre pour n'en*
» *pas perdre le goût qui m'en reste ; à*
» *bon droit m'avez rendu ce qui fut tou-*
» *jours mien. Raymond* transporté de
» fureur, court l'épée à la main sur
» sa femme. Elle échappe au coup en
» fuyant, va se précipiter volontaire-
» ment par la fenêtre, & meurt de sa
» chûte.

» Cette cruauté fut punie, comme
» elle devoit l'être par les parens de
» Madame *Marguerite* & de *Cabestaing,*
» par les Comtes & les Chevaliers du
» pays, & par tous les amans, dit l'hif-
» torien, qui s'assemblèrent pour venger

» l'honneur de la Chevalerie : ils dé-
» truisirent le Château de *Raymond*,
» ravagèrent ses terres, & ayant fait
» mettre le corps de *Marguerite* & de
» *Cabestaing* dans le même tombeau,
» devant la porte de l'église paroissiale,
» ils en représentèrent l'histoire, mais
» l'écrivain ne dit pas si ce fut en pein-
» ture ou autrement.

Je vous ai prévenu, Monsieur, au commencement de cette lettre, que malgré le desir que j'aurois de vous citer tous les articles agréables, & toutes les descriptions intéressantes semées dans le manuel de l'auteur, je me trouvois obligé de hâter ma marche & de faire un choix. Ainsi après vous avoir parlé de quelques faits relatifs à l'histoire ancienne de la Provence, je continuerai de prendre dans l'histoire moderne ce qui me paroîtra plus fait pour vous intéresser.

Au détail très-exact de l'état ancien de la ville de Marseille, de son opulence sous ses premiers Souverains, de la gloire que répandirent sur cette Cité fameuse, les talens & les chansons des Troubadours, le pere *Papon* fait

ſuccéder le tableau de l'état actuel de la Capitale de la Provence & de ſes environs. » Marſeille, dit-il, eſt une » des villes les plus commerçantes de » l'Europe, & les plus belles du Roy- » aume ; ſon terroir, naturellement ſté- » rile, abonde en toutes ſortes de pro- » ductions par les ſoins des cultiva- » teurs, qui ont pour ainſi dire, forcé » la nature, & changé la qualité du » ſol à force d'engrais. Car l'influence » du commerce eſt preſqu'auſſi grande » ſur les terres que ſur le génie des » peuples. Il crée & féconde par tout » où ſon activité peut s'étendre.

» Il faut pourtant avouer que ces » campagnes ſi bien cultivées, n'of- » frent point aux yeux des voyageurs » le même coup-d'œil que celles qui » ſont arroſées par la Loire, la Seine » & la Saone. Il y a quelques prairies » ſur les bords du Veaume : le reſte » eſt couvert de vignes, d'oliviers & » de figuiers, qui ſont avec les aman- » diers, les arbres que l'on y cultive » le plus. Si quelque choſe doit frap- » per, c'eſt cette quantité de maiſons » de campagne, dont le nombre eſt » d'environ cinq mille, & qui étant

» fort multipliées dans les environs de
» Marseille, font une sorte d'illusion
» au voyageur, qui croit voir une
» ville. Elles coupent d'une manière
» agréable la verdure dont la terre est
» couverte toute l'année; & quand on
» est sur quelque hauteur, la *Viste*,
» par exemple, d'où l'on peut décou-
» vrir à la fois la mer, la ville & la
» campagne, on jouit d'un spectacle
» frappant, mais qui ne l'est guères
» plus que le coup-d'œil de la porte
» d'Aix à la porte de Rome; ce sont
» les deux extrémités d'une rue, qui
» peut avoir un mille de long, mais il
» faut la voir un dimanche au soir,
» au printems ou en été, quand elle
» est remplie de monde.

» Un autre coup-d'œil bien inté-
» ressant est celui du port, en temps
» de paix, à cause de l'affluence de
» toutes les nations commerçantes.
» C'est un tableau racourci de l'Eu-
» rope, par la variété des costumes,
» des mœurs & du langage. » Cette
description est terminée par ces vers
si connus de l'Auteur du voyage de
Languedoc & de Provence.

Telles

Telles jadis en souveraines
Occupoient le trône des mers,
Carthage & Tyr, puissantes Reines, &c.

» Mais pour sçavoir, continue le
» Pere *Papon*, ce que c'est que le spec-
» tacle du Cours & du Port, il auroit
» fallu être à Marseille, lorsque Mon-
» sieur, frere du Roi, y vint, & qu'il
» animoit par sa présence la gaité
» naturelle d'un peuple, qui dans les
» transports de sa joie, faisoit éclater
» son amour pour ses Souverains.

Les églises, les maisons & les places publiques en Provence, comme dans les autres Provinces de France, sont enrichies des productions des arts plus ou moins précieuses. L'Auteur a soin de désigner les différens endroits qu'il est intéressant de visiter pour ne rien omettre, en ce genre, de ce qui mérite d'être connu. Les monumens immortels de sculpture, que Marseille & quelques autres villes doivent au génie du célèbre *Puget*, sont nommés dans cette indication avec les éloges qui leur sont dûs. Mais comme la nomenclature & la description

de ces morceaux brillans se trouvent dans tous les voyages pittoresques, je me contenterai de vous parler d'un des tableaux les plus singuliers dont vous ayez jamais oui parler, & j'espére que vous me sçaurez gré de mon attention. Voici les propres paroles de l'Auteur.

» Ceux qui iront à Cotignac (Dio- » cèse de Fréjus,) pourront aller voir » à Notre-Dame-de-Grace, église » desservie par les Pères de l'Oratoire, » un tableau remarquable par un évé- » nement qui mérite d'être rapporté.

» Il y avoit déjà 23 ans que *Louis* » XIII étoit marié, sans avoir la con- » solation d'être père, lorsque le frère » *Fiacre, Augustin Dèchaussé*, demeu- » rant à Paris, se mit en prières pour » demander à Dieu la fécondité de la » Reine. La Sainte Vierge, dit son » historien, apparut à ce Religieux le » 3 Novembre 1637, & l'assura que » ses prières étoient exaucées; mais » elle ordonna que la Reine lui fit » trois neuvaines, dont l'une à N. D. » de Grace; & pour preuve que ce » n'étoit point une illusion, elle fit

» montra à lui, ajoute l'Auteur de » sa vie, telle qu'elle est représentée » dans le tableau dont je viens de parler.

» Le Roi & la Reine, ayant appris » de la bouche même de ce Religieux » tout ce qui s'étoit passé, l'envoyèrent en Provence, pour vérifier si » la sainte Vierge étoit réellement » peinte dans ce tableau, telle qu'il » croyoit l'avoir vue dans son extase; & » si la chose se trouvoit conforme à son » récit, ils le chargèrent de faire une » neuvaine à N. D. de Grace, afin » d'obtenir du Ciel le fils qu'on leur » promettoit.

» Les PP. de l'Oratoire conservent » la lettre que le Roi leur écrivit à ce » sujet. Le frère Fiacre reconnut que » la vision ne l'avoit point trompé & » remplit sa mission.

» La Reine étant accouchée de » *Louis* XIV, le 5 Septembre 1638, » n'eut rien de plus pressé que de consacrer sa reconnoissance envers la » Vierge. Elle fit porter à N. D. de » Grace par le même Religieux, un

» tableau qu'on y voit encore, & sur
» lequel le jeune Prince est représenté
» aux pieds de la mère du Sauveur.
» Elle fonda ensuite six messes pour
» être dites à perpétuité dans cette
» église; & enfin elle y vint elle-même
» avec ses deux fils, pour faire des
» actions de graces en 1660, lorsque
» *Louis* XIV alloit épouser l'Infante
» *Marie-Thérèse*. Ce Prince fit présent
» à la Vierge de son cordon bleu, que
» l'on conserve soigneusement, & lui
» envoya ensuite son contrat de ma-
» riage & le traité des *Pyrennées* ma-
» gnifiquement relié en un volume.
» On peut les voir dans la bibliothè-
» que de N. D. de Grace. On lit dans
» l'église sur une pierre de marbre noir,
» à côté de l'autel, l'inscription que
» voici.

» Louis XIV, Roi de France & de Navarre,
» Donné à son peuple par les vœux
» Qu'Anne d'Autriche, Reine de France,
sa mère,
» A faits dans cette Eglise,
» A voulu que cette pierre fût ici posée

» Pour servir de monument à la postérité,
» Et de sa reconnoissance,
» Et des Messes que sa libéralité y a fondées
» Pour l'ame de sa dite mère :
» Le XVIII Avril MDCLXVII. »

L'hôtel-de-ville d'Arles, bâti sur les dessins de *Mansard* est digne de la réputation de ce fameux artiste. On a mis sur l'escalier une copie de la statue découverte en 1651, & que *Louis* XIV fit placer dans sa galerie de Versailles. Les antiquaires nationaux écrivirent beaucoup sur ce monument; les uns prétendant que c'étoit une Vénus, & d'autres soutenant que c'étoit une Diane. M. *Turin* combattit vivement pour la première opinion sous le nom de Callistène, ce qui donna lieu aux vers suivans.

Silence Callistène, & ne dispute plus,
Tes sentimens sont trop prophanes :
Dans Arles, c'est à tort que tu cherches Vénus :
On n'y trouve que des Dianes.

Les sçavans de Paris décidèrent que

c'étoit une Vénus : les bras & les mains ont été rétablis par *Girardon*.

Malgré les différens morceaux assez étendus que je viens de transcrire, vous n'aurez une idée juste de l'ouvrage du sçavant oratorien qu'après l'avoir parcouru d'un bout à l'autre. Vous y lirez avec un plaisir singulier ce qui regarde la célèbre fontaine de Vaucluse, l'Isle sainte Marguerite, qui servit de prison à l'homme au masque de fer, la sainte baume, la caisse bâtie dans le port de Toulon, pour la construction & le radoub des vaisseaux, l'organisation des montagnes de la Provence, le détail très-heureusement présenté des richesses qu'elles renferment, & des phénomènes que l'on remarque dans quelques unes, en un mot tout ce qui concerne les différentes branches de l'histoire naturelle, & les productions de cette Province, dont on trouve un catalogue fort étendu à la fin de l'ouvrage, de même qu'une notice très précise de son gouvernement particulier.

L'Auteur a placé à la suite du *voyage litteraire de Provence*, quelques ob-

servations critiques sur les *Trouveres* & les *Troubadours*. Vous sçavez, Monsieur, que l'on entend par *Trouveres* les Poëtes François, & par *Troubadours* non-seulement les Poëtes Provençaux, mais encore ceux qui étoient nés dans les Provinces situées au midi de la Loire, ce que l'on comprenoit sous la dénomination générale de *Provence*. On donne aussi quelquefois aux *Trouveres* le nom de *Fabliers*, à cause des Fabliaux dont ils sont les Auteurs.

La première pièce de cette dissertation intéressante est une lettre, adressée au père *Papon*, dans laquelle on le prie d'examiner & de décider, si, comme l'a avancé dernièrement l'Auteur d'un Recueil de Fabliaux, il est bien vrai que les Trouveres aient eu, « à l'exclusion de leurs rivaux, cette » vertu créative, cette vigueur, & » cette fécondité de production qui, » depuis, pour la seconde fois, mais » à plus juste titre, a rendu nos bons » Ecrivains les modeles & l'admiration » de l'Europe.

Le père *Papon* justement indigné

de ce blasphême Littéraire, & de l'injure faite à la gloire de ses compatriotes, répond à la lettre précédente par cinq lettres courtes & victorieuses, dans lesquelles il traite à fond l'objet en question, & il restitue aux Troubadour l'ancienne couronne, que l'Auteur du Recueil de Fabliaux avoit essayé de leur enlever.

Dans la première, il examine les défauts essentiels du Recueil dont je viens de parler, & il fixe l'état précis de la question.

Dans la seconde, il prouve que plusieurs Fabliaux des *Trouveres* ont été imités des Orientaux, que conséquemment ils n'en sont point les créateurs.

Dans la troisième, que les Trouveres ont pris des Italiens un grand nombre de leurs contes; dans la quatrième que les *Trouveres* ont imité ou copié souvent les *Troubadours*.

La cinquième enfin, établit le mérite des *Troubadours* & l'utilité de leurs Poësies. C'est dans cette dernière lettre que l'on trouve un fragment de ces Poésies qui, par sa délicatesse & la douceur du sentiment qu'il exprime,

feroit honneur au meilleur de nos Poëtes modernes.

« Tout me peint la dame que j'ai-
» me : la fraîcheur de l'air, l'émail des
» prés, le coloris des fleurs, en me re-
» traçant quelques-uns de ses appas,
» m'invitent sans cesse à la chanter ;
» graces aux exagérations des Trou-
» badours, je puis la louer autant
» qu'elle en est digne : je puis dire
» impunément qu'elle est la plus belle
» dame de l'Univers. S'ils n'avoient
» pas cent fois prodigué cet éloge à
» qui ne le méritoit pas, je n'oserois
» le donner à celle que j'aime, ce se-
» roit la trahir..... à la vue du rossi-
» gnol qui caresse sa fidelle compagne,
» qui prend dans ses regards autant
» d'amour qu'il lui en donne, qui chante
» si mélodieusement leurs plaisirs com-
» muns, je sens passer dans mon ame
» toute la joie qui les anime..... Heu-
» reux oiseaux ! il vous est toujours
» permis de dire ce que vous sentez,
» & moi, retenu par des Loix que vous
» ne connoissez point, je n'ose parler
» à celle que j'aime.

Vous ne serez pas moins étonné que

moi, Monſieur, de trouver dans les préceptes littéraires que *Pierre Vidal*, célèbre Troubadour de ce ſiècle reculé, adreſſe à un Jongleur, un goût & une juſteſſe de vue que le nôtre affecte de dédaigner. Je finis en vous copiant ce court morceau didactique : « n'imi- » tez pas, dit *Pierre*, ces inſipides » Jongleurs, qui affadiſſent tout le » monde par leurs chants amoureux & » plaintifs, variez vos chanſons ſelon » les temps, les lieux & les perſon- » nes... Evitez ſurtout de vous ren- » dre *mépriſable* par des récits bas » & *ignobles* ».

Je ſuis, &c.

LETTRE III.

Description générale & particulière de la France ; première livraison des Tableaux gravés sur les dessins de M. Cochin.

JE vous ai prévenu, Monsieur, que pour jetter plus d'intérêt & de variété dans la livraison de cet ouvrage, les Editeurs donneroient des suites d'estampes, exécutées d'après les tableaux des plus grands Maîtres. Le cahier que je vous annonce contient dix sujets, dont la plupart n'ont point été gravés. Ils sont tirés de la Galerie de l'Hôtel de Toulouse, près la place des Victoires, bâti en 1620, sur les dessins de *François Mansard*. Les Editeurs annnoncent « qu'on en » verra la description dans celle de la » Capitale, & qu'en donnant l'histoire » du progrès des Arts en France, ils » s'étendront en particulier sur la Pein-

» ture & la Gravure ». En attendant, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer avec quelle vérité M. *Cochin* a sçu rendre dans ses dessins l'esprit, le caractère, le sentiment & la touche particulière à chaque Maître; son génie, comme le Protée de la Fable, s'est métamorphosé pour prendre le style & la manière du Peintre qu'il a imité.

La première estampe représente la *mort de Marc-Antoine & de Cléopatre*, par *Alexandre Véronese*, Peintre Vénitien. Cet Artiste a commis un anachronisme dans ce tableau; mais ces libertés sont tolérées en peinture comme en poésie; si des régles trop sévères eussent proscrit ces licences, nous n'admirerions pas depuis deux mille ans dans l'Enéide, l'Episode de *Didon*. le Peintre a réuni dans son tableau la *mort de Cléopâtre* à celle de son amant. On sçait qu'*Auguste* poursuivant *Antoine* en Egypte, celui-ci se donna la mort, âgé de cinquante six ans, & que trahi par *Cléopâtre*, il voulut expirer dans ses bras. Cette Reine perfide ayant vainement tenté, après la mort d'*An-*

toine, de séduire *Auguste*, qui vouloit la conduire à Rome pour orner son triomphe, elle sçut échapper à cette humiliation en se faisant mordre le sein par un aspic. Ces deux sujets poëtiquement réunis, rendent la composition de ce tableau très-intéressante. L'estampe est gravée par M. *Née*.

La seconde a pour sujet *Coriolan fléchi par les larmes de sa mère*. C. Martius prit le nom de *Coriolan* après avoir conquis la ville de Corioles, capitale des Volsques. Banni de Rome par les intrigues de ses ennemis, il se retira chez les peuples qu'il avoit subjugués, & qui le choisirent pour leur Général. A la tête des Volsques, & pour se venger de l'ingratitude de sa patrie, *Coriolan* vint camper près de Rome, pour en former le siège, & jetta la consternation dans toute la ville incapable de résister à ce Héros irrité. Insensible aux sollicitations de tous les ordres de l'Etat, il ne se laissa fléchir qu'aux prières de *Véturie*, sa mère prosternée à ses pieds, & aux larmes de ses enfans &

de sa femme *Volumnie*. Cette scène touchante est dûe au pinceau de *François Barbieri*, surnommé *le Guerchin*; & l'estampe est gravée par M. *Fessard*.

Romulus enfant, remis à Laurencia par Faustulus, fait le sujet de la troisième. Presque tous les peuples du monde ont cherché à répandre sur leur origine le voile de l'allégorie, soit pour en rehausser l'éclat, soit pour en dérober la source dont ils craignoient sans doute d'avoir à rougir. C'est ce que firent les Romains par la fable de *Remus* & *Romulus* allaités par une louve. *Pietre de Cortone* a suivi dans son tableau la tradition populaire; sur le premier plan, *Faustulus*, intendant des troupeaux du Roi *Amulius*, est représenté tenant *Romulus* enfant, qu'il remet à sa femme *Acca Laurentia*, en lui montrant dans l'éloignement la louve qui allaite *Remus*. Ce tableau a fait de tout temps les délices des connoisseurs, qui ne cessent d'y admirer la pureté du dessin, la vérité du coloris, l'expression & les graces que le

Peintre a répandues dans cette composition. Ce sujet est gravé par M. *de Lignon.*

La quatrième représente *Hélène* enlevée par *Paris*; elle est gravée par M. *Masquelier.* Ce sujet est trop connu pour vous en entretenir ici. Le tableau est peint par *le Guide*, dont le nom seul fait l'éloge, & il est digne de la réputation de ce grand Maître. *Le Guide* avoit fait ce tableau pour le Roi d'Espagne, & ce Prince en ayant trouvé le prix trop cher, un particulier l'acheta pour *Marie de Médicis*; mais la disgrace de cette Reine ne lui permit pas d'en jouir, & il passa dans la Galerie de l'Hôtel de Toulouse.

Camille renvoye les enfans des Falériens; ce sujet moral, peint par *le Poussin*, fait le sujet de la cinquième estampe. Vous sçavez, Monsieur, que *Camille*, Dictateur Romain, faisant le siège de Falère, un maître d'école voulut livrer à *Camille* les enfans des principaux habitans de cette Ville, & il les conduisit au camp du Dictateur; mais que *Camille* ayant horreur de

cette perfidie renvoya le traître qu'il fit lier, & que les écoliers reconduisirent à la Ville en le frappant de verges. Cette composition est une des plus belles du *Poussin*, dont on connoît le style noble, sage & expressif.

La sixième estampe a pour sujet le combat des Sabins contre les Romains. Dans la mêlée, on apperçoit les femmes de ces deux peuples qui se précipitent au milieu des combattans pour les séparer. Le *Guerchin* qui a peint ce tableau, y a répandu cette fierté mâle qui le caractérise. Cette estampe, ainsi que la précédente, est gravée par M. *Masquelier*.

Auguste ferme le Temple de Janus: ce tableau d'une superbe ordonnance est dû au pinceau de *Carle Maratte*. L'Empereur fait des libations devant la porte du Temple de *Janus* qu'il va fermer; la paix descend du Ciel, & des Guerriers se dépouillent de leurs armes pour les bruler; cette septième estampe est gravée par M. *Voyez*.

La huitième est gravée par M. *Née*, d'après un tableau du *Valentin*, Pein-

tre François ; elle représente un vieillard en robe-de-chambre, qui reçoit la visite, ou les adieux d'un jeune guerrier. Le tableau est d'une grande vérité pour l'intelligence du clair-obscur, mais il feroit difficile d'en deviner le sujet. *Germain Brice* prétend, je ne sçais sur qu'elle autorité, qu'il représente les adieux d'*Hector* & de *Priam*. Les plus célèbres Artistes à la vérité, ne se sont pas toujours fait scrupule de manquer à l'observation du Costume, mais je crois qu'ici ce seroit abuser un peu trop de la permission.

Les deux dernières estampes sont exécutées d'après *Pietre de Cortone*. Dans la première, le Peintre a représenté *la Prédiction de la Sybille de Cumes*. *Auguste* faisant un sacrifice, la Sybille, dit-on, lui fit voir dans le Ciel une Vierge tenant dans ses bras le Sauveur des Nations, venu au monde la trente-deuxième année du règne de cet Empereur. La dernière estampe de ce cahier a pour sujet : *César répudiant Pompeia pour épouser Calpurnie*. Ce fut à cette occasion que *César*

dit ce mot si connu : *la femme de César ne doit pas même être soupçonnée.* Cette même *Calpurnie*, aussi éloquente que sage, voulut empêcher *César* d'aller au Sénat le jour qu'il y fut assassiné; & prononça elle-même l'oraison funèbre de ce Prince dans la Tribune aux harangues. La neuvième estampe est gravée par M. *Née*, & la dixième par M. *Malapeau*.

La livraison suivante contient la suite des vues & monumens de la Bourgogne ; je ne tarderai pas, Monsieur, à vous en rendre compte.

Je suis, &c.

LETTRE IV.

Réponse de M. Allemand *à la Lettre de M. l'Abbé* Beaudeau, *du 10 Septembre dernier, inserée dans le Mercure*, N° 42.

IL est étonnant, Monsieur, que vous me mettiez dans le cas de vous repliquer au sujet de l'erreur que vous avez faite en annonçant mon ouvrage sur la Navigation intérieure, dans le Mercure, N°. 34, pag. 127. Vous prétendez, Monsieur, que j'ai commis une contradiction à la pag. 144, qui se rapporte à la pag. 28. A la vérité, vous convenez tacitement, par votre lettre, que je n'ai point fait usage du mot *exception*, que vous avez substitué à celui *d'exemption*; mais vous soutenez que les deux mots signifient la même chose, quoi qu'ils ne soient pas seulement synonymes, & quand ils le seroient, vous n'auriez certainement pas plus raison,

parce que chaque mot a son application particulière.

Le mot *exemption* ne peut tomber que sur les hommes, les animaux ou corps quelconque, & non sur la Loi. On ne dira jamais : *excepter certaines personnes de péages ou droits de la taille, &c.* mais on dira toujours : *exempter certaines personnes de péages ou droits de la taille, &c.* On dit encore : *les Nobles sont exempts de la taille de franc-fief, &c. & ils jouissent de plusieurs exemptions*; & on ne dira pas : les Nobles sont exceptés de la taille, de franc-fief, &c. & ils jouissent de plusieurs exceptions.

Oui, Monsieur, en indiquant les moyens pour l'établissement & l'entretien de la nouvelle Navigation, j'ai dit en propres termes, pag. 144, lig. 5 & 6 : « 4°. *les droits qui seroient* » *mis sur cette Navigation, sans au-* » *cune exemption* » : tout le monde entendra très-bien que cela veut dire, sans en exempter personne, ni aucun objet quelconque.

Vous finissez ainsi votre lettre, « des péages sur les eaux navigables

» ou des droits mis sur la Naviga-
» tion ; une exemption ou une ex-
» ception à la Loi qui les établit, il
» n'y a aucune différence ».

Quand même je me serois énoncé suivant les comparaisons que vous faites, ce qui n'est pas, cela ne prouveroit point du tout que je me fusse contredit à la pag. 144, en ce que je n'y dis point qu'on doive mettre sur la nouvelle Navigation les péages ou droits d'imposition dont j'ai proposé la suppression à la pag. 28 ; au contraire, je ne fais mention à la pag. 144, que des droits pour l'entretien de la nouvelle Navigation. Ainsi vous voyez, Monsieur, qu'il n'y a absolument aucune contradiction, & que vous tombez d'une erreur dans une autre.

Dans le plan de liquidation & d'indemnité des péages, si vous aviez lû la pag. 27, vous auriez vû que j'ai fait une distinction détaillée des péages ou droits. Voici en propres termes comme je la fais, & il n'est pas possible à l'homme le plus difficile d'y trouver la moindre équivo-

que. « Nous ne parlerons point ici » de péages à titre onéreux pour » cause d'entretien d'un pont, du » balisage d'une rivière, de construc- » tion d'écluses, de pertuis, du pas- » sage d'un bac, &c. qui, bien loin » d'être préjudiciables au commerce » & à la voie publique*, les favori- » sent infiniment (1). Il ne s'agit que » de ceux qu'on peut appeller péa- » ges d'imposition, qui sont des en- » traves funestes au commerce ».

Pouvez-vous encore, Monsieur, prétendre que je me sois contredit à la pag. 144, en proposant seulement des droits pour l'entretien de la nouvelle Navigation? Convenez donc de bonne foi que vous vous

(*) C'est même ainsi que s'exprime Sa Majesté dans l'Arrêt de son Conseil du 15 Août 1779, en annonçant la suppression des Péages d'imposition au retour de la paix : les dispositions de cet Arrêt sont rapportées pag. 13 & suiv. de notre Traité des Péages. Ainsi, d'après cela, il ne peut pas tomber sous le sens que nous eussions pu commettre la contradiction que M. l'Abbé Beaudeau a bien voulu nous imputer. Note de M. Allemand.

êtes trompé vous-même ; qu'on ne doit pas de gaité de cœur faire passer quelqu'un dans le Public pour un homme inconséquent, & que votre zèle à ce sujet est très-déplacé.

ALLEMAND.

Paris, le 13 Décembre 1780.

Livres Nouveaux.

Pantomime Dramatique, ou Essai sur un nouveau genre de Spectacle. A Paris, chez *Jombert*, fils aîné, Libraire du Roi pour le Génie & l'Artillerie ; 1 vol. de 72 pages.

Histoire générale & particulière de la Grèce, contenant l'origine, le progrès & la décadence des Loix, des Sciences, des Arts, des Lettres, de la Philosophie, &c., précédée d'une Description géographique, de Dissertations sur la Chronologie, les Mesures, la Mithologie, &c. ; terminée par le parallèle des Grecs anciens avec les

Grecs modernes : par M. *Cousin Despréaux*, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, de celle de Villefranche & des Arcades de Rome ; 4 vol. *in*-12 de 400 pages chacun. Prix, 10 liv. broché, & rel. 12 liv. A Paris, chez *Durand*, neveu, Libraire, rue Galande.

Nous remettons à parler de cette Histoire intéressante dans un de nos premiers Numéros.

ERRATA DE CE NUMÉRO.

Page 23, ligne 19, *jomais*, lisez *jamais*.

Page 24, vers 11, *vaulez*, lisez *voulez*.

nem
necel
nume
tanqu
nere o

Pr
mi
te
F

S
ent
ve

également un courage audacieux pour la continuer, surtout quand la première tentative n'a pas réussi. Vous avez vû, Monsieur, l'aceueil froid & malin qu'on fit, il y a quelques années, à la version rimée par M. *de Saint-Ange* du premier livre des Métamorphoses d'Ovide; ce triste succès ne l'a pas rebuté; il se montre aujourd'hui armé d'une nouvelle confiance, & muni de quelques éloges en vers & en prose qu'il se donne ou que des amis lui ont donnés; & qu'il a eu soin de placer à la tête du second livre, pour lui servir d'Egide contre les traits de la critique. Il vaut mieux être loué par ses œuvres que par soi-même, & la présomption n'enfanta jamais de bons ouvrages. Peut-être M. *de Saint-Ange* seroit il capable de mieux faire, s'il n'étoit pas si assuré d'avoir bien fait : j'en juge par quelques endroits de sa traduction qui annoncent du talent; mais le reste prouve qu'il lui est plus aisé d'être content de lui-même que de satisfaire ses lecteurs.

Traduire entièrement Ovide est une entreprise qui décèle un goût peu ré-

fléchi : à de grandes beautés Ovide joint beaucoup de défauts ; son génie facile ne savoit point s'arrêter ; il avoit cette intempérance du bel esprit qui cherche à briller ; en prodiguant les couleurs, il donne plus d'éclat que de vérité à ses images ; il n'est point content d'avoir bien dit une chose ; il veut y ajouter de la finesse & il la gâte ; il revient sans cesse sur la même idée ; en épuisant un sujet il montre la fécondité de son esprit ; il veut trop plaire, & il fatigue. Il sème à pleines mains les antithèses, les jeux de mots, & tous ces petits agrémens dont il farde les Graces. C'est dans les endroits où il a imité *Virgile* qu'on voit le mieux la différence d'un esprit brillant dont le goût est frelaté, & d'un génie inspiré par le goût exquis de la Nature. *Ovide*, par ses défauts séduisans, a préparé cette corruption du style qui se fait sentir dans les successeurs de *Virgile* & *d'Horace*. D'ailleurs ses ouvrages ont peu de suite & d'ensemble ; on est étonné de ses transitions bizarres & puériles ; on ne lit avec plaisir que des morceaux

de choix ; & je crois impossible une lecture suivie de ses Métamorphoses elles-mêmes qui passent pour son meilleur ouvrage.

Pourquoi donc essayer de rendre en entier un Auteur qui n'est bon qu'en partie? Pourquoi se donner tant de peines pour traduire en vers une infinité de choses qu'on ne voudroit pas imiter? N'est-ce pas assez d'avoir à lutter contre les beautés originales qui s'affoiblissent presque toujours dans une copie? Faut-il encore se charger des défauts, & transmettre dans la poésie Françoise les taches de la poésie Latine? M. *de Saint-Ange* auroit donc évité des difficultés sans nombre, il auroit ménagé les ressources de son génie, & montré plus de goût, s'il se fût borné à une imitation libre des Métamorphoses : en élaguant tout ce qu'il y a de défectueux & de superflu, il abrégeoit beaucoup son travail : il n'auroit point eu à porter le double fardeau de ses fautes & de celles d'*Ovide* ; & ses forces mieux employées l'auroient moins souvent abandonné.

Les Auteurs se plaignent communément que les critiques se contentent de reprendre ce qui leur déplaît dans les ouvrages ; mais qu'ils n'indiquent jamais les moyens de faire mieux. Les Auteurs devroient convenir aussi qu'il n'est pas facile de leur faire goûter un bon avis ; ils se préviennent si fort de leurs idées qu'ils sont sourds à tout ce qui les contredit, & n'ouvrent l'oreille qu'aux flatteurs de leurs opinions. Je vous laisse à juger si le conseil que je viens de donner à M. *de Saint-Ange*, peut lui être utile, mais je doute qu'il daigne en profiter.

Le second livre des Métamorphoses commence par l'aventure de Phaéton, qui est un des morceaux les plus brillans & les mieux faits de ce Poëme. *Ovide* y a déployé toute la richesse de son imagination, toute la souplesse de son génie ; & l'on y trouve une sobriété de goût qui ne lui est pas ordinaire. Il suffisoit donc au Traducteur de bien suivre son modèle dans cet endroit ; voyons comment il s'en est tiré : lisons d'abord dans l'original la description du palais du Soleil.

Regia solis erat sublimibus alta columnis,
Clara micante auro flammasque imitante Pyropo :
Cujus ebur nitidum fastigia summa tegebat ;
Argenti bifores radiabant lumine valvæ.
Materiam superabat opus. Nam Mulciber illic
Æquora cælarat medias cingentia terras,
Terrarumque orbem, cœlumque quod imminet orbi.
Cæruleos habet unda Deos : Tritona canorum,
Proteaque ambiguum, balænarumque prementem
Ægeona suis immania terga lacertis,
Doridaque, & natas quarum pars nare videtur ;
Pars in mole sedens virides siccare capillos ;
Pisce vehi quædam. Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen ; qualem decet esse sororum.
Terra viros, urbesque gerit, sylvasque, ferasque,
Fluminaque, & Nymphas, & cætera numina ruris.
Hæc super imposita est cœli fulgentis imago,

Signaque sex foribus dextris, totidemque sinistris.

Lisons maintenant la traduction.

De cent colonnes d'or la superbe ordonnance
Du palais de Phébus soutient la voûte immense.
L'édifice reluit du feu des diamans:
La porte fait jaillir de ses doubles battans,
L'éclat d'un argent pur, rival de la lumière.
Mais le travail encor surpasse la matière.
Là, d'un sçavant burin, l'artisan de Lemnos
Du mobile Océan grava les vastes flots;
Et le globe du monde, & le ciel qui le couvre.
Sur la scène des eaux l'œil enchanté découvre
Protée offrant aux yeux cent prestiges divers,
Triton la conque en main, & le Geant des mers,
Egeon, embrassant les immenses baleines.
Les filles de Doris sur les humides plaines
Découvrent, en nageant, leur ceinture de joncs.

Navigent à l'envi sur le dos des poissons ;
Ou sèchent au soleil leur verte chevelure.
Chacune, sans avoir une même figure,
A cet air ressemblant qui sied bien à des sœurs.
La terre offre les Dieux des fleuves, des Pasteurs,
Et des monts & des bois la scène verdoyante.
Du ciel règne au-dessus l'image flamboyante,
Et les signes des mois, aux deux pans cizelés,
Six à droit, six à gauche, y brillent étoilés.

Les premiers vers de cette traduction sont peut-être d'une harmonie plus imposante que ceux d'*Ovide*, & par-là conviennent bien au sujet. J'aimerois mieux *le Palais du Soleil* que *le Palais de Phébus*. Le mot *Phébus* n'a pas assez d'éclat dans notre langue ; d'ailleurs *Ovide* a préféré *Regia Solis*. C'est le Soleil étincelant au milieu de sa cour qui doit frapper les yeux. *L'édifice* est de trop, & devient lourd après *Palais*. Le Traducteur a passé un trait essentiel à cette peinture, *ebur nitidum fastigia summa tegebat*, l'yvoire éclatant blanchissoit le faîte. *La voûte immense* ne dit pas cela. *Rival de*

la lumière est ajouté à *Ovide*, il n'y a pas de mal d'enchérir sur son modèle ; mais ce trait convient-il mieux à *l'argent* qu'à l'or & au feu des diamans ? Malgré cela, les six premiers vers sont heureusement tournés. *Les vastes flots du mobile Océan* ne valent pas à beaucoup près *Æquora medias cingentia terras*, ce n'est plus la même image ; *grava les vastes flots* n'est pas harmonieux. *Et le globe du monde & le Ciel qui le couvre*, ce vers sec & dur figure mal à côté du latin, *Terrarum orbem Cælumque quod imminet orbi.* Bien des gens n'aimeront pas *Égeon qui embrasse les baleines.* Les vers suivans sont tournés de manière que l'image est fausse. *Ovide* nous dit que l'ouvrage de *Vulcain* représente *Doris* & ses filles, dont les unes semblent nager, les autres assises sur un rocher, & séchant leurs vertes chevelures, & quelques-unes portées sur les eaux par les dauphins. Le Traducteur nous représente au contraire *les filles de Doris*, qui *découvrent en nageant leur ceinture de joncs*, qui *navigent à l'envi sur le dos des poissons*, ou qui *séchent au Soleil*

leur verte chevelure; il faudroit que *Vulcain* en eût fait trois tableaux différens, pour les peindre ensemble dans ces trois situations. Cette image est donc tout à fait embrouillée. Le trait le plus agréable de cette peinture est celui-ci : *Facies non omnibus una, nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.* Vous ne trouverez pas la même grace dans cette version prosaïque :

Chacune sans avoir une même figure,
A cet air ressemblant qui sied bien à des
soeurs.

Le tour d'Ovide est très-difficile à rendre, j'en conviens; mais il faut chercher alors dans sa langue une tournure qui, sans être la même, *ait un air de ressemblance qui sied bien* à une imitation. Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer la dureté penible des trois derniers vers, *Du Ciel règne au-dessus, aux deux pans cizelés, six à droit six à gauche*; cela ne vaut absolument rien. Pour vous dédommager, je vous citerai d'autres vers beaucoup mieux tournés qui représentent la Cour du Soleil.

On voit autour de lui rassemblés sous ses loix,
Les siècles & les jours, & les ans & les mois,
Et les heures enfin, ses légères suivantes,
L'une de l'autre en cercle également distantes.
Là paroît, couronné d'une tresse de fleurs,
Le Printems, au front jeune, aux riantes couleurs;
L'Eté qui, les bras nuds, tient des gerbes dorées;
L'Automne, le front ceint de grappes colorées;
Tout souillé des raisins que ses pieds ont pressés;
Et l'Hyver, aux cheveux de neige hérissés.

Dans ces dix vers un seul vous a blessé par sa dureté prosaïque; *l'une de l'autre en cercle également distantes*. Cette ligne martelée n'est pas heureuse pour rendre ces deux mots *spatiis æqualibus*. N'aimeriez-vous pas mieux *l'hyver aux cheveux de glace herissés* que *de neige hérissés*? *Neige* ne me paroît pas convenir pour le sens & pour l'harmonie.

Le discours de *Phébus* à *Phaëton* son

fils, qui lui demande son char à conduire, est plein de chaleur & de sentiment dans *Ovide*; je vais mettre sous vos yeux la fin de ce beau discours:

Nec tibi quadrupedes animosos ignibus illis
Quos in pectore habent, quos ore, & naribus efflant
In promtu regere est. Vix me patiuntur, ut acres
Incaluere animi; cervixque repugnat habenis.
At tu, funesti ne sim tibi muneris auctor,
Nate cave: dum resque sinit, tua corrige vota.
Scilicet, ut nostro genitum te sanguine credas,
Pignora certa petis: do pignora certa timendo.
Et patrio pater esse metu probor. Aspice vultus
Ecce meos: utinamque oculos in pectora posses
Inserere, & patrias intus depreendere curas.
Denique quidquid habet dives circumspice mundus;

Eque tot ac tantis cœli terræque marisque
Posce bonis aliquid; nullam patiere repulsam.
Deprecor hoc unum, quod vero nomine pæna,
Non honor est: pænam, Phaëton, pro munere poscis.
Quid mea colla tenes blandis, ignare, lacertis?
Ne dubita: dabitur (stygias juravimus undas)
Quodcumque optaris; sed tu sapientius opta.

Vous trouverez peut-être un peu trop de foiblesse & de froideur dans la traduction.

Et ne crois [illegible] pouvoir gouverner mes chevaux,
Lorsqu'échauffés du feu qu'ils soufflent des nazeaux,
Sous le fouet qui les presse ils écument, bondissent,
Et rebelles au frein, fièrement se roidissent.
Mon fils, je t'en conjure, il en est encor temps;
Sauve toi de toi-même, & rends-moi mes sermens.

Par un gage certain tu veux une aſſurance
Qu'en effet de mon ſang tu reçus la naiſſance:
Quel gage te faut-il plus ſûr que ma frayeur?
Hélas! que ne peux-tu lire au fond de mon cœur?
Mais lis ſur mon viſage, interprête ſincère;
Mon effroi paternel me déclare ton père.
Que te faut-il de plus? Gloire, tréſors, plaiſirs,
Ce qu'offre l'univers, je l'offre à tes deſirs.
Je ne réſerve rien que cet honneur funeſte.
Crois qu'il feroit ta perte; oui, ma voix te l'atteſte,
Vouloir un tel honneur, c'eſt vouloir ton trépas.
Jeune inſenſé, pourquoi m[illegible]rrer dans tes bras?
J'ai juré par le ſtyx; je dois te ſatisfaire;
N'en doute point; mais forme un vœu moins téméraire.

Cette verſification eſt sèche & peu ſoutenue. *Echauffés du feu qu'ils ſouflent des naſeaux* eſt la glace même auprès de *quadrupedes animoſos ignibus illis quos in pectore habent, quos ore, & naribus efflant.* Ce père affligé

insiste sur cette image pour effrayer son fils. C'est dans ces circonstances que la précis[illegible] malheureuse. Pourquoi avoir supprimé dans la copie, *vix me patiuntur ut acres incaluere animi.* A peine ces chevaux impétueux peuvent-ils souffrir la main d'un Dieu ; que sera-ce quand ils sentiront la foible main d'un jeune mortel ! cette forte raison devoit-elle être omise? *Rebelles au frein, fièrement se roidissent* est trop commun pour rendre *cervixque repugnat habenis: Leur tête fougueuse combat contre les rênes?* Quoi de plus foible que de dire : *tu veux une assurance par un gage certain.* C'étoit là qu'il falloit être sobre de mots inutiles pour atteindre à la vivacité du sentiment. *Pignora certa petis, do pignora certa timendo.* Vous voyez cette vivacité s'éteindre dans les trois vers languissans du Traducteur. Le reste est un peu mieux, excepté *interprète sincère,* qui est un foible remplissage, & *ce qu'offre, je l'offre* qui est puéril. A un seul endroit près, voilà ce que vous trouverez de mieux dans la traduction de ce morceau ; la suite

ne vous offrira guère qu'une prose souvent bizarre à laquelle on a cloué la rime par un travail ingrat & forcé : quels vers que ceux-ci !

L'essieu divin est d'or, le timon forgé d'or :
Les contours de la roue en sont forgés encor ;
Les rayons sont d'argent : l'or de la chrysolite
Brille parmi l'amas de cent perles d'élite.

M. *de Saint-Ange* est unique lorsqu'il veut donner de l'esprit à *Ovide*.

Mets, au lieu de *mon char*, mes conseils *en usage* ;
Et laisse-moi, cruel, annoncer *l'heureux cours*
D'un jour qui ne soit pas le dernier de tes jours.

Voici qui est encore plus singulier :

A peine Phaëton vit du plus haut du monde,
La terre disparoître au loin au loin profonde,
Il pâlit, ses genoux se dérobent sous lui.
Il voit & ne voit pas.

Phaëton étant assis dans le char de son père, ses genoux ne pouvoient pas se dérober sous lui; mais ils pouvoient trembler de frayeur, comme le dit *Ovide* : *genua intremuere timore*. Le Traducteur a crû mettre de l'harmonie imitative, en disant *au loin, au loin profonde*; mais ces mots ne sont ni françois, ni harmonieux, ni imitatifs; *la terre profonde au loin* ne signifie rien. Que direz-vous de cet autre vers où M. *de Saint-Ange* croit ajouter un agrément au récit d'*Ovide*, lorsque *Phaëton* est frappé de la foudre :

Il exhale en mourant des soupirs sulphureux;

Ces soupirs sulphureux ne sont-ils pas bien touchans? Au lieu de prêter à *Ovide* de si étranges ornemens, le Traducteur auroit dû lui ôter quelques taches de faux goût; par exemple, quand il dit que *Phébus*, affligé du trépas de son fils, laissa passer un jour sans prêter sa clarté à l'univers, & qu'il ajoute : *Incendia lumen præbebant, aliquisque malo fuit usus in illo*. Rien de plus froid que cette réflexion fausse

Voici encore des *vers* à la manière de *Danchet*.

. . . . . Lampèthuse étonnée
Veut voler au secours de sa plaintive aînée,
Et ses pieds, qui déjà vers elle sont tournés,
S'arrêtent tout-à-coup au sol enracinés.

Les scrupuleux trop craintifs, dit M. *de Saint-Ange* dans une espèce de Préface, *sont toujours malheureux en littérature comme en morale*. Je ne sçais pas si M. *de Saint-Ange* a une morale hardie; mais sa poësie ne l'est guère. Rien de plus traînant, ni de plus prosaïque, que la plus grande partie de sa traduction; par-tout une extrême foiblesse de style; par-tout des lignes rimées, semblables à celles-ci.

Flambeau de l'univers, père du jour, mon
père,
Si ce nom m'est permis sur la foi de ma mère...
Tes desirs ont rendu mes sermens indiscrets,
Lui dit-il: ô mon fils, pourquoi les ai-je
faits!
Le refus de mon char, & je te parle en père,
Seroit le seul refus que je voudrois te faire...
Et l'arc du Sagittaire, & l'affreux Scorpion,

Dont les bras recourbés couvrant un long
espace,
Menaçent le Cancer qui lui-même menace...
Eoüs & Phlégon, impatiens, hennissent,
Et soufflent feux sur feux dans les airs qui
blanchissent....
Au milieu de l'espace ils volent à grands pas;
Des nuages errans leurs pieds fendent l'a-
mas,...
Telle que, non lestée, une barque légère
Vogue au hazard, jouet & des vents & des
flots....
Des coursiers immortels la fougue mutinée
Déjà s'emporte loin de la route ordonnée,
&c....

Je vous ferai grace d'un plus grand nombre de citations pareilles; il n'est pas nécessaire de vous ennuyer pour vous prouver que M. *de Saint-Ange* n'est pas aussi hardi dans sa poésie qu'il voudroit le faire entendre: sa seule hardiesse est d'avoir mis au jour un ouvrage si négligé, dont les vers, pour la plupart, semblent avoir été jettés au courant de la plume. Vous trouverez cette foiblesse & cette négligence d'autant plus condamnables, qu'il est en

état de faire beaucoup mieux, s'il veut se rendre plus difficile sur sa manière d'écrire. Vous serez peut-être étonné qu'un Auteur, qui se permet les vers les plus ridicules & les plus indignes de toute poésie, ait eu le bonheur de rendre, d'une manière presque digne d'*Ovide*, la fameuse description de l'Envie. Comparez l'original & la copie; je vais vous les citer tous deux.

Protinus invidiæ nigro squalentia tabo
Tecta petit. Domus est imis in vallibus antri
Abdita, sole carens, non ulli pervia vento,
Tristis, & ignavi plenissima frigoris; & quæ
Igne vacet semper, caligine semper abundet.
Huc ubi pervenit bello metuenda Virago,
Constitit ante domum; neque enim succedere tectis
Fas habet; & postes extremâ cuspide pulsat.
Concussæ patuêre fores. Videt intus edentem
Vipereas carnes, vitiorum alimenta suorum,
Invidiam: visâque oculos avertit. At illa
Surgit humo pigrâ: semesarumque relinquit
Corpora serpentum; passuque incedit inerti.

Neque Deam vidit formâque armisque decoram,
Ingemuit; vultumque Deæ ad suspiria duxit.
Pallor in ore sedet; macies in corpore toto.
Nusquam recta acies; livent rubigine dentes:
Pectora felle virent; lingua est suffusa veneno.
Risus abest; nisi quem visi movere dolores;
Nec fruitur somno, vigilacibus excita curis:
Sed videt ingratos, intabescitque videndo
Successus hominum; carpitque & carpitur unà:
Suppliciumque suum est. Quamvis tamen oderit illam,
Talibus affata est breviter Tritonia dictis:
Infice tabe tuâ natarum Cecropis unam;
Sic opus est; Aglauros ea est. Haud plura locuta
Fugit; & impressâ tellurem repulit hastâ.
Illa Deam obliquo fugientem lumine cernens,
Murmura parva dedit; successurumque Minervæ
Indoluit. Baculumque capit quod spinea totum

Vincula cingebant: adopertaque nubibus
atris,
Quacumque ingreditur, florentia proterit
arva,
Exuritque herbas, & summa cacumina car-
pit:
Afflatuque suo populosque, urbesque, do-
mosque
Polluit; & tandem Tritonida aspicit arcem
Ingeniis, opibusque, & festâ pace viren-
tem.
Vixque tenet lacrymas, quia nihil lacry-
mabile cernit.

Toute cette peinture est achevée; & vous devez sçavoir gré à M. *de Saint-Ange* d'avoir approché quelquefois d'un si beau modèle.

Au séjour de l'Envie elle porte ses pas.
Sous la voûte d'un roc d'effrayante structure,
Qu'enveloppe la Nuit, qu'attriste la froi-
dure,
Se cache un antre obscur du Soleil ignoré,
Où l'haleine des vents n'a jamais pénétré.
Dès que d'un pied divin la Déesse guerrière
En eût touché le seuil haï de la lumière,

Elle

Elle frappe la porte; elle s'ouvre, & soudain
On découvre l'Envie obscure & solitaire,
Occupée à ronger des restes de vipère,
Du venin qui la tue alimens odieux.
La Déesse la voit, & détourne les yeux.
L'Envie, à cet aspect qui l'étonne & la blesse,
Hideuse, sur un bras se lève avec paresse;
Laisse à demi rongés ses serpens venimeux,
S'avance, & vers le seuil se traîne à pas honteux.
La beauté de Pallas, l'éclat de son armure
La frappe; elle en gémit, se détourne & murmure.
Sur son visage étique habite la pâleur:
Son corps livide & sec dépérit de maigreur:
Le fiel rouille ses dents; son œil est faux & louche;
Le venin de son cœur distille de sa bouche.
Elle ne rit jamais, si les malheurs d'autrui
Par un plaisir affreux, ne charment son ennui.
Sans cesse un soin rongeur la fatigue & l'éveille;
Les succès qu'elle apprend affligent son oreille:

Elle sèche & périt de l'éclat des talens,
Veut leur nuire & se nuit, souffre & fait des
tourmens;
Le monstre est son bourreau. La guerrière
immortelle
Surmonte, en lui parlant, l'horreur qu'elle
a pour elle.
La fille de Cécrops a trop sû m'outrager;
C'est Aglaure; va, pars, & vole me venger.
Elle dit, & frappant la terre de sa lance,
D'un vol prompt & léger vers l'Olympe s'é-
lance.
L'Envie, en soupirant, l'observe & suit des
yeux
L'essor que dans sa fuite elle a pris vers les
cieux.
Servir, même en nuisant, l'afflige & la cha-
grine.
Elle prend un bâton chargé de nœuds d'é-
pine,
Et se couvre, en marchant, de sinistres va-
peurs.
Elle infecte les fruits, elle fane les fleurs;
Renverse les épis, dessèche la verdure,
Empoisonne les airs de son haleine impure,
Désole les cités, les peuples, les États;

Elle apperçoit enfin la ville de Pallas,
Athènes, où la paix, où les talens fleuriſſent,
Que les Fêtes, les Arts, les Plaiſirs embelliſ-
ſent ;
Et pleure de n'y voir aucun ſujet de pleurs.

Ce morceau prouve certainement un talent digne d'être perfectionné par le travail & les conſeils d'un goût ſévère. Les ſix premiers vers ne peuvent pas être mieux : *le ſeuil haï de la lumière* eſt très-beau ; c'eſt le ſens d'*Ovide* enrichi d'une expreſſion ſupérieure à la ſienne. *La pique à la main elle frappe la porte*, n'eſt pas heureux ; *poſtes extremâ cuſpide pulſat*, eſt plus vif & plus naturel. Il n'y a rien à redire aux dix vers ſuivans ; mais le Traducteur a manqué celui-ci :

Pallor in ore ſedet : macies in corpore toto.

C'eſt la préciſion qui eſt l'ame de cette image. Quoi de plus traînant que

Son corps livide & ſec dépérit de maigreur.

Cet autre vers eſt encore manqué :

Riſus abeſt ; niſi quem viſi movêre dolores.

Ces traits de caractère veulent abſo-

lument être rendus avec précision; la paraphrase les énerve; on ne reconnoît plus celui-ci dans ces deux vers languissans :

Elle ne rit jamais, si les malheurs d'autrui,
Par un plaisir affreux, ne charment son ennui.

Il valoit peut-être mieux dire en un seul vers :

Elle ne rit jamais que des malheurs d'autrui.

Le vers n'auroit pas été riche; mais il auroit du moins de la vivacité. La fierté de *Pallas*, qui éclate dans le peu de mots qu'elle daigne dire à l'*Envie*, & dans sa fuite précipitée, n'est pas à beaucoup près aussi bien peinte par M. *de Saint-Ange* que par *Ovide*; ce qu'il falloit rendre sur-tout, c'est ce trait rapide *haud plura locuta, fugit.* Je conseille au Traducteur de changer cet autre vers un peu trop plat :

Elle prend un bâton chargé de nœuds d'épine.

Ovide dit avec une élégance pittoresque; *Baculumque capit quod spinea*

tortum vincula cingebant. Le reste est très-bien, à l'exception du dernier vers, qui exprime le sens d'*Ovide* fidélement; mais non pas d'une manière assez vive, ni avec assez d'harmonie.

Vous ne serez pas fâché de voir maintenant comment le grand Rousseau a imité une partie de cette description d'*Ovide*, en prenant ce qui convenoit à son sujet; & en se rendant maître de son original, pour être original lui-même: c'est la seule manière de lutter avec avantage contre les anciens.

La main du Temps creusa les voûtes sombres
D'un antre noir, séjour des tristes Ombres,
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,
Et que les Vents n'ont jamais carressé.
Là de serpens nourrie & dévorée,
Veille l'Envie honteuse & retirée;
Monstre ennemi des mortels & du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour,
Et qui traînant une vie abattue,
Ne s'entretient que du fiel qui le tue.
Ses yeux cavés, troubles & clignotans
De feux obscurs sont chargés en tout temps.
Au lieu de sang, dans ses veines circule

Un froid poiſon qui les gèle & les brûle,
Et qui de-là porté dans tout ſon corps,
En fait mouvoir les horribles reſſorts.
Son front jaloux, & ſes lèvres éteintes,
Sont le ſéjour des ſoucis & des craintes;
Sur ſon viſage habite la pâleur;
Et dans ſon ſein triomphe la douleur,
Qui, ſans relâche à ſon âme infectée
Fait éprouver le ſort de Prométhée.

Il ſeroit injuſte de comparer M. *de Saint-Ange* au Grand *Rouſſeau*; mais il eſt très-juſte de repréſenter au Traducteur des métamorphoſes que, s'il veut abſolument continuer ſon entrepriſe, il doit avoir moins de confiance en ſes forces, retrancher avec goût tout ce que nous liſons ſans intérêt, & ſurtout ce qui nous choque dans le Poëte Latin, imiter ſes beautés d'une manière plus libre & plus hardie; approfondir avec ſoin les reſſources & le génie de notre langue; châtier davantage ſon ſtyle trop énervé & ſa verſification languiſſante; ſe préſerver d'un abandon & d'une indolence dans ſa manière d'écrire, qui reſſemble à la niaiſerie bien plus qu'à la négligence; ſonger

enfin qu'il ne suffit
morceaux heureuſ
faire lire huit ou r
rime ſeule ſert à di
& qui ne peuvent
ennuyeux aux pe
hors d'état de l'en
gue, voudront le
tion de M. *de S*
ceux qui entender
qui liront le Trad
ſur *Ovide* qu'ils ſ
ennui.

Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

Théâtre de M. Cailhava, 2 *vol.* in-8°. *A Paris, chez la veuve* Duchesne, *rue Saint-Jacques*, Esprit, *au Palais Royal*, & Barrois, *Quai des Augustins*, *&c.*

TRÈVE pour un moment, Monsieur, aux discussions littéraires. Il faut bien vous distraire quelquefois de vos lectures sérieuses par de petites anecdotes. Toujours raisonner, disserter, cela fatigue. Un peu de variété, c'est l'Ame de la vie. Je vous fais donc grace dans cette lettre de toute espèce d'analyse; mais en revanche, voici matière à de belles réflexions.

En tête du premier volume de l'ouvrage que je vous annonce, vous trouverez des *Mémoires historiques* de M. *Cailhava* sur ses pièces. Ce préambule curieux mérite toute votre attention.

L'Auteur nous apprend qu'il vint

de *Toulouse à Paris*, avec une foule de productions dramatiques, dont une principalement lui sembloit digne des honneurs de la répréſentation. Son premier ſoin eſt de chercher des Juges éclairés qui guident ſes pas dans la carrière. Un goût particulier le conduit, au bout de quelques jours, à la Comédie Françoiſe; il y eſt frappé du jeu naturel d'un Acteur. Son imagination enflammée lui dit que c'eſt-là le Juge qu'il cherche; il court à ſon *Hôtel*, y porte ſa Pièce, la lit, & ſort enchanté de l'accueil gracieux qu'il avoit reçu. Dès le lendemain, nouvelle entrevue. L'Acteur, étonné de tant de promptitude, prie M. *Cailhava* de laiſſer ſon manuſcrit avec les corrections, & de revenir dans huit jours.

« On ſe doute bien que je n'y manquai point. Chemin faiſant, je me » diſois : croyez aux clabauderies des » Auteurs; à les entendre; les Comé» diens ſont ſans égard, ſans complai» ſance pour eux. Quelle injuſtice! » Tout en méditant une épitre dédi» catoire, j'arrive. Un domeſtique me » toiſe, & me dit: *Nous avons joué*

» *hier à Verſailles, nous ſommes arri-*
» *vés tard, il n'eſt pas jour* ».

Ce que c'eſt qu'un Provincial! ne riez-vous point de la ſimplicité de M. *Cailhava*, qui demeura tout étonné de voir ce valet s'identifier avec ſon Maître?

« Je me repréſente le lendemain. » *Monſieur a la migraine* ». — Sans doute, la ſanté délicate de ces Meſſieurs eſt ſujette à ſe déranger, ils ont raiſon d'en avoir ſoin; elle eſt ſi précieuſe à l'Etat!

« Le ſurlendemain; *Monſieur fait* « *couper ſes cors* ». — En ce cas, il étoit de la décence de ne recevoir perſonne. C'eſt une preuve que ce Monſieur ſçait vivre.

» Durant ſix mois conſécutifs, je fais » tous les jours des viſites inutiles à la » porte de mon inviſible ». — Six mois! bagatelle! il eſt vrai qu'il en faut beaucoup moins pour pénétrer juſqu'à l'anti-chambre d'un grand Seigneur; mais il eſt juſte, qu'en conſidération du rang, l'accès auprès des Comédiens ſoit plus difficile.

Vous croyez vraiſemblablement que,

par compassion de tant de courses infructueuses, on remettra du moins ce fatal manuscrit? Point du tout. Notre *invisible* a la bonté de l'égarer, exprès pour obliger l'Auteur complettement, & lui épargner la peine de revenir.

« Après avoir perdu *deux ans*, » continue l'Historien, à solliciter en » vain auprès des Comédiens la lecture » d'une autre Comédie en vers & en » cinq actes (*), je l'abandonne à » un Bénédictin, qui connoissoit une » Dame très en faveur : cette Dame la » recommande à un Courtisan bel-» esprit; ce bel-esprit la remit à un » Banquier. De cascade en cascade, » elle tombe chez *Armand*, qui la fit » passer à l'homme aux *cors*. Je vole » chez lui, je ne le trouve point; mais » une grosse cuisinière est assise sous la » porte cochère *dans un fauteuil à* » *bras*; elle épluche nonchalamment » des *épinards*, & me dit en ricannant: » *N'êtes-vous pas un Poëte?* = Hélas! » oui. = *Ne venez-vous pas chercher*

(*) Le jeune Présomptueux, ou le nouveau Débarqué.

« *une Pièce ?* — Hélas ! oui. — *Atten-*
» *dez.* Là-dessus, elle fouille dans le
» tas d'herbes, elle en tire mon ma-
» nuscrit, & me le remet ».

Ah ! de grace, suivons dans la rue cet infortuné rimeur, secouant les *épinards* collés à son manuscrit. Quelle scène plaisante ! & cette grosse cuisinière donnant audience dans *son fauteuil à bras* ? Ne trouvez-vous pas cela d'une invention heureuse ? Puis on dira que les Comédiens sont *impudens !* Avouez qu'on aura tort ; qu'il est impossible de porter plus loin les égards & de mieux observer les bienséances. Sont-ils absens ? ils ont du moins des cuisinières qui les représentent, & font noblement les honneurs de leur maison.

Passons à d'autres particularités. Ce n'est encore là qu'une esquisse des procédés honnêtes du Sénat comique. Pour en prendre une véritable idée, il est nécessaire de se transporter aux répétitions des nouvelles pièces. Qu'on en juge par celle du *Tuteur dupé.*

« Un Acteur se fait attendre une
» heure & demie : il arrive avec l'air

» d'un homme accablé sous le poids
» des myrthes qu'il vient de cueillir.
» *Il n'a pas fermé l'œil de la nuit ; il*
» *avoit oublié net la répétition* : il lit son
» rôle d'une voix éteinte ». Mademoiselle *Hus*, placée à côté de lui, ne l'entend point, & le prie de recommencer la phrase. — *Ah! l'on ne m'entend pas; cela est fort plaisant : & faut-il aussi recommencer cette belle phrase ? Quoi ! cette sublime phrase ? Quoi !*.... « Il bouda, fut se jetter dans
» un fauteuil au fond de la salle, & al-
» loit s'y endormir, quand un person-
» nage bien plus intéressant que moi,
» vint captiver l'attention de mes Ju-
» ges. C'étoit un *chat* ».

« Soudain l'assemblée est en l'air,
» mon dormeur aussi. — *Minet !*
» *minet!—un tel, voici ta scène;—j'y*
» *— suis. — Qu'il est joli! — à vous,*
» *Mademoiselle. — Que ses maîtres*
» *vont le regretter! — à toi — oui,*
» *pour mon beau role qui n'a pas vingt*
» *lignes. — Et le mien qui a vingt pa-*
» *ges, c'est bien pis. — Minet, petit*
» *minet!* enfin, moitié *chat*, moitié
» *queue*, moitié *rôle*, on achève, on

» se regarde, & l'on se dit des épau» les que ma pièce est détestable ».

Eh bien, Monsieur! Ne voilà-t-il pas un Aréopage d'une majesté imposante? Comme l'ordre y est maintenu! quelles attentions! quelles déférences pour les Auteurs! ajoutez foi maintenant aux discours malins qu'on sème dans le monde. En vérité, je ne conçois pas les hommes de lettres. Les Comédiens s'empressent de les combler de *politesses*, les traitent avec une *familiarité* amicale; & pour récompense, on les diffame dans des libelles outrageans, on les persécute par les calomnies les plus odieuses!

« *Un an après* la représentation du » *Tuteur dupé*, je demande qu'on le » reprenne; on me prie d'attendre un » temps plus favorable. Nous étions » alors dans l'hiver ».

« *Un an après*, je parviens à inté» resser M. le Maréchal de *R***. Il » charge un des Acteurs de faire jouer » ma pièce, cet Acteur n'en fait rien ».

» *Un an après*, M. le Duc de *F*** » *veut absolument* que les Comédiens » jouent ma pièce, ils n'en font rien ».

« *Un an après*, M. le Duc de F**,
» impatienté de tant de promesses inu-
» tiles, donne des *ordres* à la Comé-
» die, qui lui prouve, par un long
» Mémoire, qu'on ne doit pas donner
» ma pièce ».

» *Trois ans après*, l'on paroît s'oc-
» cuper de ma pièce, & pendant *trois*
» *ans*, elle reste sur le répertoire de
» presque toutes les semaines ».

» *Trois ans après*, on la reprend
» enfin, & le public l'accueille avec la
» plus grande bonté ».

C'est donc onze années d'intervalle de la première représentation à la reprise. Certainement il n'y a point là de quoi se recrier. Il est bien aisé à un Auteur de demander la représentation de ses pièces, d'assaillir continuellement les Comédiens de *requêtes* & de *placets*; mais soyons sincères. Sied-il aux *Maîtres* de prêter une oreille docile aux supplications importunes de leurs *sujets*? Ce que j'admire surtout, c'est M. le Duc de F** avec ses *ordres*. Des *ordres* au Comte de *Tufière*, à *Sémiramis*, à *Mithridate*,

vous les Comédiens de fausseté ni d'imposture. Vous êtes en fonds pour les défendre ; car n'allez point prendre à la lettre ce petit mensonge concernant le Directeur de l'Académie de Musique. Ce n'est là qu'une pure gentillesse, une espièglerie innocente, dont leurs archives pourroient fournir un millier d'exemples.

Né pour les bonnes fortunes, M. *Cailhava* jouit du plaisir de voir une Pastorale de M. *Rochon*, & les *deux Amis* de M. BEAUMARCHAIS passer avant sa Comédie du *Mariage interrompu*, malgré l'antériorité de sa date. Quelque temps après cette faveur, on consent, par une suite de prédilection, à la placer sur le répertoire des petits jours. Une seule fois, on l'annonce pour un Samedi avec *Tancrède*.

» Dans mon enthousiasme, je monte » à la loge de Mademoiselle ** ; je me » répands en sentimens de reconnois» sance : elle me regarde en riant. — » Vous croyez donc que mes chers » camarades vous donnent un beau » jour & avec une Tragédie, pour » vous faire plaisir ? Ah ! oui : il est

» bon là. Votre pièce est tombée, elle
» nous appartient. M. *Préville* me con-
» firme cette fâcheuse nouvelle, en
» me disant que j'ai été deux fois au-
» dessous de la somme indispensable,
» & qu'il faut me *soumettre aux règles*.
» Les *règles* de la Comédie ! Je trouve
» dans le foyer M. le Duc *de F* * *, je
» lui fais part de mon aventure. Il
» commande qu'on joue ma pièce. Le
» lendemain, on l'annonce avec cette
» clause : *interrompue par l'indisposi-*
» *tion d'un acteur*. On l'affiche deux
» mois de suite de cette manière, &
» mon malheur est tel que *l'indisposi-*
» *tion* dure encore depuis dix ans. »

Il faut qu'il y ait une fatalité atta-
chée aux *ordres* de M. le Duc *de F* * * ;
mais aussi ; je le répète ; comment se
persuader que des *Princes* & des *Prin-*
cesses, habitués au commandement,
se feront un servile devoir de l'obéis-
sance ? Quant aux *indispositions fré-*
quentes des Comédiens, vous aurez
beau vous en fâcher, je n'y vois
qu'une finesse de l'art. C'est une ma-
nière adroite d'éviter l'étude, de
se venger sans éclat d'un Auteur qu'on

n'a point envie de favoriser. Par ce moyen, on le fait disparoître de la scène à petit bruit, on échappe à la dureté des reproches ; les choses vont leur train ordinaire ; & le Public crédule finit même par s'alarmer sérieusement de l'indisposition d'un acteur qui se porte très-bien.

» Telle est mon histoire, telle est, » à-peu-près, celle de tous les Auteurs » qui se vouent au théâtre. »

Cela se peut. Toutefois, Messieurs, que vous revient-il de vos murmures ? Daigne-t-on vous écouter ? Où sont les protecteurs qui s'intéressent à votre cause ? Comme les grenouilles de la fable, on vous laisse croasser dans la fange ; & pendant que vous vous épuisez vainement à revendiquer de prétendus droits, on recherche, on fête, on comble de carresses & d'honneurs ces mêmes Comédiens que poursuit votre haine indiscrette.

» J'ignore quel effet produira le pré» cis de mes *Mémoires* ; mais je suis » sûr de celui que fera l'historique des » *lacunes*, pour peu que le moindre » défi m'invite à le donner. »

Il est singulier qu'un misérable Poëte baloté se permette une menace aussi hardie. Si j'étois des Comédiens, je dénoncerois toutes ces *lacunes* impertinentes, tous ces *points* multipliés qui laissent à deviner une foule de noirceurs.

» Je compterai toutes mes infor-
» tunes pour autant de succès, si
» elles piquent d'émulation un *Mécène*
» éclairé, si je vois renaître les beaux
» jours de la scène Françoise. Un *se-*
» *cond théâtre*, ou de bons *régle-*
» *mens !* »

Des *réglemens*, vous en avez. Un *second théâtre*, vous ne l'aurez pas. En effet, il seroit plaisant qu'on vous donnât un *second théâtre*. Pourquoi faire ? Pour ouvrir une nouvelle carrière aux talens ? Nous n'en avons pas besoin. Pour représenter vos pièces plus vîte ? Non, non, ce n'est pas le compte des Comédiens. Vous vous accoutumerez, s'il vous plaît, à vieillir dans la longue espérance d'être joués quelque jour. Que deviendroient les parts annuelles de vingt ou vingt-cinq mille livres ? & cette maudite rivalité qui

nous forceroit au travail ? Oh ! point de *second théâtre*, je m'y oppose absolument.

» Des salles magnifiques sont *quel-*
» *que chose* ; des Comédiens *bien payés*
» sont *quelque chose* ; mais, s'il est
» nécessaire que des *génies créateurs*
» donnent la vie à tout cela, les Au-
» teurs sont aussi *quelque chose*, & mé-
» ritent quelque *considération*. »

Oui, les Comédiens sont quelque chose, mais quelque chose d'important. Qu'êtes-vous en comparaison, vous, Messieurs, qui prétendez à la considération publique ? Avez-vous des carrosses brillans, des Palais en ville, des Châteaux à la campagne ? Vos femmes sont-elles suivies d'un cortège de laquais ? Sont-elles appellées à la table de nos galans *Marquis*, de nos *Comtes*, de nos *Barons*, de tous nos Grands du plus haut parage ? Vous excitez la pitié générale avec votre *considération*. Eh ! cessez de vouloir donner à votre état une sorte de noblesse & de dignité qui fait rire. Ce n'est plus le siècle des *génies créateurs*. Eclairés par la raison autant que

par le goût, nous aimons, nous protégeons de préférence les *beautés créatrices*. A vous entendre, vous voudriez, pour ainsi dire, marcher les égaux du *Vicomte de Jodelet*, du *Marquis de Mascarille*. Il n'y auroit plus de distance d'un petit Auteur à *Britannicus*, à *Thesée*, à *Mahomet*. Honteux de vos torts, pliez sous le joug avec respect. A l'imitation de ce tragique Moderne, dont la rare modestie ne s'effacera jamais de notre souvenir, courbez-vous, dans une humble préface, devant vos *supérieurs*. Reconnoissez la légitime prééminence des MERLINS & des CRISPINS. Peut-être vous obtiendrez à ce prix la fin de vos antiques dissensions; à ce prix, on laissera peut-être tomber sur vous un regard de bonté & d'indulgence.

Je crois en avoir dit, Monsieur, plus qu'il ne faut, pour justifier pleinement les Comédiens. Je ne sais si M. *Cailhava* s'est flatté que ses *Mémoires historiques* inspireroient à ses Lecteurs une vive indignation. En supposant qu'il les ait écrits dans ce

dessein, nous sommes obligés de lui donner le conseil de ne pas se livrer à cette illusion trompeuse. Tout ce qui lui est arrivé n'a rien qui surprenne, & selon l'ordre des choses, cela devoit être nécessairement.

On a déjà vu, dans notre Journal, l'extrait de la plûpart des pièces que renferment ces deux volumes. Séduits par les prestiges du moment, nous applaudimes alors aux efforts de M. *Cailhava* pour ramener le genre de l'ancienne Comédie; mais il mériteroit que nous fissions aujourd'hui une critique amère de ce même genre. Il ne tient à rien que, pour le punir de ces *Mémoires historiques*, nous ne nous rétractions des éloges donnés dans le temps à la sagacité de son esprit, au naturel de son dialogue, à la gaîté de ses cadres.

Je suis, &c.

LETTRE VII.

LETTRE VII.

Edition des Œuvres de M. de VOLTAIRE, *avec les caractères de* Baskerville, *proposée par souscription.*

PROSPECTUS.

ON va donc, Monsieur, offrir à l'Europe une collection complette des Ouvrages bons & mauvais de ce célèbre Ecrivain : elle formera d'une part, quarante volumes *in*-4° de l'autre, soixante *in* - 8°. Les Editeurs semblent avoir eu dessein d'assigner trois époques différentes à la marche de leur entreprise. Voici sous quel aspect il faut naturellement les envisager : la première doit perpétuer les écarts d'une jeunesse connue par une audacieuse liberté de penser : la seconde présentera les traits d'un âge mûr ; & la troisième, ceux d'une vieillesse dont le chantre de la *Pucelle* n'eut jamais les passions douces & tranquilles.

Pouvoit-on espérer que des pro-

ductions téméraires, qui obligerent l'Auteur de fuir la France, des railleries contre la sagesse des Loix, des rapsodies dégoûtantes, des maximes d'impiété propres à corrompre les esprits, des démêlés insultans & scandaleux, verroient encore une fois le jour, à la faveur du luxe le plus recherché de la Typographie ? Honneur que n'ont point eu les *Mémoires* du vertueux *Sully*, qui travailloit pour le bonheur de l'Etat, ni l'Evangile, ce Code religieux de presque tous les Empires policés de l'Europe.

Le projet des Entrepreneurs est d'élever au plus beau Génie de la Littérature un monument digne de lui, de sa Nation & de son siècle ; mais ce monument est-il digne d'une Nation connue par son respect pour les mœurs, & son ancien attachement à sa religion, depuis celle des *Druides* jusqu'à celle que nous pratiquons aujourd'hui ? N'a-t-on pas à redouter plutôt de lui faire un présent comparable, par ses mauvais effets, au volumineux Dictionnaire de l'Encyclopédie ? On ne peut nier que l'esprit qui brille dans

les écrits de M. de *Voltaire*, ne les sauve pas du reproche de renfermer souvent des principes funestes au repos de la société.

Jusqu'ici, Monsieur, nous n'avions point encore en entier les Œuvres de cet Auteur infatigable : il avoit rougi lui-même d'avouer des productions qu'il n'avoit pas rougi de composer, & dont une réticence adroite, une gaze legère couvroit le poison dangereux. Mais les Editeurs moins timides, promettent aux Etrangers des Notes, qui leur donneront la cléf des allusions. Soigneux de recueillir, sans réserve, tout ce qui est sorti de la plume du *Grand Homme*, ils contractent l'engagement solemnel de ne pas mutiler ses Œuvres, autant par respect pour sa mémoire, que par vénération pour la Postérité. Si cette annonce peut flatter quelques Souscripteurs relâchés, combien n'a-t-elle pas lieu d'allarmer les ames honnêtes, qui désiroient de voir effacer des écrits de cet Auteur tout ce qui offense la pudeur & la raison, comme l'on a retranché,

dans les anciens, les obscénités que nos mœurs ne peuvent tolérer !

Outre ces vues contraires à la morale, l'entreprise ne paroît pas mériter le ton de confiance avec lequel elle est présentée. Les caractères de *Baskerville*, malgré de grandes beautés, manquent, en les comparant, de cette uniformité, & de cette proportion, qui fatiguent, le moins qu'il est possible, l'organe de la vûe. Examinez le modèle de ces caractères dans le *Prospectus*, & suivez les défauts de proportion dans les lettres.

Le mot VOTRE écrit en petites majuscules, offre deux fautes notables dans la forme des lettres : l'*O* n'est pas proportionné dans ses grosseurs latérales avec la grosseur de la branche perpendiculaire du *T*; ce qui l'approche trop de la forme d'un zéro.

L'*R* qui suit est moins proportionnée encore ; cette lettre est si déliée, qu'elle semble appartenir à un caractère bien au-dessous ; sa seule stature, mince, efflutée, la retient dans cette classe où elle est ridiculement placée à côté d'un *E* & d'un *T* très-bien proportionnés.

On ne peut pas dire que *Baskerville* ait eu l'idée de rendre cette lettre R plus déliée, plus visible, & l'encre qui la moule, moins forte : car dans le mot PRÉFACE elle est exacte, & semblable dans ses dimensions aux lettres voisines. Nos principes sont tirés de la forme des lettres des inscriptions Romaines, à cet Age où ce Peuple guerrier, après s'être distingué dans tous les Arts, porta celui de graver sur le marbre au plus haut degré de perfection.

Le point d'interrogation ? dans les caractères de *Baskervile* est gigantesque ; sa forme & son mécanisme sont trop éloignés des points, avec lesquels il y a beaucoup d'analogie : l'œil n'est point accoutumé à cette grosseur, tandis que le *&*, qui est une lettre double, que tous les caractères ont conservée dans une grosseur relative à sa constitution, paroît dans un état Mesquin : placée à côté du C, elle est ridicule.

Mais c'est dans l'ensemble de ces lettres que les fondeurs de ces caractères & les presses à lisser paroissent

avoir manqué ; on sait que la beauté d'une ligne imprimée, dépend sur-tout de la parfaite horisontalité de tous les mots : or, il est certain que dans le Prospectus, l'essai des caractères offre autant d'horisons que de mots ; ils font entre eux des angles remarquables, au lieu de suivre la même ligne.

Nous avons en France un genre de caractères bien plus uniforme ; ceux de l'Imprimerie Royale, appartenant exclusivement au Roi, peuvent servir de modèle à tous ceux qui voudront se proposer des règles dans la forme des lettres & sur-tout dans leur proportion relative. La grosseur de chaque lettre, l'ouvrage des presses à lisser, l'exacte horisontalité de toute une ligne imprimée, les poinçons, les matrices, la fonderie des caractères, tout s'exécute avec tant d'Art, qu'il faut avoir l'anglomanie dans la tête pour préférer les ouvrages de *Baskerville* à ceux de notre Nation.

On doit avouer néanmoins que *Baskerville* est un habile ouvrier ; ses caractères ont un air de fraîcheur, & de délicatesse que n'ont point com-

munément les caractères connus ; on remarque sur-tout une grande netteté dans le contour des branches des lettres.

C'est sans doute pour leur conserver cette netteté que les pressiers du Prospectus ont peu fourni d'encre dans leur manipulation ; aussi l'imprimé est-il pâle & languissant. Les yeux sont fatigués & ne sauroient soutenir une lecture un peu suivie : ce défaut peut être corrigé dans l'ouvrage ; mais alors les caractères seront moins nets, parce que la presse, agissant sur les lettres peintes d'une plus grande quantité d'encre, écrase, écarte cette couleur épaisse, & rend l'entour de la lettre empâté, désagréable à la vue, comme si le caractère étoit usé.

Je suis, &c.

LETTRE IX.

L'Architecture, Poëme en trois Chants; par M. Maillier, Architecte.

Docti rationem artis intelligunt, indoctique voluptatem. Quintilien, *lib. 9, c. 4.*

A Paris, chez l'Auteur, rue de la grande Truanderie, maison de M. l'Abbe Dumenil, *Apoticaire du Roi.*

La manie des vers, vous en conviendrez, Monsieur, est une étrange maladie, quand elle affecte des cerveaux organisés comme celui du Poëte Architecte dont je vous annonce trois chapitres de *Rimailles* sur un de nos premiers Arts libéraux. De toutes les voies qui mènent surement au ridicule, M. *Maillier* a, sans contredit, choisi la plus courte. La foule de nos modernes versificateurs, provoque

le dégoût, fait souvent pitié, mais ne fait jamais rire. Ils sont trop froids, trop compassés, trop fastidieux, pour qu'on y revienne; on les oublie, & à la faveur de l'ennui ils échappent au ridicule. M. *Maillier* sera moins heureux, on lira son Poëme, on en retiendra des vers; & je ne serois pas surpris qu'on le plaçât dans un coin de bibliothèque, à côté de MM. *Fardeau* & du *Coudrai*. Il est temps que vous le jugiez par ses Œuvres. Quelques morceaux détachés au hazard vous le feront mieux connoître que toutes mes observations. Il débute par une Epître dédicatoire, à laquelle son complaisant Mécène, (M. *de Géry*, Abbé de Sainte-Geneviève) n'aura pu sans doute refuser un éclat de rire. Monsieur, lui écrit-il:

Lorsque vous m'honorez d'agréer cette Epître,
Pour mon livre il n'est point de plus glorieux titre:
Dès l'instant vous mettez le prix à mes talens;

Mais sans mettre de borne à mes remercimens,
Recevez pour tribut de ma reconnoissance,
L'ouvrage de l'Auteur, foible munificence,
Monument éternel des sentimens du cœur,
Avec lesquels je suis votre humble serviteur.

Horace n'étoit pas de meilleure foi que M. *Maillier*, quand il s'écrioit avec la confiance du génie: *exegi monumentum ære perennius*, &c. *ce monument éternel des sentimens du cœur de* M. *Maillier*, est aussi la preuve incontestable de ses rares talens pour la poësie. Pour élever ce monument immortel, il ne falloit pas moins, à l'en croire, *qu'une personne qui réunit le génie de la verve aux talens de l'Architecture.* Je ne conteste point à l'Auteur les talens du grand Architecte; mais cette verve Poëtique, dont il s'applaudit avec tant de complaisance, n'anime point assez, peut-être, ce bel éloge de la Grèce, envisagée comme la patrie de l'Architecture perfectionnée, & ce morceau prêtoit à la poésie. M. *Maillier*, si je ne me trompe,

en se surpassant lui-même, n'est pourtant pas arrivé tout-à-fait au dégré de chaleur poëtique que sa Préface faisoit espérer. Vous allez juger si je suis trop exigeant avec M. *Maillier*.

Or la Grèce peut donc se flatter la première
D'avoir sû dans notre art apporter la lumière.
C'est un honneur enfin qu'on ne peut lui ravir,
D'avoir donné des loix dans l'art de bien bâtir.
Des astres en ce lieu, la bénigne influence,
D'artistes transcendans fit naître une affluence,
Développa des Arts le germe paresseux,
Et le fit propager dans ces climats heureux.
Ce fut dans ce pays qu'une fertile veine,
Naturel attribut de l'âme Athénienne,
Elémentaire feu d'un pétillant cerveau,
Alluma du bon goût le précieux flambeau.

. . . . . .
. . . . . .

Tant d'ardeur se glissa parmi tous les Artistes,
Que bientôt devenus jaloux antagonistes

Du mutuel desir de vouloir exceller,
Ils se disputoient tous l'amour de travailler,
Montroient dans leurs travaux une si grande
adresse,
Une force de goût, une délicatesse,
Tant de scrupule enfin & de précision,
Qu'ils passoient le dessin dans l'exécution.
Témoin ce monument élevé dans Ephèse,
Dont on vît l'Ionie & le Péloponèse,
L'Asie en son entier pendant deux cent vingt
ans,
Soutenir la bâtisse à leurs propres dépens.

Tous les détails de ce Poëme n'étoient pas également susceptibles des ornemens que l'Auteur a prodigués dans cette tirade. Son enthousiasme ne suffit pas toujours pour réchauffer les glaces de son sujet. Il faut bien vous attendre à voir son essor se rallentir un peu : on ne sauroit toujours plâner dans les nues ; mais, comme l'observe M. *Maillier*, on fait se retourner, & il n'est pas impossible de corriger la sécheresse de sa matière, *par le secours des figures & surtout du dessin*. « J'ai pris soin, nous dit-il, de

» conſerver dans mon projet, le ca-
» ractère du Deſſinateur, & j'avoue
» que le deſſin ſi néceſſaire à un Ar-
» chitecte, a beaucoup contribué à
» m'échauffer le verve, & à orner mes
» penſées.» c'eſt, nous dit-il ailleurs,
» un champ aride que je me ſuis ef-
» forcé de ſemer des fleurs, & d'arro-
» ſer par quelques murmurans ruiſ-
» ſeaux ». Tout cela n'eſt pas fort clair; eſſayons de débrouiller les idées de l'Auteur, par un exemple qui mette ſous vos yeux ces charmantes images toujours renaiſſantes ſous la plume de M. *Maillier*.

Pour bien tracer la diſtribution des appartemens convenables au palais d'un grand Seigneur, le Poëte s'eſt vû forcé de prodiguer des détails purement didactiques; mais il ne ſuffit pas d'inſtruire, il faut intéreſſer & plaire. Arrivé à la pièce des bains, il a compris en homme de goût, que l'ennui pouvoit l'y ſuivre. Qu'a-t-il fait pour l'écarter? Un tableau tout à fait voluptueux, dont vous admirerez *le deſſin & les figures. Des ruiſſeaux murmurans* devoient trouver leur

place dans un appartement des bains ; mais s'il n'y a ni fontaine, ni baignoire, il y a des glaces

Pour réfléchir les traits & la beauté des Graces.

Cypris sortant du bain . . . .

Ministre des atours, l'emmene à sa toilette,
Dont la secrette entrée est ouverte à ce Dieu,
Et que l'art doit placer voisine de ce lieu.
L'escalier dérobé qui monte à chaque étage,
Près du dégagement sera dans ce passage :
C'est-là qu'il faut toujours sagement le prévoir ;
A sa proximité pratiquez le boudoir.

Je ne suivrai point Vénus dans *ce galant séjour*, où tout respire

Le Luxe, les Plaisirs, la Mollesse & l'Amour.

Mr. *Maillier* en fait des peintures séduisantes que je n'ose mettre sous vos yeux : les nudités de l'Albane sont plus dangereuses que celles d'un peintre ordinaire ; quittons donc ces bains délicieux & ce boudoir où l'on respire l'amour & la volupté. Des beautés plus sévères nous attendent à la Co-

lonnade du Louvre ; n'allons pas nous extasier sur les défauts de ce chef-d'œuvre de notre Architecture. Profitons des observations de M. *Maillier*, il les appuie sur les règles de l'art. L'Architecte & le Poëte brillent également dans la tirade suivante.

Les colonnes de droit doivent être isolées,
Quel abus monstrueux de les faire doublées,
De les voir l'une & l'autre ainsi se pénétrer,
Comme si le besoin les faisoit dévorer !
O Louvre ! cependant, plein de beautés réelles,
Les angles de ta cour présentent ces modèles !
Pardon, si trop hardi je dépeins tes défauts;
La raison les a mis sous mes justes pinceaux.
Son flambeau me conduit devant ton péristyle,
Mais c'est pour admirer l'élégance du style,
D'un chef-d'œuvre où les yeux lents pour mieux tout saisir,
En voyant tes beautés savourent leur plaisir,
Un peu d'orgueil ne messied pas

aux grands talens, & vous pardonnerez à M. *Maillier* tout l'encens qu'il se donne, en considération de ces beaux vers. D'ailleurs, Monsieur, cet orgueil a son terme, & ne se soutient pas comme la poésie de l'Auteur. Tout Poëte qu'il est, il a des accès de modestie. Rien de plus humble, par exemple, que cet aveu de son impuissance à moissonner des roses dans un champ où il ne croît pour lui que des chardons.

Fort long-temps avant moi ces fleurs étoient écloses,
Des mains, des doctes mains ont moissonné les roses.
Moi, parmi les chardons m'amusant à glaner,
Des épines de l'Art j'ai sû me couronner.

Il est bien vrai qu'à l'occasion de quelques critiques qu'il s'est attirées de la part de ses amis, *qui, comme des frélons bourdonnans à ses oreilles, sont venus le piquer de leur aiguillon, dans l'unique vue de le décourager;* il se compare à l'hirondelle, *qui, malgré les menaces & les clameurs des enfans, bâtit son nid, & couvant tranquillement ses œufs, au bout d'un temps mar-*

qué, peuple les champs de ses petits, & jouit de la satisfaction d'entendre les airs retentir de leurs cris. L'humilité de M. *Maillier* a dû souffrir de cette comparaison. Le Quatrain des *Chardons* est beaucoup plus modeste; vous observerez qu'en général l'Auteur a moins de vanité dans ses vers que dans sa prose ; cependant plus bas il déclare, sans le secours de la rime, qu'il a mis des notes à la fin de chaque chant, pour délasser les lecteurs que la marche monotone de ses vers pourroit ennuyer. Il a cru s'appercevoir qu'elles produisoient cet effet dans le Poëme *des Saisons*, de M. de *S. Lambert*, dans celui *de la Peinture*, (il ne dit pas lequel) & dans *les Géorgiques* de M. l'Abbé de *Lille*. Il avoue que dans cette partie de son travail, il a choisi ces Messieurs pour ses modèles ; il n'y a que de la modestie dans tous ces aveux. Quoiqu'il en soit, voici une des notes qui doivent corriger ou prévenir l'ennui des Lecteurs de M. *Maillier*. Vous jugerez par celle-ci de l'importance de toutes les autres. « (*Boudoir*) » on le nomme ainsi, parce que dans

» le nombre des perſonnes dont une
» compagnie eſt compoſée, il s'en
» trouve qui aiment la ſolitude, & ſe
» plaiſent à ſe retirer dans ces endroits
» particuliers, en quelque façon, pour
» y bouder : ces petites pièces con-
» ſacrées à la volupté & au plaiſir,
» doivent avoir un air de galanterie
» pour réveiller les ſens de leur aſſou-
» piſſement ». Dans pluſieurs de ces remarques, l'objet de l'Auteur eſt de bien établir la prééminence de l'Architecture ſur tous les autres arts. J'ignore ſi comme Architecte, il a quelqu'intérêt à faire valoir cette exagération. En tout cas, on ne riſque rien de lui dire : *M. Joſſe, vous êtes Orfèvre.*

En voilà bien aſſez, Monſieur, pour vous convaincre que les vers & la proſe de M. *Muillier*, contribueront également à remplir le vœu qu'il annonce dans ſa préface, en s'appliquant ce vers ſi connu :

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.

Il a ſurtout le talent rare aujourd'hui d'égayer ſon Lecteur, & de faire rire. On trouve ce mérite dans un Poëme

didactique sur l'Architecture, mais le genre n'y fait rien, & le génie plaisant de M. *Maillier* se décèle même dans l'Ode Pindarique. L'Auteur déploye toutes ses ressources dans les dix-huit Strophes qui terminent cette brochure. Il y célèbre, avec un égal enthousiasme, la Guerre, l'Agriculture, la Poésie, la Musique, & tous les Arts de dessin. Il n'oublie pas la Médecine & consacre deux Strophes à la louange de MM. *Petit* & *Bouvart*; cet hommage, comme vous l'allez voir, ne peut manquer de flatter infiniment nos deux Esculapes.

Quel Dieu sait retarder la proie
De l'impitoyable Caron,
Et par le secours qu'il m'envoye,
M'arrache aux Dieux de l'Achéron
Quand Clotho veut trancher ma vie,
Me garantit de la harpie
Par le bouclier de son art?
Est-ce Chiron? Est-ce Hypocrate?
Non, il vaut mieux qu'eux, je m'en flatte,
Faut-il le nommer? c'est *Bouvart*.

Un autre est-il sans satellite,
Parcourant la Sphère des Arts?

Un autre est souvent son orbite,
Et s'embellit de ses regards.
Celui dont je vois la lumière,
N'éclaire pas moins l'hémisphère
Par le flambeau de son talent ;
C'est l'Esculape de la France :
Ne le passons point sous silence,
L'homme est *Petit*, mais il est grand.

L'Auteur nous prévient que pour empêcher les contre-façons il a signé tous les exemplaires de son ouvrage. Cette précaution n'est pas inutile ; sans cela, je ne doute point que les Libraires de province ne se fussent promptement emparés d'un Poëme aussi ingénieux.

Quoique M. *Maillier* n'ait point à craindre l'application de ces deux vers de *Boileau* :

Soyez plutôt Maçon, ouvrier nécessaire,
Que mauvais Ecrivain & Poëte vulgaire.

Je finis cependant par lui conseiller de ne pas trop sacrifier à la gloire de chanter l'Architecture, celle de l'enrichir par de nouveaux chef-d'œuvres.

Je suis, &c.

Indications des Nouveautés, &c.

De la formation des Mœurs & de l'Esprit, ou connoissances nécessaires aux jeunes Gens; & surtout à ceux destinés à des professions qui n'exigent point le cours ordinaire des études, & qui n'ont reçu que les premiers élémens de l'Education; 1 *vol.* in-12 *de* 454 *pages. A Paris, chez* Delalain le jeune, *Libraire, rue S. Jacques, au-dessus de la Fontaine de S. Severin, à la Science.*

Quand on pense, combien il y a d'enfans de Citoyens, dans la Capitale & dans les Provinces, non-seulement parmi le simple peuple, mais les conditions un peu au-dessus, qui n'ont point fait ce qu'on appelle des études, parce qu'en effet, elles ne leur sont d'aucune utilité pour les états qu'ils ont occasion d'embrasser; qui n'ont reçu que les premières instructions de l'enfance; instructions oubliées dès qu'ils sont sortis des Ecoles, qui n'ont enfin d'autres connoissances

truction qu'on néglige assez ordinairement.

Tous les articles destinés à former l'esprit, embrassent un détail de connoissances très-utiles, qu'on pourra voir dans l'ouvrage même.

Enfin on peut dire, que relativement aux conditions que l'on met au dessus du commun du peuple, l'Auteur a rempli l'objet que l'Académie de Châlons avoit eu en vue, lorsqu'elle proposa il y a quelque temps, un prix pour le meilleur plan d'éducation du peuple.

Je suis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Discours prononcés dans l'Académie Françoise, le Jeudi 25 Janvier 1781, à la Réception de M. Lemierre *& de M. le Comte* de Tressan, *avec les réponses de M. l'Abbé* De Lille, *Directeur de l'Académie. A Paris, chez* Demonville, *Imprimeur-Libraire, rue Christine.*

VOus voulez donc, Monsieur, que je vous rende compte de la dernière Séance de l'Académie Françoise? On s'imagine, dans quelques provinces, que ces Réceptions littéraires sont un grand objet de curiosité pour la capitale. La vérité est qu'on parle un soir, ou deux tout au plus, & presque toujours en plaisantant, du choix de l'A-

cadémie; que les diſcours de Récep-tion ſont oubliés à meſure qu'ils ſont prononcés; & qu'ils ſont imprimés pour n'être jamais lûs. Autrefois ces Séances pouvoient intéreſſer le public, lorſque *Racine* déployoit tous les charmes de l'éloquence, dans l'Eloge de *Corneille*, ſon ſublime rival; que la *Bruyère*, d'une main féconde en portraits immortels, employoit tout ſon talent à peindre nos grands Hommes, & à railler nos *Perrauts*; ſurtout, lorſque *Deſpréaux*, par ordre de *Louis XIV*, & en dépit de pluſieurs Académiciens qu'il avoit bernés, venoit leur témoigner une ſurpriſe maligne d'être aſſis à côté d'eux, & rougiſſoit peut-être en ſecret de ſe voir leur confrère.

Mais qu'aujourd'hui M. d'*Alembert* faſſe triſte figure en louant M. de *Saint Lambert*, que celui-ci oſe louer en face M. *de la Harpe*; que M. *Saurin* ſoit barbouillé d'encens par M. *Marmontel*; que M. *Gaillard* s'extaſie devant l'illuſtre M. l'Abbé *Millot*, &c. Cette ſcène faſtidieuſe a laſſé depuis long-temps la patience du Public trop

ennuyé pour en rire, & la salle seroit déserte, si les invitations & les billets n'alloient solliciter de toutes parts des Auditeurs bénévoles.

Il faut pourtant vous contenter, & vaincre ma répugnance à vous parler des nouveaux Discours que vous m'obligez de lire; mais pour notre satisfaction commune, je vous promets d'être court.

M. *Le Mierre* commence par témoigner sa joie *d'avoir à parler en public*. S'il avoit vû comme on rioit sous cape de son éloquence peu françoise; s'il s'étoit apperçu du persiflage continuel que vous verrez dans la réponse du Directeur; *lors ouvrant l'œil clair comme un basilic*, il auroit pû dire, comme l'Huissier de l'Epigramme: *voilà, Messieurs*,

Ce que l'on gagne à parler en public.

Il regarde le titre d'Académicien, comme *le garant de l'immortalité*. Il est sûr que ce titre qui a immortalisé les *Cotins* & les *Danchets*, doit immortaliser aussi M. *Le Mierre*. Il se trouve très-embarrassé; il a peur d'ê-

tre accusé de vanité, s'il reçoit *comme une dette* le fauteuil immortel, & de faire croire qu'il ne le méritoit pas, s'il ne rend grace à l'Académie de son indulgence. Un homme aussi modeste que M. *Le Mierre*, ne devoit pas hésiter. « Quand je me vois, dit-il, » associé à une compagnie où les pertes ne doivent être que des échanges, & dont les membres sont distingués par une supériorité de mérite individuelle, comme dans l'Italie la plupart des villes ressemblent » par leur magnificence à autant de capitales; j'ai besoin de me rappeller » l'infériorité de mes titres comparés » aux vôtres, pour me défendre d'un » mouvement de vanité ». Quand on écrit de la sorte, il est bien permis d'être *vain*. Qui est-ce qui se seroit avisé de dire que nos Académiciens ressemblent aux belles villes de l'Italie? rien n'est plus original.

Ensuite M. *Le Mierre* emploie toute sa rhétorique à nous persuader qu'il n'a jamais sollicité la place Académique, à laquelle il aspiroit depuis si long-temps, & qui lui a été refusée

tant de fois; c'étoit par le seul mérite de ses écrits qu'il prétendoit l'obtenir; sans rechercher l'amitié ni la faveur des Académiciens, & il avoit *ordonné sa vie pour la fin qu'il se proposoit.* Mais savez-vous pourquoi l'Académie a tant différé à recevoir ce nouveau Membre? C'étoit de peur d'étouffer son talent; c'étoit pour *exciter son émulation* par des refus réitérés; *plus vous avez espéré des Ecrivains*, dit M. *Le Mierre, plus vous avez cru être en droit de leur faire attendre leur récompense.* D'après cela, tous ceux qui sont reçus sans difficulté à l'Académie Françoise, sont ceux qui le méritent le moins; vous ne devez pas être étonné maintenant de la patience glorieuse avec laquelle l'Auteur du Poëme *des Fastes* a laissé passer devant lui les plus pressés: c'étoit autant de preuves de sa supériorité; & s'il n'eût été reçu qu'à l'âge de quatre-vingt dix-neuf ans, il eût été sûr d'être le premier Poëte de la Nation.

Enfin M. *Le Mierre* se lasse de nous entretenir de son mérite, & dit deux mots des ouvrages de l'Abbé *Batteux*

qu'il remplace; mais c'est pour revenir bientôt à la Tragédie. L'Auteur de la *Veuve du Malabar* ne pouvoit manquer de nous parler de la *dignité de sa vocation*. C'est lui *qui tient dans sa main le cœur des Spectateurs & la morale de tous les états*. Vous croirez peut-être qu'un rimeur dur, & plus Suisse que François, ne *tient dans sa main ni les cœurs ni la morale*, & que *la dignité de sa vocation* se réduit à être le successeur de *Boyer* & de *Chapelain*. Mais c'est ce que vous ne persuaderez jamais à M. *Le Mierre*, qui se croit de bonne foi fort supérieur à *Racine*, & qui l'avoue sans vanité. Laissons-le jouir de cette opinion consolante, à condition que nous ne lirons ni ses vers, ni sa prose aussi barbare que ses vers.

M. l'Abbé *De Lille*, répondant à son nouveau confrère avec une aménité charmante, s'est délecté à lui faire avaler l'encens, bien sûr que le seul M. *Le Mierre* n'y entendroit pas finesse, & le prendroit au mot. Ainsi il le félicite sur le *beau Discours* qu'il vient de prononcer; il lui laisse croire que *ses*

talens & ses ouvrages ont brigué puissamment les suffrages de l'Académie; il lui rappelle les prix qu'il a remportés, & dont personne ne se souvient; il le contemple au milieu des rayons de sa gloire théatrale, & lui donne la palme sur ses rivaux, *dans la connoissance des effets du théatre*; c'est-à-dire dans l'art d'escamoter des poignards au cinquième acte d'*Hypermenestre*, & dans l'adresse d'enlever *la Veuve du Malabar* du milieu d'un bucher embrâsé. Il lui fait entendre que l'envie pourra lui reprocher son stile tudesque, & ses vers indisibles; mais qu'il doit se moquer du lecteur envieux, & se contenter des applaudissemens du parterre *dont le jugement est en masse*. (*) M. l'Abbé *De Lille* n'oublie pas l'*estimable* Poëme de la Peinture, *estimé* des véritables connoisseurs; c'est-à-dire des *connoisseurs en peinture*. Dans le nouveau langage, *estimable* signifie *ennuyeux*; je ne sais même si le Dictionnaire de l'Académie n'a pas adopté cette phrase à la

(*) Expression de M. Le Mierre dans son beau *Discours*.

mode : *rien de plus ennuyeux que ces gens qu'on estime.* Ensuite le Directeur trouve le moyen de louer jusqu'au Poëme *des Fastes*, en rejettant le ridicule de l'exécution sur le choix du sujet, en disant que *pour l'amour de la Patrie il n'est point de poésie barbare.* Excellente apologie des vers de MM. *Le Mierre* & *de Belloi.* « On a aimé » dans vous, ajoute le Directeur, jus-» qu'à cette franchise d'un Ecrivain » de bonne foi, qui, sans blesser la va-» nité des autres, leur laisse apperce-» voir le sentiment qu'il a de ses pro-» pres forces ». Quand M. *Le Mierre* se préfére hautement à *Racine*, n'est-il pas évident qu'il connoit bien ses forces, qu'il est de la meilleure foi du monde, & qu'il ne peut *blesser la vanité des autres?* Personne, excepté M. *Le Mierre*, ne s'est mépris au persiflage adroit de M. l'Abbé *De Lille*, & surtout quand il a dit : *dans les éloges que vous êtes condamné à entendre de moi*, &c. on a senti que c'étoit une tournure pleine d'*urbanité*, pour dire : *dans les éloges que ma place me condamne à vous donner.* C'est dans les charman-

tes sociétés de Paris qu'on apprend cet Art délicieux de tourner quelqu'un en ridicule, en flatant son amour propre, & de le rendre le jouet de l'assemblée, quand il se croit comblé d'éloges. Cet Art que *Virgile* n'avoit pas peut-être permis à son traducteur; & le talent de *persifler* lui fera bien autant d'honneur dans notre siècle, que beaucoup d'endroits de sa traduction des *Géorgiques*.

Si j'avois ce talent merveilleux du *persiflage*, je pourrois l'exercer aussi à l'égard de M. l'Abbé *De Lille*, lorsque je le vois, dans ce même Discours, se louer indirectement lui-même en parlant de l'Abbé *Batteux*; faire l'énumération des qualités d'un excellent traducteur, pour dire ensuite que l'Abbé *Batteux* ne les possédoit pas, & pour faire entendre que c'est dans le Traducteur des *Géorgiques* que ces qualités se trouvent réunies. Mais je ne me pique point d'être aussi bon *persifleur* que M. le Directeur, & je lui dirai sans finesse qu'un Ecrivain comme lui, aussi fameux dans l'Université que dans l'Académie, n'auroit pas dû

laisser échapper des fautes de langage assez remarquables. Devoit-il appeller les graces d'*Horace* des *beautés frêles*? *Frêle* ne se prend jamais en bonne part. Les petites antithèses, par exemple, qui sont en foule dans sa traduction, sont de *frêles agrémens* qu'il a substitués aux graces de *Virgile*. Je lui demanderai ce que c'est que des *sensations intérieurement enrichies des idées accessoires qu'elles représentent*. J'avoue que ce jargon me paroît inintelligible. C'est du moins avec la plus grande clarté qu'il a péché contre la langue, en disant, que M. l'Abbé *Batteux* a donné sur la Poësie & l'Eloquence des préceptes dont les Etrangers *lui sont reconnoissants*. *Je vous suis reconnoissant* ne me semble pas François. Voici une autre phrase qui présente une idée fausse : « L'Académie se souvient avec » plaisir de vous avoir vû, au rang des » athlètes, disputer & remporter ses » prix : & dès-lors il étoit aisé de pré» voir que vous seriez un jour *au rang* » *des Juges* ». L'Auteur n'a pas voulu dire que M. *Le Mierre* seroit *au rang des Juges de l'Académie* : c'est pour-

tant le sens que cette phrase présente. Les Académiciens sont les Juges des prix; le Public est *le Juge de l'Académie*. Ainsi le Public a presque toujours flétri les ouvrages que l'Académie a couronnés. Grande utilité des institutions Académiques!

Serez-vous bien content de cette autre expression de M. l'Abbé *De Lille*? *Le Public ne rapporte guère des vers qu'au Théâtre*. Que signifie *rapporter des vers au Théâtre*? Il a voulu dire que le Public ne retenoit que les vers qu'il a entendus au Théâtre; mais la pensée n'est pas plus juste que l'expression. Le Public a retenu beaucoup de vers de *Despréaux* & de *la Fontaine*. Il est vrai qu'on ne cite guère de vers du Poëme *de la Peinture*, ni de la traduction des *Géorgiques*; mais ce n'est pas la faute du Public. En voici un pourtant du Poëme des *Fastes* qu'on aime assez à citer, quand on veut rire; je crois que c'est la lanterne magique que M. *Le Mierre* annoblit ainsi:

Opéra sur roulette & qu'on porte à dos d'homme.

Ce vers eſt merveilleux à prononcer : *A dos d'homme* fait ſur-tout un effet incroyable. Je ſuis étonné que M. l'Abbé De Lille n'ait pas cité ce vers pour réjouir l'Académie. Que direz-vous de cette belle phraſe du Directeur, où il parle des Spectacles Romains, *établis en plein air, & dont un ſoleil pur & un beau ciel auroient pû faire l'ornement & la décoration ?* Je crois cette décoration fort belle pour l'univers ; mais on y prenoit peu garde au ſpectacle du Cirque ou aux jeux Scéniques ; cette décoration du ſoleil d'Italie auroit bien pû bleſſer les yeux des ſpectateurs.

Si j'ai relevé quelques fautes de ſtyle, dans cette réponſe de M. l'Abbé De Lille, c'eſt qu'un Directeur de l'Académie Françoiſe, doit au moins s'exprimer avec juſteſſe & pureté. Ces Meſſieurs ont été inſtitués pour être les conſervateurs de notre langue, & il faut convenir qu'elle eſt en bonnes mains.

M. le Comte de Treſſan, ayant pris la parole à ſon tour, a conſolé nos

oreilles par des tournures plus ingénieuses, par un langage moins affecté, plus pur & plus joli. Voici comme il s'exprime au sujet du *Traité des Sensations* de M. l'Abbé de Condillac, son devancier à l'Académie.

« Ne pourroit-on pas comparer les
» grandes découvertes métaphysiques
» à celle de quelques isles éparses en
» des mers inconnues? Un Naviga-
» teur audacieux apperçoit au loin une
» de ces isles, il la place sur la carte,
» elle y reste long-temps inconnue,
» on néglige de la retrouver. Un se-
» cond Navigateur plus heureux abor-
» de dans cette isle, la parcourt, en
» observe l'intérieur. Un troisieme est
» assez puissant pour s'en emparer, &
» pour élever un monument dans son
» centre. Le dernier qui s'approprie
» cette isle, est un cultivateur labo-
» rieux qui la défriche. C'est ainsi que
» le célebre axiome d'Aristote, qui dit:
» *que nous ne recevons d'idées que par*
» *les sens*, fut inutile, ignoré même
» pendant une longue suite de siecles
» dans les annales de la Philosophie,

» Le sage Locke s'empara de cette
» idée & l'aggrandit ; la plume de l'élo-
» quent Auteur de l'Histoire Naturelle
» la mit en action dans les jardins d'E-
» den ; M. l'Abbé de Condillac s'en
» servit pour animer par dégrés sa sta-
» tue ».

Plus loin, M. le Comte de Tressan, prend la défense de notre langue contre les attaques de la Métaphysique ; c'est en parlant du dernier ouvrage que M. l'Abbé de Condillac a déposé entre les mains de M. de Kéralio. « L'Au-
» teur, dit-il, y considére les défauts
» de presque toutes les langues vulgai-
» res, comme un obstacle aux progrès
» de l'entendement, la seule langue de
» l'Algebre lui paroît parfaite. Cette
» langue en effet pourroit suffire à sa
» statue, tant que son cœur & son ima-
» gination ne seroient pas encore ani-
» més ; mais quelle espece de société
» pourroit elle former entre des êtres
» plus sensibles ? Et ne détruiroit-elle
» pas tous les charmes de celle dont
» nous jouissons ? Admirons les es-
» prits transcendans qui s'occupent
» de ces hautes spéculations : elles per-

» fectionnent le grand art de raisonner.
» Mais ce qui est géométriquement
» vrai n'est pas toujours possible ; & la
» société générale d'ailleurs n'a-t-elle
» pas des intérêts bien directs à ne pas
» tout accorder à cet art? Pourquoi se
» priveroit-elle de jouir, & d'appré-
» cier, d'après un sentiment intérieur,
» ces effets agréables produits en nous
» par l'éloquence & par l'harmonie ?
» Pourquoi se serviroit-elle d'une lan-
» gue qui consterneroit les Graces, qui
» glaceroit le Génie national » ? La
maniere dont M. de Tressan amene
l'éloge du Cardinal de Richelieu, m'a
paru moins commune qu'elle ne l'est
ordinairement dans ces sortes de dis-
cours.

« Les Muses commençoient à peine
» alors à rejetter le clinquant & les
» vieux atours dont le faux goût les
» avoit surchargées. Dès qu'elles se pa-
» rerent des guirlandes immortelles qui
» leur furent offertes par Malherbe &
» l'aîné des Corneille, Richelieu saisit
» ce moment de leur élever un Temple
» des mêmes mains qui tenoient les
rênes de l'Etat. La politique profonde

» de ce Ministre lui faisoit craindre que
» le feu noir & caché de la ligue ne
» jettât encore quelques étincelles ; ce
» fut en éclairant les esprits, en les at-
» tachant aux lettres, aux spectacles,
» aux beaux-arts, qu'il réussit à les dis-
» traire des idées qui pouvoient leur
» rappeller un reste de division & de
» férocité ; ce fut ainsi qu'il parvint à
» leur faire aimer le calme heureux
» dont jouit un paisible & bon ci-
» toyen ».

Les éloges que l'Auteur distribue à quelques Académiciens, ont paru moins naturels & trop exagérés. On n'est point encore accoutumé à entendre comparer M. de Saint-Lambert *au cigne de Mantoue*, ni appeller M. l'Abbé De Lille *notre Virgile François*. Mais on sçait à quoi s'en tenir sur ces complimens hyperboliques. Je crois pourtant que c'est abuser un peu du privilège académique, que d'encenser avec tant de force l'honnête M. d'Alembert : « la Géométrie trans-
» cendante, la muse de l'Histoire
» permettent quelquefois aux Graces

» de conduire la plume de ce successeur de Newton, qui nous a rendu l'esprit & la narration sublime de Tacite ».

M. d'Alembert, successeur de Newton! personne ne s'en doutoit; car il y a un peu loin de la main qui trace des lignes, & qui calcule d'après une routine algébrique, au génie qui invente & qui découvre le sistême de l'univers. *La muse de l'Histoire* est tout aussi étonnée d'entendre nommer M. d'*Alembert* pour avoir traduit d'une manière sèche & assez infidéle quelques fragmens de *Tacite*. Mais il faut que je vous raconte, au sujet de cette mince traduction, une anecdote que je tiens de l'Abbé de la *Bletterie*. Il se trouvoit à la campagne avec M. d'*Alembert*, chez une Dame, qui recevoit & qui aimoit les gens de lettres; l'Abbé de la *Bletterie* travailloit alors à traduire la *Vie de Tibere*; il étoit plein de son *Tacite*, & en causoit volontiers. M. d'*Alembert* se promenoit souvent avec lui, & l'invitoit à expliquer les endroits les plus difficiles, remportant chaque soir les instructions qu'il recevoit du savant Abbé,

& en faisant son profit. Cet Abbé fut très-surpris, quand il vit paroître les essais de traduction du Géometre, de n'y trouver que la plupart des morceaux qu'il lui avoit expliqués; & beaucoup de contresens dans les autres sur lesquels il n'avoit pas pris, ou avoit mal retenu ses leçons. Le Géomètre, par reconnoissance, excita *Voltaire* à bafouer l'Abbé de la *Bletterie* dans les pamphlets qu'il faisoit courir alors toutes les semaines, & qui sont oubliés aujourd'hui.

Je vous ferai grace, Monsieur, de la réponse de M. l'Abbé *De Lille* au Discours de M. le Comte de *Tressan*. Il suffit de vous dire que cette réponse a paru encore plus mal écrite que la précédente, & que le style en est tout aussi pincé, tout aussi rempli d'afféterie & de jargon: mais si le Directeur n'a pas été applaudi pour sa prose; il l'a été avec transport pour des vers qu'il a récités *sur la manière d'embellir la Nature*. Les applaudissemens ont redoublé dans un endroit où l'Auteur fait la peinture du coq; les Dames sur-tout, ravies en extase,

ont prié M. l'Abbé *De Lille* de répéter ce petit morceau enchanteur: Grace à la lenteur complaisante avec laquelle il l'a débité, je l'ai retenu, & je vais vous en gratifier. C'est donc ainsi qu'il parle du coq:

Qui, Roi sans tyrannie, & Sultan sans mo-
 lesse,
A son sérail aîlé prodiguant sa tendresse,
Joint les droits de la force aux droits de la
 beauté;
Commande avec douceur, caresse avec
 fierté,
Et qui, né pour l'amour, ainsi que pour la
 gloire,
Aime, combat, triomphe & chante sa vic-
 toire.

N'aimez-vous pas, Monsieur, ces jolies antithèses d'un *Roi sans tyrannie*, *d'un Sultan sans molesse, qui commande avec douceur, & caresse avec fierté*? Admirez aussi ce coq Philosophe qui est *Roi & Sultan*, mais qui règne *sans tyrannie* dans sa basse-cour, quoiqu'il ne permette point à un autre

coq d'approcher de ses poules; *sans tyrannie*, sentez vous toute la finesse de ce mot ? *Sultan sans molesse* ; autre leçon bien importante ! Vous ne comprendrez peut-être pas trop comment on *caresse avec fierté*, quand on *commande avec douceur*, & surtout quand on *prodigue sa tendresse*. Ne jugez pas la Métaphysique du coq d'après le nôtre. Gardez-vous encore de ne pas applaudir au *Sérail aîlé*, & n'ayez pas peur que ce *Sérail aîlé* s'élève jamais dans les airs. Enfin ce coq étant *né pour l'amour*, *aime*, & *né pour la gloire il chante sa victoire*. Tout cela pétille d'esprit. Ce seroit à ne point finir, si l'on vouloit développer le sens mistérieux de tant de jolies choses. Vous n'aurez aucun effort d'esprit à faire pour sentir le naturel & la vérité de cette image de M. *Colardeau* sur le même sujet.

Nous verrons dans ta cour le coq fier & superbe,
Pour y chercher le grain, éparpiller la gerbe,

Appeller aigrement son férail assoupi,
Entre mille beautés partager un épi,
Et d'un bec amoureux, distribuer entr'elles
Des baisers qui jamais n'ont trouvé de cruelles.

Point d'antithèses, point de Métaphysique; il n'y a pas là de quoi se récrier. Vous ne trouverez encore que de la poésie, & rien d'Académique, dans cette autre peinture de M. *de Rosset*.

Que le coq, de ses sœurs & l'époux & le Roi,
Toujours marche à leur tête & leur donne la loi:
Il peut, dix ans entiers, les aimer, les conduire:
Il est né pour l'amour, il est né pour l'empire.
En amour, en fierté le coq n'a point d'égal,
Une crête de pourpre orne son front royal;
Son œil noir lance au loin de vives étincelles;
Un plumage éclatant peint son corps & ses aîles,

Sa queue, en se jouant du dos jusqu'à la
crête,
S'avance & se recourbe en ombrageant sa
tête.

Vous me direz peut-être qu'il falloit qu'on eût oublié ces vers, quand on a tant applaudi ceux de l'Académicien; il n'est donc pas inutile de les rappeller ici, afin qu'on les compare. Nous laissons aux Dames à juger si le coq de M. l'Abbé *De Lille* est digne de triompher de ses rivaux & de *chanter la victoire.*

Je suis, &c.

LETTRE XI.

Le Génie vengé, Poëme par M. Guyétand. *A la Haye, & se trouve à Paris, chez les Marchands de nouveautés.*

ENCORE un nouveau Poëte! Il faut avouer, Monsieur, que la démangeaison de rimer tourmente aujourd'hui bien des cerveaux. C'est une véritable maladie épidémique; ses progrès doivent d'autant plus alarmer, qu'on s'efforce vainement d'y apporter du remède. Vous avez beau crier que les routes du Parnasse sont difficiles; qu'elles sont hérissées d'écueils, rien n'arrête la *témérité* dans son vol audacieux. Trop aveugle pour voir les dangers qui l'environnent, elle se promet une moisson de Lauriers, où l'attendent presque toujours la honte & le ridicule. Le moindre versificateur, balbutiant à peine quelques hémisti-

ches, se croit déjà un favori des filles de Mnémosyne, prend un ton décidé, parle en Maître, & prodigue orgueilleusement aux autres les conseils dont il devroit le premier faire usage.

N'imaginez-pas, je vous prie, que ce petit préambule ait un rapport direct à M. *Guyétand*. Il est vrai qu'il entre dans la carrière; que son nom n'étoit pas encore connu; & que de *Prote* d'Imprimerie, il s'est éveillé Poëte un beau matin, sans savoir comment s'étoit opéré ce prodige; mais que ne doit-on pas augurer d'un talent qui s'annonce avec un avantage aussi marqué? Malheureusement, on dit ce *Vengeur* du *Génie* un peu avancé en âge, & dès-lors plus d'espérance pour l'avenir : n'importe, examinons son Poëme avec la même impartialité, que si nos observations ne devoient pas rester inutiles.

Tandis que par les vents, *élancé vers ses rives*,
L'Océan dans nos ports tient nos flottes captives,

. . . .

Et *quand*, par ses frimats, *arrêtant* nos succès,

Novembre

Novembre aux nations semble apporter la paix ;
de la *paix* au Parnasse apportons le *silence.*
Osons de la pensée *asseoir* l'indépendance,
Et de *tout* son *empire où règnent les talens,*
Ainsi que de la terre, extirper les tyrans.

Que produira ce début emphatique, entortillé ? Rien. C'est la Montagne qui accouchera d'une souris. Le premier mérite d'un Ecrivain est d'être pur & clair. Ici, on n'apperçoit que de l'obscurité, une vaine prétention. *Quand arrêtant nos succès* n'est point harmonieux. Apporter le *silence de la Paix* sent le travail, la recherche, & ne présente pas une idée exacte. D'ailleurs, savez-vous comment ce Poëte doucereux *apporte le silence de la Paix* ? En se montrant armé du flambeau de la Guerre, en provoquant le premier venu par des grossièretés. Ce que c'est que d'avoir de la logique ! *asseoir l'indépendance de la pensée, extirper les tyrans de tout l'empire de la pensée où règnent les talens.* Cela peut avoir paru sublime à M. *Guyétand* ; mais si ce n'est point

là, du galimathias, je ne m'y connois plus.

Et quels sont, me direz-vous, ces *tyrans* qu'on se propose d'extirper? Tous ceux qui, comme vous, Monsieur, soumis aux règles du goût, attachés aux principes d'une saine morale, refusent constamment de marcher sous les drapeaux de la philosophie moderne.

A la suite de cet exorde, le Poëte fait une invocation au célèbre *Archiloque*.

Viens *poindre*, viens frapper ces Luciens bâtards,
Dispersant, à *grands coups*, cette insolente race,
Devant toi pour jamais en *balayer la race*.

M. *Guyétand* a l'air de se fâcher; cependant ne craignez rien. Ses vers ne produiront pas le même effet que ceux du Poëte Grec contre l'insensé *Lycambe*. Certes, aucun de ceux qu'il attaque, ne sera tenté de se pendre de désespoir.

Immédiatement après *Archiloque*, *Boileau* vient sur la scène : il reçoit, en passant, un petit éloge. C'est vraisemblablement par mégarde; car il ne semble pas naturel qu'un *ami de la paix*, soit le louangeur d'un satyrique.

Si Despréaux jadis, en ses écrits *piquans*,
N'eût *pincé*, *repincé* les Cotins de son temps;

Pincé, *repincé*, comme cela est joli! Voilà ce qui s'appelle peindre, en deux mots, l'espièglerie & la malice du Persécuteur des *Cotins*.

Si des lourds frélons écrasant *la vermine*,
De leur morsure *immonde* il n'eût vengé Racine;
Quelle nuit de son siècle enveloppoit les yeux!
Du faux goût, *de la France*, Apôtres *odieux*,
On les vit, de la scène étouffant les merveilles,
Aux Pradons en crédit immoler les Corneilles.
Le mérite *éclatant* fut proscrit, outragé.

Mais le temps *est un Dieu* qui venge le grand
homme.
Il plane, & de l'envie *engloutit le fantôme*.
Et quand l'affreux Zoïle, aux bords du Phlé-
géton,
Gémit, le cœur rongé des serpens d'Alec-
ton;
Le chantre des combats, vainqueur de ses
outrages,
Dans l'éclat de sa gloire affermi par les âges,
Voit, le front couronné de lauriers immor-
tels,
L'encens des nations fumer sur ses autels.
Toutefois c'est en vain qu'on vengea le mérite ;
Le temps n'a pas détruit cette engeance mau-
dite,
Et depuis trois mille ans, la race d'Anitus,
Hydre infestant les Arts, les Talens, les
Vertus,
Que sans cesse on écrase, & qui renaît sans
cesse,
Vit & pullule encore aux marais du Permesse.

Vous démêlerez, au milieu de cette tirade, quelques vers passables. Il manque à M. *Guyétand* l'expression pro-

pre à rendre sa pensée : il n'est pas plus heureux dans le choix des épithétes. C'est un défaut que vous aurez souvent occasion de lui reprocher, en supposant qu'il vous prenne fantaisie de continuer la lecture de son Poëme jusqu'à la fin.

Un sot ne voulut plus être un sot ignoré.
*Du rôle d'*Aristarque un pédant *énivré*,
Vient, la *marotte en main*, réformer le Parnasse,
Catéchiser Tibulle, & régenter Horace.
Le Barreau, le Théâtre, & la *Chaire* & les *Mœurs*,
Tous les Arts sont en proie à ses folles humeurs.

Que dites-vous de la *Chaire* & des *Mœurs*, placées au rang des Arts? Mais pardon. J'ai tort de vous témoigner ma surprise. Il est convenu que M. *Guyétand* ne seroit pas obligé de parler correctement françois.

On diroit qu'un lutin, ennemi du génie,
Souffle dans tous les cœurs cette Fréromanie.

Voici pour mon père. Il étoit juste,

qu'il eût part aux injures distribuées à l'Abbé *Desfontaines*, & à tous les faiseurs de Journaux. De son vivant, il fut remplir sa mission, de manière à mériter qu'on se souvienne de lui. Je ne trouve pas mauvais que, pour venger les profondes blessures qu'il a faites aux Talens médiocres, on essaye quelquefois de déchirer sa mémoire. Au reste, il faut aussi en convenir, ce sont de terribles pestes que les Journalistes. Argus impitoyables, ils apperçoivent toutes vos sotises : rien n'échappe à leurs yeux pénétrans, & l'on n'a point avec eux la liberté d'être impunément un plat Ecrivain.

Si je disois combien l'on trouve dans Paris,
Et de Frondeurs à gage, & de *fripiers d'écrits*;
D'Auteurs par numéros, de feuilles éphémères,
De Thersites hautains, d'*éperviers Littéraires*,
De plats *versifiseurs* platemens exaltés,
De *Gazetiers-pritseurs*, Tabarins bien rentés;
Certes, j'aurois plutôt, *passant par l'étamine*
Les écrits vermoulus *de l'homme à lourde mine*,

Compté combien de fois, pendant quarante
hyvers,
Ce robuste forçat, fameux par ses travers,
Ce tyran du génie, *écumeur du Permesse*,
Des forfaits de sa plume a fait gémir la presse.

Vous voyez que M. *Guyëtand*, pour un messager de la paix, se laisse un peu gagner par l'humeur. Tant mieux. S'il avoit composé de sang-froid, peut-être n'eût-il pas tiré de son imagination les couleurs riches dont il embellit ses portraits. *Fripiers d'écrits*, *Auteurs par Numéros*, *Eperviers Littéraires*, *plats Versifeseurs*, *Gazetiers-priseurs*, *Robuste forçat*, *écumeur du Permesse*. Quelle énergie, & quelle fécondité ! *Juvenal* avoit raison. *Facit indignatio Versum*.

Mais *ici*, dans la *rixe*, un Athlète *apparoit*,
Devient Maître d'*escrime*, & *saisit le fleuret*.
C'est lui, qui des talens censeur inexorable,
Dans ce fameux procès, est l'*Avocat du diable*.

Devinez quel est cet *Avocat du Diable*, cet athlète *paroissant dans la rixe*,

& *saisissant le fleuret*? M. l'Abbé *Sabatier*. Par la magie de M. *Guyétand*, le voilà transformé tout d'un coup en *Maître d'armes*. La métamorphose est ingénieuse. Ce n'est pas tout; écoutez avec quel feu, avec quelle noble éloquence il gourmande l'*Auteur des trois siècles*.

Je ris quand je le vois, comme un autre Lucile,
Soumettre à sa lunette & la prose & les vers;
Et *coudre*, en ses arrêts, le *bon sens à l'envers*:
Et prenant tour-à-tour la palme & l'*étriviere*,
Couronner Jean-Fréron, & *fustiger* Voltaire.
Arrête, esprit fougueux, *bruyant confédéré*,

. . . .

Dis-moi *sur quel écrit*, d'une *balance libre*,
Ta main, *sans trébucher*, *a tenu l'équilibre*:
Ainsi donc à tes yeux, l'*un est blanc, l'autre est noir*.
La férule en tes mains, *succède* à l'encensoir;
Et toujours un arrêt, *ou sévere*, *ou propice*,
Fait *grimacer* le goût, & *broncher* la justice.
C'est une loi d'état parmi nous en vigueur,
Qu'un homme sans génie a le droit d'être Auteur;

Que *maçonnant* sans art un livre *abécédaire*,
Il peut impunément ruiner un Libraire.

Vous avez vu plus haut, Monsieur, tous les *Critiques* traités galamment de *Baudets*, d'*Eperviers*, d'*Avocats du Diable*, &c. Fertile en comparaisons brillantes, notre nouvel initié dans le sanctuaire des Muses, présente actuellement ces mêmes *Critiques* sous une autre face, & les assimile à des Légions de *Rats* & de *Lézards*.

Ainsi l'on ne voit plus, dans l'attelier des Arts,
Que légions de *rats*, & grouppes de *lézards*,
Le Parnasse, envahi par d'insolens Pygmées,
N'est plus que le séjour des *Rauques* beaux-esprits,
Où Chapelain encore auroit le premier prix.

Où Chapelain encore auroit le premier prix. Cette ligne de prose est remarquable. Il ne faut pas être un sot pour écrire une pensée aussi fine. Tandis que le *Vengeur du Génie* est en haleine, il fait main-basse sur trois autres victimes, MM. *Royou*, *Gilbert* & *Linguet*; c'est contr'eux qu'il dirige

les derniers traits de son artillerie. Les vers qui désignent M. *Linguet* ont une tournure tout à-fait originale.

Celui-ci devenu, par un destin contraire,
D'Emule de Gerbier, *pirate Littéraire*,
Lance, pour Brigantins, ses cahiers imposteurs,
Vise, attaque, poursuit, *détrousse* les Auteurs.
Rien n'échappe à la plume, *au grappin du*
Corsaire.

Pendant que vous y êtes, admirez comme l'enthousiasme éleve M. *Guyétand* au-dessus du commun des Rimeurs.

Le trône où tu t'assieds *est l'école des Rois....*
Le talent est de faire, & non pas de juger ....
Tous ces beaux correcteurs qu'il faudroit corri-
riger....
Le vrai fait le génie, & l'éloquent Raynal,
De son prisme divin colore son ouvrage....
Le sage *a le vrai seul* pour guide & pour *fa-*
nal....
Un Zoïle, pour nuire, est, en sa folle audace,
Cent fois plus acharné *qu'un barbet qu'on*
agace....

Je m'arrête. Si je continuois, je

vous tiendrois trop long-temps dans l'extase. Suivons le Poëte hors de son champ de bataille. Que va-t-il faire ? Il va, catéchumène bien instruit, déposer ses lauriers aux genoux du grand *LAMA*, de l'incomparable M. *d'Alembert*. Pour se délasser des fatigues du combat glorieux qu'il vient de livrer aux *Griffons* de la Littérature, il va célébrer le Chantre sublime des saisons, parfumer de son encens flatteur toutes les Divinités encyclopédiques; &, pour finir avec un éclat imposant, l'Apollon qui l'inspire daignera tracer l'éloge de quelques têtes couronnées.

Je vous ai promis, Monsieur, d'être impartial, j'acquitte ma parole. Quoique M. *Guyétand* ait pris plaisir à jetter de la boue sur le tombeau de mon père, je ne dois pas dissimuler que sa poésie décéle, par intervalles, une sorte de mérite. Les citations que je pourrois faire en sa faveur, ne se présentent pas en foule : elles sont très-rares ; mais enfin vous allez tomber d'accord que le délire peut quelquefois enfanter d'assez bons vers. Jugez-en par ceux-ci.

Le Bosphore est calmé. Les aigles déchaînées
Qui couvroient de *leur vol* cent villes consternées,
Sur leurs foudres éteints dorment en Orient.
L'homme *a repris ses droits*, & je vois l'Insurgent
Briser du despotisme & le sceptre & le glaive.
Aux champs Américains, la LIBERTÉ s'élève,
Du triple léopard écrasé la fierté,
Pose sur un trident son bras ensanglanté,
Et le front couronné *des voiles d'un navire*,
Etend sur l'univers sa gloire & son empire.

. . . .

Quand les feux du midi, sur les aîles des vents,
Ont brûlé l'herbe tendre & desséché les champs;
Si l'Aurore, *au matin*, nous verse la rosée,
La terre qui languit, *en est* fertilisée.
Des sillons imbibés les humides canaux
Vont porter la fraîcheur aux pieds des végétaux;
Le gazon se ranime, & le jour voit éclore

L'émail éblouissant de Palès & de Flore,
La rose qui n'attend qu'un rayon du soleil,
Aux baisers du Zéphir ouvre son sein vermeil.

Je pourrois offrir encore à votre curiosité deux endroits imités de Voltaire, alors je vous défierois de m'en demander davantage. Ennemi des réflexions, je laisse aux gens d'un goût sévère le soin de reprocher à M. *Guyétand* la bassesse de son style, ses déclamations vagues, l'extravagance de ses fureurs, le défaut de plan, d'ordre & de liaison dans son Poëme. Pour moi, je n'y regarde pas de si près. Cependant, comme je m'intéresse à M. *Guyétand*, je lui dirai : illustre *Vengeur du Génie* ! vous venez de vous signaler par de grands exploits, vous devez être las ; croyez-moi, reposez-vous, reprenez vos esprits, & corrigez des *épreuves*.

Je suis, &c.

LETTRE XII.

Lettres Physiques & Morales sur l'Histoire de la terre & de l'Homme, adressées à la Reine de la Grande Bretagne; par J. A. de Luc, *Citoyen de Genève, Lecteur de Sa Majesté, Membre de la Société Royale de Londres & de la Société Batave, & Correspondant des Académies Royales des Sciences de Paris & de Montpellier, 5 vol.* in-8°.

—Jam rebus quisque relictis,
Naturam primum studeat cognoscere rerum:
Temporis æterni quoniam, non unius horæ,
Ambigitur status. . . . .

Lucr. l. 3, v. 1084 & seq.

A Paris, chez la veuve Duchesne, *Libraire, rue S. Jacques; & à La Haye, chez* de Tune, *Libraire.*

L'OBJET de ces Lettres & des quatorze Discours qui les précedent, est de bien établir, Monsieur, d'après

l'histoire de l'homme & les phénomènes de la terre, que, par une révolution subite, la mer a changé de lit; que les continens habités aujourd'hui, sont le lit qu'elle occupoit autrefois; & qu'il ne s'est pas écoulé un grand nombre de siècles, depuis que les eaux ont abandonné les nouvelles terres. Ces points d'*Histoire Naturelle* ouvrent une nouvelle route dans la Chronologie, où bien des Lecteurs refuseront de suivre M. *de Luc*; il faudroit renoncer à ces millions d'années d'existence qu'ils donnent à nos continens; il faudroit reconnoître, avec l'Auteur, un déluge universel, placer ce grand événement à sa véritable époque, abandonner M. *de Buffon* pour suivre Moyse, en un mot faire accorder la Genèse avec les principes de la saine physique. C'est à quoi on ne se résout pas, quand on est Philosophe.

Dans cette histoire de la Terre & de l'Homme, l'Auteur s'appuie de tous les phénomènes physiques & moraux qui attestent la fausseté des opinions à la mode sur l'origine & les progrès de la race hu-

maine, sur la marche plus ou moins rapide de la nature dans les diverses modifications qu'ont subi nos continens, depuis qu'ils sont soumis aux influences de l'air. Cette immense collection de phénomènes suppose de grandes recherches, de profondes méditations, & toute la patience d'un observateur infatigable. Les vues lumineuses de l'Auteur sur l'Homme & la Terre que nous habitons, ne sont point le fruit des études paisibles d'une philosophie casanière; c'est dans les glaces des montagnes, à la bouche des volcans, sur les bords des précipices, au milieu des abymes les plus effrayans que M. *de Luc* a souvent observé la nature & l'humanité. Sous cet aspect terrible, la nature lui a toujours paru sage & bienfaisante; s'il l'envisage sous des formes plus riantes, elle est toujours la même, plus variée peut-être, mais toujours l'amie de notre espèce. Quant à l'homme, il se montre par-tout bon & heureux; ce n'est que dans les grandes villes que M. *de Luc* a vu des exceptions à cette loi générale.

Aussi n'est-ce pas là qu'il va chercher ordinairement les preuves de son systême sur la race humaine. Les progrès des sciences ne sont point au nombre des phénomènes dont il s'étaye ; ces progrès tiennent à des causes trop souvent accidentelles pour rien prouver en cette matière. Cependant comme on suppose aux sciences une origine fort ancienne, & que cette opinion ne peut se concilier avec les idées de l'Auteur, il se permet quelques considérations à ce sujet, non pour en tirer des preuves, mais pour écarter une objection. D'abord il partage les sciences en deux classes : « il » y en a, dit-il, qui tiennent à l'expé» rience, & d'autres qui ne dépendent » que du raisonnement ». La Géométrie est de cette dernière classe, & le temps n'a point de liaison nécessaire avec ses progrès. En supposant les premiers Géomètres doués, à un dégré supérieur, de toutes les facultés de l'entendement, ils ont dû s'élever si haut du premier vol, qu'il n'est resté que très peu de chose à faire pour leurs successeurs.

L'Aſtronomie que vous regardiez, Monſieur, comme l'ouvrage des ſiècles, a dû marcher très-rapidement à l'aide de la Géométrie qui guida les premiers Aſtronomes dans leurs découvertes. Le livre étoit ouvert, & pour y lire il ſuffiſoit d'être grand Géomètre. Suivant l'Auteur, cette ſcience n'a preſque rien acquis depuis bien des ſiècles. En ce point, comme dans beaucoup d'autres, M. *de Luc* n'eſt pas de l'avis du grand nombre.

Au reſte, il applique les mêmes principes à tout ce qui tient aux *Arts d'imitation*, tels que la Poéſie, l'Eloquence, la Peinture, la Sculpture, la Muſique, &c. Il compare ces Arts aux plantes d'un Jardin qui proſpèrent toujours quand elles occupent l'attention d'un amateur intelligent de l'Agriculture. La révolution opérée dans les Arts ſous les *Médicis*, eſt ſans contredit, une preuve recente des effets de l'encouragement & de l'émulation; mais il n'en eſt pas moins probable, que ſans les grands modèles de l'an-

tiquité, la plupart des Artiſtes modernes ne ſeroient encore que de foibles imitateurs de la nature. Quoiqu'il en ſoit, l'Auteur conclut trop précipitamment ſans doute, que ces Sciences & ces Arts ne peuvent nous donner aucune connoiſſance de l'ancienneté de notre eſpèce. A quelles Sciences, à quels Arts faut-il donc recourir? A ceux qui dépendent de l'obſervation & de l'expérience; c'est-à-dire à l'enſemble de la *Phyſique*. L'Auteur a puiſé dans les documens de la nature la chronologie de nos continens & celle de l'homme; il remonte juſqu'aux traces des phénomènes des ſiècles les plus reculés; ces traces ſubſiſtent clairement dans l'état actuel des choſes; tout y marque des progrès, tout y ſuppoſe une origine peu diſtante, quoiqu'aſſez incertaine. « Cette origine, continue » M. *de Luc*, paroît être celle de » continens nouveaux, ſortis de la » mer par le changement ſubit de ſon » lit ».

Il déclare ailleurs que la conſéquence

immédiate de toute la partie physique de son ouvrage, est que la *Génèse*, le premier de nos livres sacrés, renferme la vraie histoire du monde ; mais si l'Auteur a sçu concilier son systême avec la physique de *Moyse*, il n'est pas toujours d'accord avec nos Modernes Physiciens. En deux mots, voici l'énoncé de ce systême : « d'anciens » continens, contemporains de l'an» cienne mer, se sont enfoncés au» dessous du niveau de son lit ; la mer, » en coulant dans cet espace enfoncé, » a laissé à sec ce lit ancien, qui for» me aujourd'hui nos continens ». M. *de Luc* voit dans cette révolution l'origine du déluge universel ; il réfute à ce sujet, les systêmes de *Burnet*, de *Whiston*, de *Woodward*, de *Leibnitz*, de *Scheuchzer* & de l'Abbé *Pluche*. Pour opérer cette grande catastrophe, tous ces Philosophes ont supposé des bouleversemens qui ne sont pas nécessaires dans le systême de M. *de Luc* ; ils ont craint surtout de n'avoir point une quantité d'eau suffisante, & pour s'en procurer, ils ont

souvent recours à des expédiens bien extraordinaires. L'eau ne manque pas du moins dans le systême de notre Auteur, & si la simplicité des moyens est une présomption en faveur d'un systême, on ne peut refuser à celui-ci l'avantage de la vraisemblance sur tous ceux qui l'ont précédé; mais ce qui le rend surtout probable, c'est qu'il s'accorde parfaitement avec l'état actuel de nos continens, dont la surface est absolument conforme aux idées qu'on doit avoir du fond de la mer.

Quelques Naturalistes ont regardé la forme extérieure de notre terre comme l'ouvrage des fleuves; l'Auteur démontre que l'action des eaux courantes n'a dû produire aucun des effets qu'on leur attribue. Dans son systême, le travail des torrens est moins destructeur qu'on ne le pense communément; ses ravages sont puissamment balancés par la culture que l'homme a sû leur opposer presque par-tout. M. *de Luc* les envisage d'ailleurs comme une des principales sources de la fer-

tilisation, cette puissante conservatrice des montagnes. De là naît un équilibre final entre les matières que les eaux entraînent, & celles que la végétation accumule. Cette question amene naturellement un essai sur la *Terre* végétable.

L'examen des opinions où l'on attribue la formation des continens à ces changemens progressifs dans le niveau de la mer, n'est pas plus favorable à leurs Auteurs que celui des systêmes indiqués précédemment. Le célébre Monsieur *le Cat* publia le sien en 1750, & vous vous rappellez, Monsieur, avec quels applaudissemens on l'accueillit dans sa nouveauté. Cet Académicien prétend que *la terre fut d'abord un globe, ou un sphéroide régulier & couvert d'eau dans toute sa surface. Elle auroit conservé éternellement cette figure, si par l'influence de la lune, la couche de fluide qui l'environnoit n'eût été violemment agitée. Cette agitation éleva la boue du fond, & la porta en monceaux énormes çà & là, comme on lui voit encore aujourd'hui*

former des bancs de sables dans les tempêtes ou flux violens. Ces amas ou montagnes, ne pouvoient s'élever sans qu'il se formât des vallées, dont la profondeur reçût enfin assez d'eau pour qu'une partie des terres relevées restât à sec & formât un continent, qui s'est augmenté peu à peu par la même cause. En sorte que les vastes contrées de l'Europe, de l'Asie, &c. jadis couvertes de mers, se sont découvertes peu-à-peu. Ces eaux ont laissé dans les terres les débris des animaux terrestres, qui ont pu périr dans les flots, avant que les lieux où on les trouve fussent découverts.

Telle est la base du systême de M. *le Cat*, systême que notre Auteur pulvérise dans ses fondemens, & dont il démontre l'incompatibilité avec les loix de la nature & ses phénomènes les mieux constatés..... « Je me représente, dit-il, *le flux & reflux* agitant les eaux de la mer; & je vois la vase s'élever, se mêler à l'eau, se déposer ensuite: mais quelqu'effort que je fasse, je ne saurois lui voir porter cette vase en monceaux énor-

» mes çà & là, & former ainsi les vastes contrées de l'Europe, de l'Asie, » &c. pour que la mer creuse son fond » & forme des montagnes, il faut qu'il » y ait du mouvement dans les lieux » d'où les matières s'élèvent, & du » repos dans ceux où elles se déposent. » C'est ce qui peut se faire, & se fait » dans l'état actuel de nôtre globe, » où des continens & des isles, divi» sant les mers, produisent de grandes » agitations de l'eau dans certains lieux, » & la conservent calme en d'autres. » Mais sur un globe tel que le suppose » d'abord M. *le Cat*, où la surface de » la mer & celle de son fond sont » parfaitement régulières, le mou» vement est exactement le même, au » tour de chacun des cercles pa» rallèles au mouvement de la lune. » Cette planéte auroit donc pu faire » dans toute la durée des siècles le tour » de la terre, sans y produire d'au» tre effet, que de promener la vase » dans le sens des courans d'Orient en » Occident; & tout au plus d'en re» pousser peu-à-peu vers les pôles, où

» l'agitation

» l'agitation des eaux auroit été moin-
» dre ».

M. *de Luc* réfute avec plus d'avantage encore les ingénieuses rêveries de *Telliamed*, mais il s'étend un peu trop dans cette réfutation. Le systême qu'il combat n'est point assez vraisemblable pour devenir contagieux. C'est perdre son temps & sa logique, que de les prodiguer contre des erreurs aussi palpables. Les raisonnemens & la phisique de l'Auteur, sont mieux employés dans sa théorie sur les montagnes marines qu'il divise en *primordiales* & *secondaires*. Les premières sont aussi anciennes que le monde; elles existoient sous les eaux de la mer, tandis que les autres qui n'en sont que des excroissances s'y formoient. La comparaison & l'analogie des fossiles marins & terrestres, avec les corps naturels auxquels ils se rapportent, favorisent également les opinions de l'Auteur sur l'origine, la formation & l'antiquité de nos continens; mais sa phisique n'est jamais plus lumineuse que dans l'examen des systêmes où l'on attribue aux feux

ſouterreins la forme extérieure de notre globe. Il y bat en ruine l'hypothèſe de pluſieurs Naturaliſtes qui regardent le feu comme l'unique agent de tous les phénomènes terreſtres ; il s'attache particulièrement à celle de *Lazzaro Moro*. L'opinion de ce coſmologiſte Italien, eſt « que les animaux » & les autres corps marins, dont on » trouve aujourd'hui les reſtes dans » les montagnes, étant nés, & ayant » vécu dans la mer avant que ces mon» tagnes s'élevaſſent au-deſſus de ſon » niveau, furent pouſſés dans les lieux » où ils ſe trouvent à préſent, pétri» fiés pour la plupart ; lorſque les » montagnes, ſortant du ſein de la » terre, alors toute couverte d'eau, » s'élevèrent à la hauteur où nous les » voyons aujourd'hui ».

Dans ce ſyſtême ce n'eſt pas la mer qui s'abaiſſe, ce ſont les montagnes qui s'élèvent au-deſſus de ſa ſurface. Deux faits lui ſervent de baſe. Le premier eſt la naiſſance d'une nouvelle Iſle dans l'*Archipel* en 1707. Le ſecond fait, auſſi intéreſſant en lui même, & mieux connu, quoique plus ancien,

eſt la naiſſance du *Monte-Nuovo*, près de Naples. On ne ſauroit douter que les montagnes qui portent aujourd'hui le feu juſqu'aux nues, n'ayent eu de pareils commencemens, plus terribles ſans doute, quoique de même genre. *Lazzaro Moro* l'a vu ainſi, avec cette imagination qui étend ſur toute la nature un petit nombre d'obſervations. Il y a dans le ſyſtême de cet Auteur plus de cauſes réellement agiſſantes que dans pluſieurs autres; mais leurs effets ſont bien différens de ceux qu'il imagine; M. *de Luc* le combat victorieuſement dans quelques-unes de ſes Lettres qu'il feroit trop long d'analyſer; il faut les lire en entier, ſi l'on veut bien connoître la nature des volcans, la puiſſance des feux ſouterreins, l'étendue de leurs effets & les bornes de leur action.

Les trois derniers volumes de cet ouvrage ne comprennent guère que le Journal des Voyages de l'Auteur en Allemagne, en Hollande & ſur les Côtes de la mer du Nord. Ils préſentent une abondante collection de

faits, sans lesquels on ne sauroit bien saisir l'ensemble du systême cosmologique de M. *de Luc*. Ses observations y sont ordinairement relatives à l'Histoire Naturelle de la Terre ; cependant il s'y permet quelques excursions sur la morale, d'où il résulte de nouvelles preuves de la bienfaisance de la nature envers l'espèce humaine, qu'il suppose toujours bonne & heureuse. Comme on l'a dit plus haut, ce n'est point dans les villes qu'il va chercher des exemples de la félicité de l'homme. Il les trouve dans les bois & dans les montagnes les moins fréquentées. Le solitaire habitant des forêts, le silencieux *Charbonnier*, est un des modèles de bonheur que choisit M. *de Luc*. Cet homme est heureux, puisqu'il est serein, tranquille, & qu'il fournit sans ennui sa carrière monotone. Ce sont les comparaisons qui, le plus souvent, tuent le bonheur : sans elles on le trouveroit par tout. Le Charbonnier n'en fait point, où s'il en fait, elles sont à son avantage. « Accompagné d'un aide & d'un apprentif, il va s'établir dans le bois

» qu'il doit réduire en charbon. Il » construit une petite cabane, où son » lit fait son siège, où sa table n'est » qu'un bout de planche posé sur » quatre pieux. Il y porte du pain, » du fromage & quelques pièces de » porc fumé. Il est le *Maître;* son » aide & son apprentif le regardent » avec respect, & ne prétendent » point jouir comme lui des *douceurs* » *de la vie.* Leur nourriture est du » pain, & ils boivent de l'eau de la » fontaine voisine. Le Maître en fait » autant; mais il donne un peu d'ap» prêt à son pain. De temps en temps » il y joint un peu de fromage, du » beurre, un œuf, ou bien il étuve » un peu de porc. Le soir vient, & l'on » se repose; le Maître s'empare de la » meilleure place du lit; c'est de la feuil» lée & quelqu'espèce de couverture » étendue sur une planche. L'aide se » met vers les pieds, & l'apprentif se » glisse dessous, en se disant: *voilà ce* » *que c'est que d'être Maître!* ..... » *mais je le serai à mon tour*..... »

Les observations de M. *de Luc* l'ayant confirmé dans cette opinion;

que nos continens ne peuvent être anciens & qu'aucune des causes agissantes connues ne peut les détruire, il revient, dans la onzième & dernière partie de son ouvrage, à l'examen des causes extraordinaires qui ont dû produire une fois le changement *de terre en mer & de mer en terre.* Tous les phénomènes étant établis, l'Auteur en fait l'application à son systême plus directement qu'il n'a pu le faire dans les volumes précédens. Cette nouvelle tâche n'exige plus de voyage dans les montagnes, dans les plaines & sur le bord de la mer; c'est le travail du cabinet, & la seule partie de cet ouvrage qui soit susceptible d'une certaine méthode. Les personnes qui n'ont pas beaucoup de temps à donner à la lecture & dont la destinée est de croire sur parole, sans rien approfondir, feront bien de s'en tenir à cette dernière exposition du systême. Ils ne risqueront pas du moins de s'égarer sur les traces de notre Religieux philosophe. On a dit ailleurs que sa phisique étoit toujours d'accord avec celle de nos livres sacrés. Ce mérite ne sera pas une

recommandation pour son livre aux yeux nos Philosophes, mais encore une fois, il faut connoître avant que de prononcer; & les esprits droits seront forcés d'avouer, au moins tacitement, que M. *de Luc* est un Physicien distingué, un Raisonneur conséquent, un Philosophe de bonne foi: avec ces rares qualités, on est bien près d'avoir raison, lors même qu'on s'appuye de l'autorité de *Moyse* pour édifier un système de Cosmologie.

Il seroit à desirer sans doute que l'Auteur eût moins négligé certains accessoires, dont la vérité même a souvent besoin pour hâter ses triomphes; je veux parler des agrémens de la diction & des charmes de l'éloquence. En général son style est incorrect, monotone, dénué de chaleur & de vie, & c'est dans ce langage qu'il nous trace l'Histoire de la Nature. M. *de Buffon* qui souvent a fait le Roman, a par son éloquence un grand avantage sur M. *de Luc*; mais celui-ci l'attaque avec les armes du raisonnement, & le flambeau d'une phisique toujours lumineuse l'éclaire dans le combat. C'est quelque chose,

il faut l'avouer, que de bons raisonnemens & une bonne phisique. Je vous laisse à décider, Monsieur, auquel de ces deux Historiens de la Nature le Public instruit doit accorder le plus de confiance.

Je suis, &c.

LETTRE XIII.

L'Amour vainqueur des préjugés, & couronné par la bienfaisance : ou Mémoires du Comte de Rosnay *& du Marquis d'*Orronville ; *Ouvrage posthume de M. le Marquis d'*Argens. *A la Haye, & se trouve à Paris, chez* Delalain *le jeune, Libraire, rue S. Jacques, près la Fontaine S. Severin.*

IL y a long temps, Monsieur, qu'on recommande à nos Dramatistes cette unité d'action, sans laquelle il ne peut y avoir unité d'intérêt. Depuis *Aristote* jusqu'à l'Abbé d'*Aubignac*, aucun faiseur de poétique n'a manqué d'appuyer sur cette règle ; elle est le

triomphe du théâtre, & fait la gloire d'un petit nombre de Romanciers, dont les productions ne sont estimées que parce qu'ils ont mis en jeu les véritables ressorts de l'intérêt dramatique. Prenez-y garde, Monsieur, & vous verrez qu'un bon poëme épique, un excellent roman, ont cela de commun avec les chef-d'œuvres de la scène, que le sujet une fois exposé, vous ne perdez plus de vue les premiers objets de votre admiration, de votre amour, ou de votre haine. Si l'intérêt change d'objets, il meurt pour ne plus renaître que foiblement; l'indifférence & l'ennui gagnent le lecteur, & le but de l'Ouvrage est manqué.

Tel est, Monsieur, l'effet ordinaire d'une double action, que les plus grands maîtres de l'art n'ont pas toujours évitée, mais qu'ils ont rendu supportable à force d'éloquence & de beautés locales. En sacrifiant l'ensemble de leur Ouvrage, ils ont amusé l'imagination des lecteurs. Leurs épisodes sont du moins subordonnés au sujet principal. En un mot, ils ont

ſubſtitué à l'intérêt des paſſions, cet intérêt de curioſité qui naît de la grande variété de leurs tableaux.

L'Auteur des nouveaux Mémoires a négligé cette unité que je crois eſſentielle à tout bon roman; mais il n'a pas racheté ce défaut, par les charmes d'une originalité piquante. On s'attend à rencontrer de nouveaux Sites, de nouvelles mœurs, des ſituations qui ne feront pas toujours les mêmes; & l'on eſt tout étonné de voir marcher de front deux aventures qui ſe brouillent & ſe confondent. Tout ſe reſſemble dans les Mémoires du Comte de *Roſnay* & dans ceux du Marquis d'*Orronville*. Cette monotonie eſt pourtant leur moindre défaut. La ſtérilité, la ſéchereſſe, la froideur ſoutenue du feu Marquis d'*Argens*, ſe font remarquer dans les détails, comme dans l'enſemble de ſon Ouvrage. Les ſituations manquent preſque toujours de vérité, & ne ſont jamais préparées avec art. Cette maladreſſe eſt une ſource féconde d'obſcurité, de fatigue & d'ennui. Le Romancier n'eſt pas plus heureux dans les ca-

ractères, que dans les situations. Il suppose ses héros fort amoureux, & les fait agir constamment comme s'ils n'aimoient point. Les autres personnages ne sont guères moins inconséquens ; à ce défaut ils joignent une ambition féroce, une dureté stupide, une bassesse qui ne mène à rien. Encore si la magie du style faisoit tolérer ces inepties ; mais vous le sçavez, l'Auteur des Mémoires, même dans ses plus beaux jours, ne fut jamais un grand magicien, & ce roman est un des fruits de sa languissante vieillesse.

Henriette de Mézieres, fille bien née, mais sans fortune, tombe des nues chez le Baron *de Rasnay*, qui n'a qu'un fils âgé de dix-huit ans. *Heuriette* en a dix tout au plus. L'âge n'y fait rien ; elle aime déjà *son jeune maître*, & lui reproche sa froideur en termes énergiques. Le jeune homme lui prouve qu'il n'est pas si froid ; & comme cela se pratique en pareil cas, il fait mille sermens de ne la point abandonner. La *Dupuis*, femme-de-chambre de Madame la Baronne, est

la gouvernante d'*Henriette*, qu'elle déteste, on ne sçait pourquoi, & qu'elle fait semblant d'aimer, pour mieux couvrir ses perfidies. Elle affecte auprès du jeune Baron le plus tendre intérêt pour son élève; elle tire le secret de leurs amours, les favorise de tout son pouvoir, met en jeu des promesses de mariage écrites, & finit par ménager aux deux amans des entrevues secretes & nocturnes. Bien entendu qu'elle n'a rien à risquer dans toute cette affaire: les jeunes gens ont juré de ne la point compromettre. Toutefois *Henriette* est dans un état qui ne peut échapper à des regards surveillants. La *Dupuis* rassure sa pupille, va trouver Madame *de Rosnay*, lui fait part de sa découverte, & la met sur la voie de tout vérifier. La Baronne surprend son fils dans les bras d'*Henriette*, l'en sépare, revient à sa protégée, qu'elle aime toujours, lui fait des réprimandes, des reproches & des caresses. La *Dupuis* continue de jouer la comédie; elle pleure avec son élève, la console, & l'excuse en montrant la promesse de mariage du jeune *Rosnay*.

Comme il eſt tard, & que les principaux acteurs de cette ſcène ont beſoin de repos, on s'endort juſqu'au lendemain matin, que le Baron conduit ſon fils dans une de ſes terres. Chemin faiſant, il eſſaye de le dégoûter d'*Henriette*; ce qui ne peut être que l'ouvrage du temps, de l'abſence & de la diſſipation : ainſi le jeune *Roſnay* eſt condamné à voyager hors du Royaume. Cependant *Henriette* ignore ce qu'il eſt devenu. Confinée dans un fauxbourg de Paris, chez une ſage-femme, à qui la Baronne l'a recommandée, elle met au monde un fils qu'elle a la permiſſion de nourrir. Mais il lui faut un autre aſyle, & la jalouſe *Dupuis* la mène chez ſon frère, Aubergiſte, & Maître de Poſte, à huit lieues de Paris. *Henriette* paſſe pour une jeune veuve de dix-ſept ans. La *Dupuis* avoit eu ſes vues en la plaçant auprès de ſon frère, & l'on s'attend bien qu'il va devenir amoureux de Mademoiſelle *de Mezières*. Il la demande en mariage, & l'obtient ſans difficulté, pas même de la part d'*Henriette*, qui aime

toujours le jeune Baron, mais qui le croit infidèle, parce que la *Dupuis* n'a pas rendu ses lettres. La voilà sans doute pleinement justifiée aux yeux de l'auteur. Cependant *Rosnay* l'aime plus que jamais, & la nouvelle de son mariage ne lui arrache pas un murmure ; il se désespère avec tous les égards d'un amant soumis. Il quitte l'Angleterre, & revient en France, dans la ferme résolution de respecter les nouveaux engagemens de sa maîtresse. Bien lui en prend d'être si honnête, car le Baron son père est un homme ferme, qui n'entend pas raillerie sur l'amour. Pour peu que le jeune de *Rosnay* en eût témoigné dans cette occasion, ce fils unique & chéri étoit à jamais expatrié, & comme vous l'allez voir, la France eût perdu un de ses plus généreux citoyens. Aussi pourquoi cette *Henriette* si bien née d'ailleurs, s'avise-t-elle d'être pauvre ? Revenons à son amant, qui, nouvellement débarqué sur les côtes de Normandie, s'achemine déjà vers Paris, passe à Rouen, & traverse la forêt de Louviers, qu'un héros de Roman ne doit pas traverser

ſans avanture. Il entend des cris perçans & douloureux, vole à la rencontre d'une belle affligée qui implore ſon aſſiſtance. Il la prend dans ſa chaiſe, la conſole de ſon mieux ; & la conduit à la petite ville de Louviers où elle lui apprend qu'elle eſt fille de la Vicomteſſe de *Montreuil* ; le jeune Comte d'*Orronville*, ſon amant, lui a fait une promeſſe de mariage que le Marquis ſon père ne veut point ratifier, parce qu'il eſt riche, & que la Vicomteſſe ne l'eſt pas ; enfin elle avoue qu'elle porte dans ſon ſein des témoignages de l'amour du Comte ; & qu'au moment où elle ſe faiſoit enlever par ſon amant, cinq Cavaliers de Maréchauſſée ont inveſti ſa chaiſe & l'ont arrêtée de la part du Roi. » Ces cruels exécuteurs » des ordres du Marquis, ajoute t-elle, » m'ont arrachée avec violence de la » voiture où j'étois : je ſuis tombée » évanouie, & je n'ai enfin repris mes » ſens, que pour ſentir plus cruelle» ment ma ſituation. Abandonnée dans » une forêt, ſeule, ſans ſecours, lorſ» que j'implorois le vôtre ; ma plus » cruelle douleur étoit d'ignorer quel-

» le route on avoit fait prendre au
» malheureux Comte, & l'inquiétude
» affreuſe ſur le ſort qu'il éprouve, &
» ſur celui qui l'attend ».

Ce qui doit calmer un peu les remords de Mademoiſelle de *Montreuil*, c'eſt que Madame ſa mère a prêté les mains à cet enlevement, & favoriſé les privautés du jeune d'Orronville. Ce rôle de la Vicomteſſe manque d'une certaine dignité, mais ſans un peu d'obéiſſance aux volontés maternelles, notre héroïne ſeroit moins excuſable, & l'intention de l'Auteur eſt de lui faire pardonner ſes foibleſſes. Quoiqu'il en ſoit, on arrive à Paris, & le jeune Baron cache Mademoiſelle *de Montreuil* chez une Sage-femme de ſa connoiſſance, la préſente ſous le nom de *Mezières*, ſans doute afin qu'il ne manque rien à la reſſemblance entre cette infortunée & ſa chère *Henriette*. Vous vous attendez, Monſieur, à beaucoup d'empreſſements de la part du Baron pour déterrer cette amante chérie. Point du tout, il s'en informe à peine, & ſur la parole de la *Dupuis*, il la croit mariée avec un

Musicien étranger qui l'a conduite dans un pays inconnu. On suppose toujours qu'il aime *Henriette*, & on ne le montre occupé que de Mademoiselle *de Montreuil*, qui vit à Paris, loin des yeux de sa mère, sans autre appui qu'un jeune homme de vingt ans. Elle est cependant inquiète de la destinée du Comte d'*Orronville*. Bientôt on l'instruit qu'il est détenu au château de Saumur. Cette nouvelle la désespere, elle tombe dangereusement malade, & fait vœu de renoncer au monde, si elle revient à la vie. A peine rétablie, elle veut tenir parole; le jeune Baron obtient un court délai, se rend à Saumur, visite le Gouverneur du château, parvient contre toute vraisemblance à voir le Comte d'*Orronville*, lui fait part des dispositions de sa Maîtresse, qui veut lui sacrifier sa liberté, & se charge d'une lettre où le Comte reproche à Mademoiselle *de Montreuil* la générosité qui l'engage à le voir passer sans douleur dans les bras de Mademoiselle *de Favreuse*.
» Tel est le prix qu'on met à » ma liberté, que je ne puis obte» nir, dit-on, que de votre incons-

» tance ou de la mienne : je laisse à vo-
» tre cœur à juger si je desire & si je
» mériterai jamais de l'obtenir à cette
» affreuse condition ; tout prisonnier
» que je suis, mon âme est libre & ne
» cessera jamais d'être à vous ».

Ces protestations de fidélité n'empêchent pas le Comte d'*Orronville* d'épouser Mademoiselle *de Favreuse* ; & l'Auteur observe que Mademoiselle *de Montreuil* n'a pas le droit de s'en plaindre. D'ailleurs, elle vient de consommer son sacrifice dans un Monastère de la Visitation. Madame *de Montreuil* n'a point mis d'obstacle à la résolution de sa fille, parce qu'elle la croit avantageuse au jeune *de Montreuil*, qu'elle idolâtre.

Tandis que Mademoiselle *de Montreuil* languit dans sa retraite, toujours fidèle au serment de ne plus revoir le Comte d'*Orronville*, la jeune Comtesse s'ennuie, de son côté, de l'absence d'un époux chéri que son devoir appelle en Flandre sur les pas de la Gloire. Restée grosse de neuf mois, dans une terre du Marquis, son beau-père, elle attendoit le moment d'ac-

coucher, quand la contagion de la petite vérole gagna jusqu'au château. Il parut prudent au Marquis d'*Orronvile* d'envoyer sa brû faire ses couches à Paris, elle partit accompagnée seulement d'une femme de Chambre, que la petite vérole arrêta dès la seconde journée. La Comtesse poursuivit sa route : à deux lieues de là, elle éprouve de si vives douleurs, qu'elle a beaucoup de peine à gagner la première auberge. La femme de l'hôte étoit accouchée le même jour d'une fille qui mourut peu d'heures après sa naissance. Madame d'*Orronville* profita des soins de tous ceux qui avoient secouru cette femme ; elle envoie un exprès à Paris, afin d'instruire ses parens de sa situation. Le Maître de l'auberge qu'il faut vous faire connoître, s'étoit chargé contre toute apparence, de ce message. Mais on a besoin de son absence, & vous n'en serez pas étonné, quand vous saurez que c'est *Dupuis*, le Maître de Poste & l'époux d'*Henriette*, qui vient d'accoucher. La *Dupuis*, qui se trouve là fort naturellement, ne manque pas de soutenir son caractère.

en substituant la fille que la Comtesse a mise au monde à l'enfant qui vient d'expirer. La petite *Dupuis* est donc enterrée sous le nom de Mademoiselle d'*Orronville*. Tout cela s'arrange dans l'absence du mari, qui, non content de remplir sa cmmission auprès de M. & de Madame *de Favreuse*, ne manque pas d'informer Madame de *Rosnay* de tout ce qui se passe. Le jeune Baron qui se trouve avec sa mère, est frappé du nom de Madame d'*Orronville*; ami du Comte son époux, il prétexte un voyage de Versailles, & vole chez *Dupuis*, sans songer à sa chère *Henriette*. Le premier objet qu'il rencontre est son fils, fruit de ses amours avec *Henriette*; il le prend dans ses bras, le couvre de caresses, & s'étonne du tendre frémissement qu'il éprouve. Madame d'*Orronville* n'étoit point en état de recevoir sa visite. *Dupuis* le conduit chez sa femme, & s'éloigne pour vaquer à d'autres soins. Le Baron revoit enfin sa chère *Henriette*; il apprend que son fils qu'il croyoit mort, est l'enfant qu'il vient d'embrasser. Il est toujours le plus tendre des pères,

le plus passionné des amans. Madame *Dupuis* est toujours sa fidèle *Henriette*. Enfin, Monsieur, le jeune Baron est introduit dans l'appartement de Madame d'*Orronville*, qui meurt la nuit suivante dans les bras du Vicomte de *Favreuse*. Ce père désolé part sur le champ avec la Vicomtesse sa femme. M. *de Rosnay* se charge du triste cérémonial des obsèques : N'ayant plus de prétexte pour rester, il fait de tendres adieux à Madame *Dupuis*, qui se console de son absence avec la petite d'*Orronville*, dont elle croit être la mère. Elle la nourrit sous le nom d'*Angélique*, & le secret de la *Dupuis* sera gardé plusieurs années.

De retour à Paris, le Baron *de Rosnay* apprend à Mademoiselle *de Montreuil* la mort de Madame d'*Orronville*. Une lueur d'espérance ranime le cœur de notre jeune novice, mais elle persiste à refuser les visites du Comte. Cependant tout s'arrange pour leur félicité commune. M. & Madame *de Favreuse*, qui avoient si cruellement sacrifié Mademoiselle *de Montreuil* au bonheur douteux de leur fil-

le, adoptent sa rivale, & n'imposent d'autre condition à leur gendre, que de l'épouser à la fin de son deuil: ce qui fut exécuté dans l'année même, à la satisfaction du Marquis d'*Orronville*.

On se souvient d'avoir laissé Madame *Dupuis* occupée de sa chère *Angélique* & de l'enfant qu'elle devoit à l'amour de *Rosnay*. Elle avoit imposé à ce dernier la loi de la visiter très-rarement. Deux évènemens les arrachent à cette dure contrainte. L'Aubergiste *Dupuis* meurt d'une fièvre maligne, & sa veuve vient demeurer à Paris. Le second événement est que le Chevalier *de Mezières*, oncle ignoré jusqu'à ce moment de la pauvre *Henriette*, arrive de l'Inde avec une fortune immense dont il ne sait que faire. Il déterre sa nièce, & se charge avec ses millions de rendre le vieux Baron *de Rosnay* plus traitable. En effet, toutes les répugnances du bon gentilhomme se dissipent à la vue de ces monceaux d'or. La veuve de l'Aubergiste devient tout-à-coup un parti très sortable.

Pour cette fois on s'épouse en bonne

forme, & tout le monde est content. Il faut en excepter le petit *de Rosnay* qui n'a guères que huit ans, & qui n'aime pas moins sa sœur *Angélique*, dont il voudroit bien n'être pas le frère. Dix ans s'écoulent de la sorte. Enfin une indiscrétion de la *Dupuis* le tire d'erreur. Il va trouver son père & lui fait part de sa découverte. Le Baron lui recommande le secret, questionne la *Dupuis*, & vérifie l'échange fait dans la personne de Mademoiselle d'*Orronville*. L'embarras est d'en convaincre Madame *de Rosnay* qui, jusqu'à ce moment, s'est crue mère d'*Angélique*. Le Vicomte & la Vicomtesse *de Favreuse*, sont charmés de trouver une héritière dans la fille du Comte d'*Orronville*. Les deux jeunes gens sont unis à la satisfaction des deux familles. M. *de Montreuil*, frère de Madame d'*Orronville*, fut le seul qui ne prît aucune part à leur joye. Il s'étoit flatté d'épouser *Angélique*; mais sa sœur & son beau-frère crurent en cette occasion, devoir sacrifier ses intérêts à ceux du jeune *de Rosnay*.

Je ſupprime, Monſieur, vingt circonſtances invraiſemblables, qui jettent d'ailleurs beaucoup de confuſion dans cette dernière aventure. Avec le caractère que vous connoiſſez à la *Dupuis*, vous trouverez peut-être qu'on ſe preſſe trop de croire à ſa dépoſition. Cette femme, toujours criminelle & toujours impunie, pourroit fort bien n'avoir été que l'entremetteuſe d'un mariage inceſtueux.

Je ſuis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIV.

Philoctète, Tragédie traduite du Grec de Sophocle, en trois actes & en vers; par M. de la Harpe, *de l'Académie Françoise, avec cette Epigraphe tirée de Virgile;*

Sophocleo quæ carmina digna cothurno ?

Prix, 30 sols. A Paris, chez Lambert, & F. J. Baudouin, *Imprimeurs-Libraires, rue de la Harpe, près Saint-Côme.*

NE croiroit-on pas, Monsieur, à voir cette foule de traductions d'ouvrages anciens qui paroissent continuellement, que le bon goût de l'antiquité va refleurir parmi nous? N'est-il

pas singulier que cette manie des traductions en vers naisse à l'époque même où la Poésie Françoise est réduite à la plus grande indigence? N'est-il pas encore plus bizarre qu'on se tourmente à traduire ces anciens Poëtes, lorsqu'on manque de talent pour les bien imiter? Quoi! des esprits débiles qui n'ont jamais produit que des ouvrages avortés, se croiront assez de force pour rendre le génie d'*Homère*, de *Sophocle* & de *Virgile*! Les Auteurs François les plus dignes de lutter contre ces grands Hommes, n'ont point osé les traduire. Aussi n'est-ce pas un vif enthousiasme, une admiration profonde qui leur donne aujourd'hui des traducteurs; c'est l'impuissance de rien imaginer de bon, de rien créer par soi-même; c'est la folle présomption de croire égaler ce qu'on sent à peine. *Je n'ai pas imité* Sophocle, disoit Racine, *parce qu'il est inimitable*; & voici M. *de la Harpe*, qui n'a pas fait *Iphigénie*, ni *Phèdre*, ni *Athalie*, & qui se flatte pourtant d'atteindre au génie

de ce même *Sophocle* que *Racine* jugeoit inimitable.

Avant de vous parler de cette traduction du *Philoctète*, permettez-moi quelques réflexions sur un passage de la préface de M. *de la Harpe* : « Je sais, » dit-il, que dans le moment où j'écris, un certain nombre d'amateurs » s'occupent à ranimer l'étude de l'antiquité ». D'où il tire un favorable augure pour la renaissance du goût, & principalement pour le succès de son *Philoctète*.

L'étude de l'antiquité seroit sans doute le vrai moyen d'opérer une heureuse révolution dans notre Littérature avilie, si cette étude pouvoit inspirer le goût antique aux Auteurs & aux Lecteurs. Ce n'est pas assez d'entendre, de lire & de traduire les Ecrivains de la Grèce & de Rome ; c'est de leur esprit, de leur goût, de leur ame, qu'il faut être pénétré & échauffé. Nous avons, dans notre Langue, d'excellens modèles, que nous lisons, que nous admirons, sans songer à leur ressembler. Croyez-vous que de froides & pâles copies des originaux antiques

ranimeront l'amour du bon goût qui s'éteint, malgré les chef-d'œuvres des *Racine*, des *Bossuet*, des *Molière*, des *La Fontaine*, des *Pascal* & des *Boileau*, chef-d'œuvres qui sont toujours vivans sous nos yeux, sans avoir rien eu à souffrir du Scalpel des Traducteurs ? Dans quel siècle a-t-on plus traduit les Anciens que dans le nôtre ? & dans quel temps avons-nous eu moins de goût qu'aujourd'hui ? Oserois je le dire ? Dans l'état actuel des mœurs, il est impossible que le goût antique se répande assez pour produire un effet sensible ; & si j'en juge par l'expérience des siècles passés, rien ne peut réparer la ruine des mœurs, sur-tout quand elles ont été minées par le raisonnement, corrompues par l'abus des lumières, & anéanties par une convention presque générale. La Nature ne rétrograde point ; jamais une Nation pervertie ne revient aux bonnes mœurs. Les *Trajan*, les *Titus*, les *Antonins* ont-ils pu rendre aux Romains énervés la vigueur de l'esprit & de l'ame ? Qui pourra nous arracher à cette molesse, à ce luxe

qui nous consume & que nous aimons; à cette dépravation que nous avons sucée dès notre enfance, & qui est devenue, pour nous, une autre nature? Qui rallumera en nous cet enthousiasme pour la gloire, qui seul peut enfanter les héros en tout genre? L'intérêt a tout soumis à son calcul; le génie financier est notre seul génie; que peut-on demander de grand & de beau à des esprits absorbés par l'intrigue & par une cupidité dévorante? Qu'espérer enfin, si les fruits du génie sont l'objet du trafic le plus rafiné, du gain le plus usuraire, & si les ouvrages les plus funestes aux mœurs & au bon goût sont mis publiquement en loterie pour amorcer l'avidité, & jouir effrontément d'un débit scandaleux?

Je reviens, & je dis que le bon goût ne gagnera rien à ces traductions des Anciens, qui ne respirent point le goût antique. Presque tous nos Ecrivains actuels ont leur esprit dans leur tête, & le génie des Anciens étoit dans leur cœur. On aura beau combiner des mots & des phrases, les combinaisons les plus étudiées ne sauroient

ſuppléer à la chaleur de l'ame, & à cette vérité de ſentimens qu'on ne rendra jamais, ſi on ne les trouve au fonds de ſon cœur. Dans toutes les traductions d'Homère, qu'on nous a données, ſoit en vers, ſoit en proſe, depuis celle de Madame Dacier, on ne reconnoît point du tout le caractère principal d'Homère, qui eſt la naïveté ; & Madame Dacier, qui du moins fait ſentir cette qualité dominante du Poëte Grec, eſt ſupérieure en cela aux nouveaux Traducteurs. On s'eſt plu à faire de *Virgile* un bel eſprit moderne bien ſec & bien froid; on l'a habillé de tout l'oripeau des Charlatans Académiques, & l'on a été applaudi ; on a imité les Poëtes Tragiques d'*Athéne*, à la manière de *Sénèque* ; on en a fait des déclamateurs, & l'on a été applaudi. Je demande en quoi peut être utile au bon goût cette manie de donner aux Anciens le goût frivole & malade de notre ſiècle. Voyons ſi l'Auteur de *Mélanie* aura eu le bonheur, en traduiſant le *Philoctète* de *Sophocle*, de trouver cette chaleur de poéſie & de ſentimens, dont

Il a oublié de vivifier ses propres pièces.

Philoctète, fils de *Pæan*, compagnon d'*Hercule*, & héritier de ses flèches, ayant suivi les Grecs dans l'expédition de Troye, fut mordu au pied par un serpent durant le voyage. L'armée le crut frappé de la main des Dieux, & chargea *Ulysse* de le conduire dans l'Isle de Lemnos, & de l'abandonner pendant qu'il seroit endormi. *Philoctèle* demeura dix années dans cette solitude, livré à ses maux & à sa fureur. Mais les Grecs ayant su, par un Oracle, que la prise de Troye étoit attachée aux flèches d'*Hercule*, envoyèrent *Ulysse* & le fils d'*Achille* à Lemnos, avec ordre d'emmener *Philoctète* au siège, à quelque prix que ce fût. Tel est le sujet de cette Tragédie, & la simplicité du plan répond à celle du sujet. La manière des Anciens étoit de fonder l'intérêt tragique sur le développement & le choc des caractères; il s'agit donc de savoir si la prudence d'*Ulysse*, aidée de l'entremise du fils d'*Achille*, triomphera du courroux de

Philoctète. L'exposition est d'un naturel & d'une vérité dont nos Pièces offrent peu d'exemples. « Nous voici » enfin sur le rivage de Lemnos, dit » *Ulysse* à *Pyrrhus* : c'est ici, ô fils » d'*Achille*, c'est dans cette Isle dé- » serte que, par l'ordre des Grecs » assemblés, j'exposai le déplorable » *Philoctète* ». Ce début est simple, clair & précis. M. de la *Harpe* habille ainsi de la rime, cette prose du P. *Brumoi* :

Nous voici dans Lemnos, dans cette isle sauvage,
Dont jamais nul mortel n'habita le rivage.
Du plus vaillant des Grecs, ô vous, *fils* & rival !
Fils d'Achille, ô Pyrrhus ! c'est sur ce bord fatal,
Au pied de ces rochers, près de cette retraite,
Que l'on abandonna le triste Philoctète.

Que de mots inutiles ! Pourquoi dire que *nul mortel n'habita jamais ce rivage*, puisqu'il est habité depuis dix ans par Philoctète ? Pourquoi ces em-

phatiques répétitions, *ô vous fils & rival du plus vaillant des Grecs, fils d'Achille, ô Pyrrhus! Fils d'Achille*, disoit tout. Nous sçavons bien qu'*Achille* étoit *le plus vaillant des Grecs*. Ce verbiage d'écolier est bien indigne de *Sophocle*; c'est avec la même emphase que M. de la *Harpe* fait expliquer par *Ulysse* la raison pour laquelle on abandonna *Philoctete*, qui *jouilloit tout le camp de sa calamité*. Le Poëte Grec n'ouvre point une si grande bouche. Ce n'est point-là le moment de faire du sage Ulysse un vain déclamateur. *Pyrrus* s'approche ensuite d'une grotte voisine, & sur la peinture que lui en fait *Ulysse*, il reconnoît que c'est la demeure de *Philoctete*; il entre & ne le trouve point; la description de l'intérieur de la grotte est animée par un dialogue simple & rapide; & les détails de la misere du héros sont d'une naïveté admirable. M. de la *Harpe* s'est souvent servi des propres mots du P. *Brumoi*. Mais le style sec de notre Académicien résiste à la naïveté. « Sans doute, » dit *Ulysse*, il est allé chercher, ou » des alimens, ou des herbes propres à

» soulager sa douleur. Donnez ordre à
» ce soldat d'avoir l'œil attentif, de
» peur que *Philoctete* ne me surprenne
» en ces lieux ; car *Ulysse* est celui des
» Grecs que son cœur ulcéré souhai-
» teroit le plus à *Lemnos* ». M. de la
Harpe s'exprime avec moins de dou-
ceur & d'élégance.

Pourroit-il s'écarter ? Hélas ! le malheureux
Est allé sur ces bords chercher sa nourriture,
Quelque plante, remède aux tourmens qu'il
endure.
Vous, d'un œil attentif, observez tout, Sol-
dats :
Que son retour ici ne nous surprenne pas.
De tous les Grecs, objet du courroux qui
l'anime,
C'est Ulysse surtout qu'il voudroit pour vic-
time.

Je vous demande si c'est là peine de
rimer ainsi de la prose pour la gâter ?
Le malheureux est une expression de
mépris assez déplacée. Jamais ce mot
employé aussi sèchement n'a servi à
peindre l'attendrissement. *Sa nourritu-
ture, quelque plante.* Il semble que

Phyloctéte se nourrisse de plantes. Ces vers sont mal faits ; *quelque plante, remède* est une tournure plate & gênée. *De tous les Grecs objets*, est tout aussi mauvais. Ces élipses deviennent très-élégantes, quand elles sont rejettées au dernier hémistiche du vers, ou qu'elles sont relevées au premier, par une épithète. *Racine* l'a toujours pratiqué de la sorte. *C'est Ulysse surtout qu'il voudroit pour victime* est froid & trivial. Il falloit conserver ce tour ingénieux : *Ulysse est celui des Grecs que son cœur ulcéré souhaiteroit le plus à Lemnos.*

Après ces précautions, *Ulysse* découvre à *Pyrrhus* ce qu'il attend de lui ; c'est de tromper *Phyloctète*, en feignant d'être irrité contre les Atrides, & de retourner dans sa Patrie. Par cette ruse, il engagera l'héritier des flèches d'*Hercule* à le suivre sur son vaisseau, & on l'emmenera au camp des Grecs. *Pyrrhus* s'indigne d'une telle proposition ; il veut employer la valeur & non l'artifice.

S'il nous faut entraîner Philoctète aux combats,

Je prétens contre lui n'employer que mon
bras.
Foible & seul contre tous, où seroit sa défense ?
J'ai promis avec vous d'agir d'intelligence ;
Mais dût-on m'accuser de foiblesse & d'erreur,
Je crains le nom de traître, il me fait trop d'horreur.
J'aime mieux, s'il le faut, succomber avec gloire,
Que d'avoir à rougir d'une indigne victoire.

Quelle foiblesse de sentimens & d'expressions ! Est-ce là cette chaleur qui convient au jeune fils d'*Achille* ? D'ailleurs, quels misérables vers, efflanqués, traînans & prosaïques ! Vous savez que M. de *Châteaubrun* a fait un *Philoctete*, qu'il a gâté, par une intrigue d'amour un peu fade ; mais qui, d'ailleurs, offre de grandes beautés ; il ne s'est pas toujours assujetti à suivre la marche de *Sophocle*, & s'il n'a pas profité de toutes les richesses Grecques, il en a tiré, de son propre fonds, qui les égalent, & même les surpassent

quelquefois. C'est ainsi qu'il faut imiter les Anciens ; si on ne cherche pas à les surpasser, on leur est toujours inférieur. M. de *Châteaubrun*, qui n'avoit pas autant d'élégance que de chaleur dans son style, fait ainsi parler le jeune *Pyrrhus :*

Eh ! croyez-vous, Seigneur, que mon cœur s'intimide
Aux récits des hauts faits du successeur d'Alcide ?
Ses exploits glorieux, loin de m'épouvanter,
Même à les surpasser ne font que m'exciter.
Hercule l'aidât-il de son pouvoir suprême ?
J'irois le défier dans les bras du Dieu même.

Voilà du moins de l'enthousiasme, & le fils d'*Achille* se fait connoître. Il faut convenir, malgré le respect dû à l'antiquité, que dans la scène de *Sophocle* *Pyrrhus* cède trop aisément à *Ulysse*, & que celui-ci n'emploie pas cette éloquence qui lui étoit naturelle, pour attirer à lui, par la persuasion, le cœur du fils d'*Achille*. Il faut dire plus : les tragiques Grecs semblent avoir pris plaisir à dégrader *Ulysse* dans leurs

pièces. Ce n'eſt plus l'*Ulyſſe* d'*Homère*, en qui la valeur & la fierté étoient réglées, mais non point effacées par la prudence ; ce n'eſt plus ce héros ſi grand & ſi éloquent dans l'Iliade & dans l'Odiſſée : ils ne lui ont donné que la ruſe & l'adreſſe, & l'ont toujours humilié devant les autres héros de leurs Tragédies. On en verra un exemple frappant dans un endroit de cette Pièce, où *Pyrrhus* traite *Ulyſſe* de lâche, en termes équivalens ; & dans les dernières ſcènes, où le Roi d'*Ithaque* eſt entièrement avili. Il eſt impoſſible de juſtifier *Sophocle*, ni les autres Poëtes tragiques, qui ſont reſtés en cela ſi fort au-deſſous d'*Homère*. M. de *Châteaubrun* s'eſt efforcé dans toute ſa Pièce, de rétablir le caractère d'*Ulyſſe*, tel qu'il nous a été donné par l'Auteur de l'Odiſſée ; c'eſt un héros auſſi courageux qu'éloquent & politique. Loin de vouloir prouver ſéchement à *Pyrrhus* qu'il faut tromper *Philoctète*, il s'inſinue dans ſon cœur, il flatte ſon amour pour la gloire, & l'échauffe par les images les plus héroïques. Cette ſcène eſt fort

bien faite ; mais la fin, sur-tout, en est très-belle.

PYRRHUS.

Je vois l'utilité de vos leçons sublimes,
Et cependant mon cœur répugne à vos maximes ;
Et d'un remords pressant *aussi-tôt* combattu,
J'entens gémir l'honneur & frémir la vertu.

ULYSSE.

Faites donc vers Scyros une retraite prompte ;
D'un siège malheureux épargnez-vous la honte.

PYRRHUS.

Que la terre plutôt s'entr'ouvre sous mes pas !

ULYSSE.

A mes conseils, Seigneur ne résistez donc pas.
Ulysse vous promet une gloire *complette.*
Je vois déjà Pyrrhus, rival de Phyloctète,
Par mille exploits brillans effacer ce héros.
La Grèce vous devra son salut, son repos ;
La victoire immortelle est aux portes de Troye,

Et n'attend que Pyrrhus pour lui livrer sa
proie.
Je vois Pâris, Enée, Hélénus, Anténor,
Et ces braves guerriers que commandoit
Hector,
Opposans à vos coups un courage inutile,
D'un sang trop tard versé payer le sang d'A-
chille ;
Et les Dieux des Troyens avec eux confon-
dus
Céder, quoiqu'en courroux, aux armes de
Pyrrhus.
Sous vos sanglantes mains je vois courir la
flamme....

PYRRHUS.

Par quel ressort puissant vous enlevez mon
âme !
D'un présage si beau mes sens sont transpor-
tés,
Et vos projets, Seigneur, vont être exécu-
tés.

Voilà certainement de l'éloquence tragique. Il y a plus de talent dans ce morceau que dans toutes les traductions de M. de la *Harpe*. Ne rirez-vous

pas de bon cœur, quand vous l'entendrez s'écrier dans sa préface ; *ce n'étoit point un barbare que ce Châteaubrun.* L'éloge est brillant.

Une des plus belles scènes de la Tragédie de *Sophocle*, est l'arrivée de *Phyloctète.* A la vue de *Pyrrhus* & des soldats Grecs, il s'écrie : » Hélas ! ô » étrangers, qui êtes-vous ? quel malheur vous a conduits dans cette Isle » inhabitée, où nul vaisseau n'ose aborder ? quelle est votre patrie ? De quelle » nation êtes-vous ? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'est encore » si cher. O qu'il me tarde d'entendre » votre voix, & de retrouver sur vos » lèvres une langue que je ne parle » plus. Soyez moins effrayés de la figure d'un inconnu, que touchés de » pitié à la vue d'un malheureux, qui » se voit sans ressource, abandonné des » Dieux & des hommes. Parlez, daignez dumoins me répondre & m'entendre ».

C'est bien-là l'expression fidèle de la nature. Voyons comment M. de la *Harpe* a rimé cette traduction :

Hélas! au nom des Dieux, qui que vous puissiez être,
Etrangers, que les vents dans cette Isle ont portés,
D'ou venez-vous chercher ces bords inhabités?
Et quel est votre nom? Quelle est votre patrie?
Vous m'offrez de la mienne une image chérie;
Oui, c'est l'habit des Grecs qu'avec transport je vois.
Répondez, que je puisse entendre votre voix,
Reconnoître des Grecs l'accent & le langage.
Ah! n'ayez point d'horreur de mon aspect sauvage.
Je ne suis point à craindre; ayez, ayez pitié
D'un malheureux, du monde & des Grecs oublié.
La grace que de vous ici je dois attendre,
C'est qu'aumoins vous daigniez me parler & m'entendre.

Remarquez que ce morceau est un de ceux que M. de la *Harpe* loue le plus

dans sa Préface ; & s'il vous fait moins de plaisir que la traduction en prose du P. *Brumoi*, jugez de l'importance de son travail. Quelle sécheresse d'ailleurs, quelle froideur dans ces vers ! *Etrangers que les vents dans cette Isle ont portés.* Ne diroit-on pas que les Grecs ont été *portés par les vents* dans cette Isle ? *D'où venez-vous chercher ?* Quelle tournure bizarre, obscure & gauloise ! Y a-t-il rien de plus dur que ces hémistiches, *qu'avec transport je vois, d'un malheureux du monde*, &c ? Comme l'avant-dernier vers est plat & traînant ! Et ce vers, *reconnoître des Grecs l'accent & le langage*, rend-il le sentiment de *Philoctète* ? *ô qu'il me tarde d'entendre votre voix, & de retrouver sur vos lèvres une langue que je ne parle plus !* Oui : *c'est un barbare*, celui qui ôte l'ame & la chaleur à tout ce qu'il touche, & qui croit être Poëte.

Le récit que *Phyloctète* fait à *Pyrrhus* de son infortune & de la perfidie des Atrides, est de la plus grande beauté dans *Sophocle*. On est ému, in-

digné, attendri, on partage tous les sentimens de ce héros. Ecoutons M. *de la Harpe* :

O mon fils, vous voyez délaissé dans Lemnos,
Ce guerrier, autrefois compagnon d'un héros,
Inutile héritier des traits du grand Alcide,
Phyloctète en un mot, que l'un & l'autre Atride
Excités par Ulysse à cette lâcheté,
Et seul & sans secours dans cette Isle ont jetté. . . .

. . . .

Quel réveil! quel moment de surprise & d'allarmes!
Que d'imprécations! que de cris & de larmes!
Lorsqu'en ouvrant les yeux, je vis fuir mes vaisseaux
Que *loin de moi* les vents emportoient sur les eaux!
Lorsque je me vis seul, sur cette plage aride,
Sans appui dans mes maux, sans compagnon, sans guide!

Jettant de tous côtés des regards de douleur,
Je ne vis qu'un désert, hélas! & le malheur,

Ce dernier sentiment est bien touchant par lui-même; il est affoibli par ce mot emphatique, *le malheur*. *Fénelon*, qui a traduit une grande partie du *Philoctète*, & qui en a fait un des Episodes les plus intéressans de son *Télémaque*, s'exprime avec une simplicité bien plus convenable. » Jugez quelle fut ma surprise, & » & combien je versai de larmes à mon » réveil, quand je vis les vaisseaux » fendre les ondes, Hélas! cherchant » de tous côtés dans cette Isle sauvage » & horrible, je n'y trouvai que la » douleur. » Vous sentirez mieux la foiblesse des vers de M. *de la Harpe*, si vous voyez de quelle manière M. *de Châteaubrun* a lutté contre *Sophocle*, en ajoutant de nouvelles beautés aux siennes.

O jour épouvantable! ô funeste réveil!
Peignez-vous mes fureurs & ma douleur
profonde,

Quand je vis son vaisseau fendre le sein de
l'onde :
Des monstres à mes cris vinrent de toutes
parts ;
L'horreur de ces déserts s'offrit à mes re-
gards.
Traînant avec douleur ma fatale blessure,
La terre pour mon lit, mes pleurs pour
nourriture,
Sans espoir de secours parmi tant de tour-
mens,
Je fatiguai les mers de mes mugissemens.
Ma main pouvoit finir ma vie & ma misère;
Le désir de mourir fit place à la colère.
La soif de me venger m'embrasa nuit & jour,
J'espérai de sortir de cet affreux séjour ;
Et la nécessité, source de l'industrie,
Vint m'offrir les moyens de prolonger ma
vie.
Loin des hommes cruels, injustes & sans
foi,
Quelquefois mon désert eut des attraits pour
moi.
Les bienfaits n'avoient pû m'attacher les
Atrides,
Je sus apprivoiser jusqu'aux monstres avides.

Pyrrhus, quoique sensible aux douleurs de *Philoctète*, ne laisse pas de le tromper, comme il en étoit convenu avec *Ulysse*, par un récit artificieux de ses démêlés avec les Chefs de l'armée Grecque. Il finit par dire qu'il s'en retourne à Scyros. Alors *Philoctète* s'écrie :

Ah! par les immortels *de qui tu tiens le jour*,
Par tout ce qui jamais fut cher à ton amour,
Par les mânes d'Achille & l'*ombre de ta mère*, (*)
Mon fils, je t'en conjure, écoute ma prière,
Ne me laisse pas seul en proie au désespoir,
En proie à tous les maux que *tes yeux peuvent voir.*
Cher Pyrrhus, *tire-moi* des lieux où ma misère
M'a long-temps séparé *de la nature entière.*
C'est te charger, hélas! d'un *bien* triste fardeau,
Je ne l'ignore pas; l'*effort sera plus beau*
De m'avoir supporté : toi seul en étois digne;
Et de m'abandonner la honte est trop insigne.

(*) Où M. *de la Harpe* a-t-il vû que la mère de *Pyrrhus* fut morte? Il a crû que *les mânes du père* & *l'ombre de la mère* feroient un joli effet.

Quel verbiage insipide pour dire ce que *Fénelon* exprime en si peu de mots : » O mon fils, je te conjure par » les mânes de ton père, par ta mère, » par tout ce que tu as de plus cher » sur la terre, de ne pas me laisser seul » dans les maux que tu vois. Je n'i» gnore pas combien je te serai à » charge, mais il y auroit de la honte » à m'abandonner. » Est-ce à la poésie de délayer dans des phrases triviales des sentimens rapides ? Et qui est-ce qui peut lire des vers plus traînans que la prose même ?

Pyrrhus se rend sans peine aux désirs de *Philoctète*. Ici M. *de la Harpe* a cru ne devoir pas traduire une scène de *Sophocle*, dans laquelle un Soldat déguisé, & instruit par *Ulysse* même, vient dire à *Pyrrhus* que les Grecs ont envoyé *Phénix* pour l'engager à revenir au camp ; & que, d'un autre côté, *Ulysse* est parti dans le dessein de ramener aussi *Philoctète*. M. *de la Harpe* prétend que ce ressort est superflu, puisque celui-ci n'a pas de désir plus ardent que de partir au plutôt. Malgré cela, je pense que cette scène

est très-adroite; *Ulysse* obligé de ne point paroître, semble, par ce moyen, se mêler dans l'action présente, & ne se laisse point oublier du spectateur. D'ailleurs, il s'informe par-là si *Pyrrhus* est entré dans ses vues; car il craint toujours que la franchise de ce jeune Héros n'ait déconcerté leur projet; ajoutez qu'il veut hâter par-là le départ de *Phyloctète*, & que tous les retardemens paroissent à craindre à sa prudence toujours inquiète & toujours active. Cette scène enfin est très-heureuse, en ce qu'elle sert à peindre son caractère, aussi bien pour le moins que toutes celles où il paroît. Les discours de *Phyloctète* ne sont pas un des moindres ornemens de cette scène. » Quelle arrogance, ô » Dieux ! *Ulysse* ose se vanter d'enga» ger *Phyloctète* à retourner avec lui ! » Non, non; je préférerois le com» merce du serpent qui m'a blessé, à » l'entretien du fils de Laërte. Mais » son orgueil & sa malice sont sans » bornes, & je ne doute pas qu'il ne » soit déjà en embuscade pour me sur» prendre. Fuyons, cher *Pyrrhus*,

» & mettons la mer entre ce perfide
» & moi.

PYRRHUS.

» Mais le vent est contraire : atten-
» dons un temps commode.

PHYLOCTÈTE.

» Il l'est toujours assez pour qui
» veut s'éloigner d'un ennemi.

PYRRHUS.

» Mais si le vent nous est contraire,
» il n'est pas favorable à *Ulysse*.

PHYLOCTÈTE.

» Tout vent est bon pour les pi-
» rates & pour les brigands.

Philoctète prêt à partir, remet son arc & ses flèches à *Pyrrhus*. Un incident très-naturel vient renouer l'action que l'on croit terminée. Au moment du départ, *Philoctète* est arrêté par les douleurs affreuses qu'il ressent de sa blessure. Les cris entrecoupés que le mal lui arrache, ses plaintes, & les marques de compassion que *Pyrrhus* lui donne, font un jeu de théâtre aussi naïf que pathé-

fique. M. *de la Harpe* n'a encore fait ici que se traîner sur la prose du P. *Brumoi*, & l'affoiblir en la délayant. *Philoctète* s'écrie dans les transports de sa douleur : » Mon noir sang » recommence à bouillir dans mes » veines. O plaie cruelle, que tu me » fais souffrir ! Ah ! le mal gagne de » plus en plus ; il s'acharne à sa proie... » Mes amis, ne me quittez pas.... O » *Ulysse*, que ce venin ne dévore-t-il » tes entrailles ! Fils *d'Atrée*, c'étoit » à vous deux qu'étoient dûs de si » longs & de si horribles supplices.... » O mort tant désirée, mort tant de » fois appellée, que ne viens-tu en- » fin !... Prends, mon fils, prends le » feu de *Lemnos*, & brûle-moi tout- » à-l'heure comme je brûlai le fils de » Jupiter ! »

Pour peu qu'on eût de talent pour la poésie, il étoit facile d'animer ce morceau d'un nouveau feu : mais voyez comme le pinceau de M. *de la Harpe* est glaçant.

L'indomptable venin, *passant jusqu'à mon cœur*,

Dans mon ſang embraſé bouillonne avec fureur ;
Il redouble de rage, il s'acharne à ſa proie...
Ah! ne me quittez pas, amis, *que je vous voie!...*
Ne vous éloignez point... *il faut, il faut qu'enfin...*
Ulyſſe, que ce feu *ne brûle-t-il ton ſein !*
C'eſt *à vous*, fils d'Atrée, *à vous*, *ô Rois perfides*,
A vous ſeuls qu'étoient dûs *ces tourmens homicides*, &c.

Philoctète, hors d'haleine, & ſuccombant à ſa douleur, tombe évanoui, & le ſommeil s'empare de ſes ſens. *Pyrrhus* touché d'un ſpectacle ſi triſte, commence à ſentir des remords ; il rougit de tromper un héros ſi malheureux. Autre incident puiſé dans la nature pour reculer le dénouement. *Philoctète* ſe réveille ; le ſommeil a calmé ſa douleur ; il ſe relève & veut partir. *Pyrrhus* ne peut feindre plus longtemps, & lui déclare qu'il le mène au ſiége de Troye. *Philoctète* indigné redemande ſes flèches que *Pyrrhus* lui refuſe ; voici comment *Fénelon* a rendu les plaintes que *Sophocle* met dans

la bouche de son Héros. « O rivages !
» ô promontoires de cette isle ! ô bê-
» tes farouches ! ô rochers escarpés !
» c'est à vous que je me plains ; car je
» n'ai que vous à qui je puisse me
» plaindre : vous êtes accoutumés à mes
» gémissemens. Faut-il que je sois tra-
» hi par le fils d'*Achille* ? Il m'enlève
» l'arc sacré d'*Hercule* ; il veut m'en-
» traîner dans le camp des Grecs pour
» triompher de moi ; il ne voit pas
» que c'est triompher d'un mort, d'une
» ombre, d'une image vaine. »

Aimerez-vous mieux ces vers de M. *de la Harpe* ?

. . . . ô rochers, ô rivages !
Vous, *mes seuls compagnons*, ô vous monstres
sauvages !
Car je n'ai plus que vous à qui ma voix, hé-
las !
Puisse adresser des cris que l'on n'écoute
pas ;
Témoins accoutumés de ma plainte inutile,
Voyez ce que m'a fait le fils du grand Achille.
Il promet de m'ôter de ces tristes climats ;
Il jure qu'à mon père il conduira mes pas ;
Et quand il me flattoit de cette fausse joie,

Le perfide ! c'étoit pour me conduire à
Troye.
Il consoloit un cœur qu'il cherchoit à frapper ;
Sa main touche la mienne & c'est pour me
tromper !
Il ose me ravir mes flèches *homicides*,
Pour en faire un trophée aux insolens Atrides !
Il triomphe de moi, comme s'il m'eût dompté !
Il ne s'apperçoit pas, *dans ma calamité*,
Qu'il triomphe d'une ombre *aux enfers descendue !*

Il y a dans cette traduction quelques vers naturels ; mais comme l'ensemble en est languissant par des hémistiches oiseux, & sur-tout parce qu'on n'y sent point ce mouvement qui est l'ame de la poësie ! est-ce un homme passionné qui dit : *voyez ce que m'a fait* ; il *promet de m'ôter* &c., c'est là le langage d'une homme de sens froid. D'ailleurs, il est ridicule que *Philoctète* dise aux rochers & aux rivages ; *voyez ce que m'a fait le fils d'Achille. Les flèches homicides* sont une expression commune ; *l'Arc sacré d'Hercule* n'est-il pas assez relevé ? Ce qu'il y a de plus

extravagant, c'est de faire dire à *Philoctète* qu'il est *une ombre aux enfers descendue*. S'il étoit *descendu aux enfers*, il ne seroit pas-là. Tout ce qui est exageré devient puéril. *Voltaire* dit fort bien.

Sémiramis n'est plus que l'ombre d'elle-même.

S'il avoit dit : *Sémiramis n'est plus qu'une ombre aux enfers descendue* ; il auroit dit une grande sottise. Le même *Voltaire* fait quelque part cette réflexion fort juste : » un mérite de la » poësie dont bien des gens ne se doutent pas ; c'est qu'elle dit plus que » la prose, & en moins de paroles que » la prose ». Il est clair que M. de *la Harpe* ne se doute pas de ce mérite de la poësie, puisqu'il dit moins que la prose avec beaucoup plus de paroles. On s'est fort récrié contre le projet d'écrire les tragédies en prose ; mais n'aimeriez-vous pas mieux une tragédie écrite en prose par un *Fénélon*, qu'une tragédie rimée par un M. *le Mierre*, ou un M. de *la Harpe*? M. de *Châteaubrun*, en conservant

cette situation de *Philoctète* & de *Pyrrhus*, a cherché quelques autres beautés que celles de *Sophocle*, & il en a trouvé; cet endroit par exemple où *Pyrrhus* dit au fils de *Pæan* que le serment qu'il a fait aux Grecs le tient toujours lié. *Philoctète* répond.

Je le romps ce serment, les Grecs l'ont oublié;
L'équité, la raison, l'honneur le désavoue,
L'amitié le forma, la haine le dénoue.
Eh! quelle est cette guerre où l'on nous fit courir,
Où vingt Rois aveuglés s'obstinent à périr?
Fatal événement dont la cause est si vaine!
Tous les Grecs à grands cris redemandent Hélène.
Honte éternelle aux Grecs de la redemander,
Et malheur aux Troyens de la vouloir garder!

Cependant *Pyrrhus*, attendri des plaintes de *Philoctète*, est prêt à lui rendre l'arc & les flêches d'*Hercule*, lorsqu'*Ulysse* paroît, & l'en empêche.

Vous concevez la surprise & la fureur de *Philoctète* à la vue de son ennemi, qu'il ne croyoit pas si près de lui ; il redemande ses armes pour le percer ; *Ulysse* le menace de le faire enlever. Cette éloquence est-elle bien adroite ? La fureur de *Philoctète* est au comble ; il éclate en reproches & en imprécations. Ces imprécations sont pleines de force & de chaleur dans *Sophocle* : « Grecs inhu-
» mains, soyez les victimes de votre
» perfidie. Si les Dieux sont encore
» justes, & ils le sont, je vois qu'ils
» vous punissent. Autrement vous
» n'auriez pas entrepris ce voyage
» pour un malheureux tel que moi.
» Un remords cuisant, un trait du ciel
» vous perce, vous déchire, & vous
» force, malgré vous, de songer à
» moi. Mais, ô terre natale, & vous,
» Dieux, témoins & vengeurs, punis-
» sez-les enfin, punissez-les tous, &
» je suis satisfait. Mesurez votre ven-
» geance à votre pitié pour moi ; faites-
» les périr à mes yeux, je me croi-
» rai guéri ». Ici, M. de la *Harpe* ne paraphrase point comme à son ordi-

naire; mais il tombe dans la féchereſſe; il éteint la chaleur de ce diſcours; il ſupprime les mouvemens & les traits les plus vifs.

. . . . Barbare, ſi les Dieux
Sont juſtes une fois, *en exauçant mes vœux*;
Et je vois qu'ils le ſont: je vois qu'ils vous
    puniſſent,
Leurs redoutables mains ſur vous s'appeſantiſſent.
De quelque trait fatal *ſi vous n'étiez frappés*,
A me chercher ici feriez-vous occupés?
Eh bien! égale enfin le ſupplice à l'offenſe,
Ciel, qui m'as ſi long-temps refuſé la vengeance!
De mes longues douleurs entens le dernier
    cri;
Extermine les Grecs, & je me crois guéri.

L'avant-dernier vers eſt aſſez beau; mais que les autres ſont foibles! Pourquoi M. de la *Harpe*, qui ſe ſert des propres mots du P. *Brumoi*, a-t-il oublié ceux qui ont le plus de force? *Un trait du ciel vous perce, vous déchire.* Croit-il avoir rendu cette chaleur énergique par ce vers froid &

inanimé, *de quelque trait fatal si vous n'étiez frappés?* Que signifie son *eh bien?* où est ce mouvement enflammé, *Dieux témoins & vengeurs, punissez-les enfin, punissez-les tous?* Comment ose-t-on faire une traduction en vers pour rester toujours inférieur à la prose, dans les endroits qui prêtent le plus à la poésie? Comment ne jette-t-on pas au feu de pareils vers, quand on a sous les yeux ceux-ci de *Château-brun*:

Non, je ne reçois point leurs vœux intéressés.
C'est pour vous, Rois cruels, que vous vous abaissez;
Jusques dans vos remords, vous m'offensez encore.
Un trait vengeur du Ciel vous perce, vous dévore;
Un oracle accablant vous a glacés d'effroi;
Vous vous trouvez pressés entre les Dieux & moi.

C'est-là, sans doute, de la force & de la chaleur; mais vous savez que M. de la *Harpe* a toujours re-

gardé comme une chose ridicule la *chaleur du style* ; & c'est le ridicule dont il s'est le mieux garanti.

Ulysse oppose toujours le sens-froid à la fureur de *Philoctète* ; il lui dit qu'étant le maître de ses flèches, il pourra bien en faire usage sans lui : ensuite il s'éloigne & emmène *Pyrrhus*. *Philoctète* rentre dans sa caverne, résolu d'y mourir plutôt que de suivre *Ulysse*.

Le fils d'*Achille*, honteux de s'être abaissé à la feinte & au mensonge pour tromper un héros accablé sous le poids du malheur, revient indigné & résolu de lui rendre ses armes. *Ulysse* qui le suit, veut s'y opposer : il va même jusqu'à la menace, sans en venir aux effets, & ne reçoit d'autre prix de sa bravade, qu'un reproche de lâcheté que *Pyrrhus* lui fait en termes assez clairs. « Soyez toujours aussi prudent, » & vous pourrez vivre long-temps ». Nous osons redire que *Sophocle* a bien mal saisi le caractère du sage *Ulysse*. Est-ce là cette éloquence insinuante, par laquelle il savoit si bien adoucir les cœurs & gagner les esprits ? Etoit-

ce par la menace qu'il pouvoit ramener le violent *Pyrrhus? Ce n'étoit pas un barbare ce Châteaubrun*, qui ſentit qu'il ne falloit pas imiter cette faute de *Sophocle*, & qu'il devoit peindre *Ulyſſe* ſous des traits plus nobles & plus intéreſſans. Vous allez reconnoître ce héros éloquent, dans ce diſcours auſſi adroit que pathétique.

Quoi, Seigneur, vous plaignez un cruel citoyen,
Plus ennemi des Grecs que s'il étoit Troyen;
Et vous ne plaignez pas vos amis qui périſſent,
Dans un camp reſſerré nos ſoldats qui languiſſent!
Tremblans de notre abſence, & dans le deuil plongés,
La terreur & la mort les tiennent aſſiégés.
De mes concitoyens j'entens le ſang qui crie;
Je veux courir, Seigneur, où périt ma patrie.
Si je ne puis ſans vous prévenir leur malheur,
Je confondrai du moins mon ſang avec le leur;
Et tandis que Pyrrhus demeure ici *tranquille*,

J'irai, j'irai mourir ſur le tombeau d'Achille.

PYRRHUS.

Non, Seigneur, c'eſt à moi. . . .

ULYSSE.

Le jour qu'il fut bleſſé,
Les Troyens à l'envi le voyant renverſé,
Sur lui de toutes parts fondoient avec furie,
Se diſputant entr'eux le reſte de ſa vie.
J'y courus, je lui fis un rempart de mon corps,
De ces fiers aſſaillans j'arrêtai les efforts.
Prodigue de mon ſang, dans ce péril extrême,
D'un ſi noble fardeau je me chargeai moi-même,
Combattant d'une main, j'emportai ce héros.
Lorſqu'il vit ma douleur éclater en ſanglots,
Cher ami, me dit-il, cache-moi tes alarmes,
ET LAISSE-MOI MOURIR PARMI LE BRUIT DES ARMES. (*)

(*) Ce trait de caractère eſt admirable ; il eſt digne d'Homère.

Par tes soins je suis libre, & je respire encor,
Tu m'épargnes l'affront dont je flétris Hector.
Que mon fils à jamais en garde la mémoire,
Et te rende les soins que tu prens de ma gloire.
Sers-lui de père, ami; qu'il te serve de fils.
Voilà ses derniers vœux, les avez-vous remplis?
De ses fiers ennemis j'affrontai la furie:
Vous, en m'abandonnant, vous leur livrez ma vie.
Vous me persécutez & je fus son soutien;
Je lui sauvai l'honneur, & vous m'ôtez le mien.

C'est sur-tout au dénouement de la Tragédie de *Sophocle* qu'*Ulysse* joue un pitoyable rôle. *Pyrrhus* s'est avancé vers la caverne de *Philoctète*, & l'a appellé pour lui rendre son arc & ses flêches. *Philoctète* les reçoit avec joie, & dans l'instant *Ulysse* revient, pour s'y opposer, quand il n'est plus tems. *Philoctète* veut percer son ennemi, *Pyrrhus* l'en empêche; après quoi,

Ulysse reste sur le Théâtre jusqu'à la fin, sans dire un mot. C'est le fils d'*Achille* qui veut persuader à l'ami d'*Hercule* de sacrifier son ressentiment au salut de la Grèce, & à son propre bonheur. *Philoctète* est inexorable, & *Pyrrhus* consent à le ramener dans sa Patrie, quand *Hercule* descend dans un nuage pour appaiser la colère de son ami, & le déterminer à partir pour le siége de Troye. M. de la *Harpe* a beau dire ; ce dénouement, qui pouvoit ne pas choquer les Grecs, seroit justement sifflé sur le Théâtre François, d'où ces machines & ces dénouemens postiches sont bannis par la raison, & relégués à l'Opéra. Une Tragédie doit se dénouer par son propre nœud, & non par un moyen étranger au sujet, encore moins par un moyen surnaturel. Puisqu'*Ulysse* est venu à Lemnos pour engager *Philoctete* à le suivre au camp des Grecs ; c'est-là le sujet de la Pièce : & il falloit que l'éloquence d'*Ulysse* fût la source du dénouement. Il ne convenoit donc pas d'avilir *Ulysse* devant *Pyrrhus* & *Philoctète*, puis-

qu'on se fermoit par-là toute voie à un dénouement naturel. M. de *Châteaubrun*, qui a rétabli, comme vous l'avez vu, le caractère d'*Ulysse* dans toute sa noblesse, a fondé son dénouement sur la grandeur d'ame & l'éloquence victorieuse de ce héros, sans rien ôter à la vigueur du caractère de *Philoctete*. Il a profité d'une circonstance du récit de *Fénelon*, où il dit qu'*Ulysse* lui-même fit signe à *Pyrrhus* de rendre à *Philoctète* l'arc sacré d'*Hercule*. Frappez, lui dit-il,

Frappez ; mais à moi seul bornez votre furie,
Et ne l'étendez pas jusqu'à votre patrie.

PHYLOCTÈTE.

Graces à mon exil, cruel, je n'en ai plus ;
Les cris que j'ai poussés les a-t-elle entendus ?
Depuis neuf ans entiers que dure ma misère,
M'a-t-elle témoigné les bontés d'une mère ?
La vengeance des Dieux doit agir à mon choix ;
Sur qui doit en tomber l'épouvantable poids ?
Les Troyens m'ont haï dans une guerre ouverte ;

Les Grecs que je servois ont conjuré ma
perte.
Les Troyens m'ont blessé quand je les atta-
quois ;
Les Grecs m'ont écrasé quand je les défen-
dois ;
Quand je souffrois pour eux un horrible sup-
plice,
Ils ont joint contre moi la rage à l'artifice.
Du plus cruel affront les traîtres m'ont noirci :
Perfide, est-ce un Troyen qui m'a conduit
ici ?

ULYSSE.

Les Grecs n'ont point, Seigneur, flétri vo-
tre mémoire.
Nos Dieux, quoiqu'offensés, craignent-ils
pour leur gloire ? . . . .
Aussi les Dieux, Seigneur, s'appaisent aisé-
ment ;
Ils n'arment point leur cœur d'un long res-
sentiment.
Un simple repentir qu'anime sa prière,
Fait oublier l'outrage, & fléchit la colère ;
Il assure au coupable un pardon généreux.
En pardonnant, Seigneur, on est semblable
aux Dieux.

PHYLOCTÈTE.

Les Dieux sont-ils moins grands, quand leur
juste vengeance
Fait contre des ingrats éclater leur puissance ?
Quand la foudre à la main leur fureur fait
trembler ?
C'est à ces Dieux vengeurs que je veux ressembler.....

ULYSSE.

Vous vous plaignez toujours d'Agamemnon,
d'Ulysse ;
Ils se plaindroient de vous avec plus de justice.
Que votre exil enfin soit légitime ou non ;
Les Dieux vous ont donné pour chef Agamemnon.
Qui peut vous affranchir de cette loi rigide;
Et que répondrez-vous aux exemples d'Alcide ?
Vous avez sur ses pas partagé ses travaux,
Et vous ne doutez point qu'il ne fût un héros.
Vous vous le proposez comme un parfait modèle,

Si vous nous retracez sa valeur immortelle,
Retracez-nous aussi sa magnanimité.
Par le tyran d'Argos haï, persécuté,
Malgré les fiers transports de son âme irritée,
Il réconnut les Dieux dans la voix d'Euristée.
Soumis, obéissant dans ses travaux divers,
Aux ord .. s du Tyran parcourant l'univers,
Il brava l'enfer même, affronta le tonnerre,
Et de son nom fameux fit retentir la terre.
Quiconque pour vertus n'offre que des exploits,
Mais sans humanité, sans respect pour les loix,
Qu'importe de quel nom le vulgaire le nomme!
Bien loin d'être un héros, à peine est-il un homme.

PHYLOCTÈTE.

Barbare!...

ULISSE.

Faites trève à d'inutiles cris.
Vous osez conspirer contre votre pays.
Quand un homme a formé ce projet parricide,

On dévoue aux tourmens ce citoyen perfide,
Son opprobre s'attache aux flancs qui l'ont
porté,
Et sa honte le suit dans sa postérité.
A ses concitoyens son nom est exécrable ;
On recherche avec soin les traces du coupa-
ble.
Rebut de l'univers, à soi-même odieux,
Il vit errant, sans loix, sans amis & sans
Dieux.
Son supplice aux mortels offre un exemple
horrible :
Le tombeau lui refuse un asyle paisible,
Et la terre abandonne aux monstres dévo-
rans
De son corps déchiré les restes expirans.
Ses mânes, agités d'une éternelle rage,
En vain parmi les morts se cherchent un pas-
sage ;
L'enfer même, l'enfer se rend sourd à ses
cris.
Si vous l'osez, cruel, vengez-vous à ce
prix.

PHYLOCTÈTE.

Quel tableau le barbare oppose à mon au-
dace ! . . .

Je ne puis sans frémir, envisager l'horreur,
Pyrrhus, est-ce à moi d'éprouver la terreur?
Est-ce à la voix d'Ulysse à qui tu dois te rendre?
Ah! Dieux! aurois-je dû m'exposer à l'entendre?

ULYSSE *à Pyrrhus.*

Partez. Demain ici renvoyez des vaisseaux
Qui puissent à Lemnos transporter ce Héros,
Maître du sort des Grecs, qu'il le soit de lui-même.
Il ne porte point au camp de son courroux extrême;
Peut-être craindroit-on d'abréger son ennui.
Emmenez tous nos Grecs, je reste près de lui.

PHYLOCTÈTE.

Ulysse près de moi! retire-toi, barbare,
Et qu'un rempart d'airain pour jamais nous sépare!

ULYSSE.

Si votre cœur pour moi ne peut être adouci,

Suivez ces Grecs, Seigneur, & me laissez ici.

PHYLOCTÈTE.

Par combien de ressorts le perfide m'assiège.

. . . .

Quel trouble son discours a jetté dans mon âme!

J'ai peine à retrouver le courroux qui m'enflamme.

Que de vœux opposés me déchirent le cœur!

Dieux, qui me terrassez, laissez-moi ma fureur.

Enfin le héros ne peut résister à des attaques si éloquentes, & il se rend. Si l'émotion doit croître par degrés, jusqu'à la fin d'une Tragédie, & si le dénouement doit naître des mouvemens les plus pathétiques, on conçoit que celui-ci feroit, sur notre scène, une toute autre impression que l'entremise miraculeuse & froide d'un Dieu dans un nuage, qui vient, à point nommé, quand le Poëte ne sait comment finir sa Pièce. Je suis persuadé que le *Philoctète* de M. de *Châteaubrun*, avec les retranchemens nécessaires, & réduit à trois Actes, auroit un succès complet sur notre

Théâtre ; mais la traduction de M. *de la Harpe* compromettroit singulièrement *Sophocle*, dont il n'a pas su pallier les défauts, & dont il a exténué & déchiqueté toutes les beautés. Je vous ai rapporté les endroits les plus susceptibles d'être rendus, dans notre Langue, avec chaleur & avec force; vous avez vu avec quelle foiblesse & quelle froideur M. *de la Harpe* les a traduits, étant presque toujours au-dessous du P. *Brumoi*, dont il n'auroit pas du dire tant de mal dans sa Préface. Que seroit-ce, si je vous citois tous les vers plats, forcés & insipides de cette traduction rimée ? En voici quelques-uns qui vous feront juger quel outrage il a fait à *Sophocle* en lui donnant un masque si ridicule.

Et moi, Pyrrhus, aussi, comme vous autrefois,
Sans peur dans les dangers, *dans les conseils sans voix*....
Quel dessein, *ou pour moi quel vent assez prospère*,
A guidé vos vaisseaux & vous mène en ces lieux ?...

A-t-on

A-t-on jamais dit *un vent prospère* pour *un vent propice ?* Quel langage ! *Un vent prospère pour moi. La prospérité du vent* est quelque chose de bien nouveau. L'Auteur est si amoureux de cette belle expression, qu'il dit encore dans un autre endroit :

Puisse-t-il nous frayer *une route prospère !*

Admirez la simplicité de cet autre vers.

Pour la première fois *nous venons de vous voir.*

Nous venons de vous voir, pour *nous vous voyons*; n'est-ce pas-là une heureuse tournure ?

On ne vient à Lemnos que poussé par l'orage.

Ce vers n'est pas mal; mais rend-il la force de cette pensée ? » On n'y voit » que les malheureux jettés par les tem» pêtes; on n'y peut espérer de société » que par des naufrages ».

Ils m'ont surpris ainsi dans les pièges qu'ils tendent.

On ne trouve de pareils vers que chez les rimeurs qui concourent pour le prix de l'Académie. Il en est de même de ceux-ci :

De me persuader sans doute il fut facile;
Tu n'as rien fait pour nous, & menaces encor.

Dans la première scène M. de la *Harpe* fait parler ainsi *Ulysse* à *Pyrrhus* :

Vous n'eûtes point, trop jeune *au gré de votre ardeur*,
De part à nos exploits, non plus qu'à son malheur.

Trop jeune au gré de votre ardeur fait entendre que *Pyrrhus* avoit au moins passé l'âge de l'enfance. Dans un autre endroit *Pyrrhus* dit ;

Le desir d'embrasser les restes précieux
D'un père que jamais n'avoient connu mes yeux.

Ici *Pyrrhus* étoit trop enfant pour avoir connu son père. Cette contradiction appartient à M. de la *Harpe*, dont *la fa-*

cilité entraînante égare souvent le génie. C'est avec cette facilité qu'il lui échappe des vers tout-à-fait sans façon.

Pour un si grand bienfait d'ailleurs que puisje rendre?
Prenez tout ce qui peut servir à vos besoins.
Et de m'abandonner, la honte est trop insigne.
On part, en me laissant, par un reste d'égard, &c.
S'il est absent, je puis vous apprendre sur l'heure, &c.
Au premier de vos soins je m'en vais satisfaire.

On *satisfait aux vœux* & non pas *aux soins* d'un autre.

Vous pouvez aisément reconnoître à ces traits
L'asile qu'il habite.

Les traits d'un asyle!

Pour un autre avenir il sembloit destiné.

Un autre avenir, au lieu *d'une autre*

fortune, eſt original. *Deſtiné pour un autre avenir.* Que cela eſt profond!

. . . . . . Mon ame intimidée
De cet horrible état. . . . . Tu n'en as pas
l'idée.

Tu n'en as pas l'idée, n'eſt-il pas bien noble pour la Tragédie?

De m'arracher d'ici rien n'aura le pouvoir.

Autre vers Académique, ainſi que les ſuivans.

Sur les cœurs quelquefois ma voix eut du
pouvoir;
Mais je ne prétens pas en avoir ſur le vô-
tre.
Vous voulez demeurer; & je vous cède
un autre, &c.
. . . . Traître, c'eſt bien à toi
Qu'il convient de prétendre aucun pouvoir
ſur moi.
Sais-tu quel traitement ils me gardent un
jour?
. . . . Je m'étonne en effet
Que tu ſerves les Grecs après ce qu'ils t'ont
fait.

Et pour vous de salut il n'est point d'autre
voie, &c.

Voilà, Monsieur, quel est en général le style & la versification de cette pièce, qui par là n'est pas inférieure à toutes les autres du même Auteur. Mais, me direz-vous, dans ce fatras de prose mal rimée, n'y a-t-il pas du moins quelques endroits qu'on puisse lire avec moins de dégoût? Oui; j'ai remarqué dans un discours d'*Ulysse* à *Pyrrhus*, une douzaine de vers que voici:

C'est la ruse, en un mot, qui seule dans vos mains
Fera passer ces traits dont les coups sont certains;
Ces traits, dépôt fatal, trésor cher & terrible,
Armes d'un demi-Dieu, qui l'ont fait invincible;
Je connois votre cœur, il feint mal aisément,
Sans doute il n'est pas né pour le déguisement.

Mais le prix en est doux, Seigneur; c'est
la victoire.
L'artifice est ici le chemin de la gloire.
Osez tromper pour vaincre, & n'en croyez
que moi.
Ailleurs, de l'équité suivons l'austère loi;
Sachons en respecter les bornes légitimes;
Aujourd'hui seulement oublions ses maxi-
mes.
Je ne veux rien qu'un jour, un seul jour; désormais
A vous, à vos vertus, je me rens pour ja-
mais.

On peut appliquer à ces vers le mot de *Quintilien*: *Magis extrà vitia quàm cum virtutibus*; plus exempts de défauts que remplis de beautés; mais c'est encore beaucoup pour M. de la *Harpe*; il y a de la tournure & quelque élégance dans les suivans.

Mon arc, entre mes mains seul & dernier
recours,
Servit à me nourrir; & lorsqu'un trait ra-
pide

Faisoit, du haut des airs, tomber l'*oiseau timide*,
Souvent il me falloit, *pour aller le chercher*,
D'un pied foible & souffrant, gravir sur le rocher,
Me traîner, en rampant, vers ma chétive proie ;
Il falloit *employer cette pénible voie*
Pour briser des rameaux, & pour y recueillir
Le feu que des cailloux mes mains faisoient jaillir.
Des glaçons, dont l'hyver blanchissoit ce rivage,
J'exprimois avec peine un douloureux breuvage.
Enfin, cette caverne & mon arc destructeur,
Et le feu, de la vie heureux consolateur,
Ont soulagé du moins les besoins que j'endure,
Mais rien n'a pû guérir ma funeste blessure.

C'est là exactement tout ce que j'ai trouvé de mieux dans cette traduction, qui, selon M. de la *Harpe*, a eu le plus

grand succès à l'Académie Françoise. Vous sçavez que cet Auteur est né pour les succès académiques ; mais M. de la *Harpe* a pris pour un succès le rare privilége de n'être pas sifflé, privilége qui n'est point exclusif ; car les Académiciens n'en jouissent que dans le Louvre.

Je suis, &c.

LETTRE XV.

Réflexions impartiales sur le progrès réel ou apparent que les Sciences & les Arts ont fait dans le dix-huitième siècle en Europe, &c. précédées d'un Essai sur l'Explication historique que PLATON *a donnée de sa* RÉPUBLIQUE *& de son* ATLANTIDE. *Par M.* Bartoli, *Antiquaire de* S. M. le Roi de Sardaigne, *de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c. A Paris, chez* Couturier, *père, rue Saint-Thomas du Louvre, &* Couturier *fils, Quai des Augustins; tome premier.*

VOUS vous plaignez avec raison, Monsieur, du nombre immense des écrits frivoles qui nous inondent. A peine peut-on reposer ses yeux sur quelques productions instructives. On nous accable de livres, & l'on ne nous apprend rien. Tout ce qu'on imprime semble n'avoir d'autre objet

que de satisfaire une curiosité avide de faux-brillans. Des Brochures farcies de mauvaises pointes; des Romans orduriers, où les indécences ne sont pas même rachetées par les graces du stile; des Contes qui provoquent le sommeil par leur monotonie; de petits vers fugitifs, enveloppés d'un jargon précieux; des compilations indigestes d'où la méthode & le goût sont absolument bannis, voilà, sans aucune exagération, les maigres alimens que nous sommes condamnés à dévorer aujourd'hui. Trop heureux, quand un Littérateur, véritablement digne de ce nom, veut bien nous dédommager, par un travail utile, de cette foule de misérables & ennuyeuses rapsodies! à ce dernier titre, M. *Bartoli* méritera la reconnoissance de tous les lecteurs judicieux. Son entreprise est vaste & difficile : elle embrasse une multitude infinie de détails; mais elle ne nous paroît point au-dessus des forces de ce sçavant Étranger. Les matières dont il traite sont si variées, l'enchaînement des citations est si continuel, qu'il seroit impossible de vous

donner, dans un ſimple extrait, une entière connoiſſance de ſon ouvrage. Le but principal des *Réflexions Impartiales* de M. *Bartoli* ſur le progrès réel des Sciences & des Arts dans le XVIIIe. ſiècle en Europe, eſt d'examiner ce progrès dans les écrits des François à l'uſage de l'Italie, & dans ceux des Italiens à l'uſage de la France.

« Ces deux Nations, dit-il dans ſa » préface, ſavent par elles-mêmes ap» précier au juſte le vrai mérite de » leurs Auteurs reſpectifs. Il ne reſte » qu'à démêler, pour l'uſage de l'une, » le ſolide & le frivole des produc» tions de l'autre. Développement qui » n'eſt pas toujours aiſé à faire dans » chaque pays, quand il eſt queſtion » de littérature étrangère, attendu le » différent génie des langues, la diſpa» rité des caractères & la diverſité des » principes ».

L'Auteur a prévu d'avance les riſques de s'égarer dans un dédale inextricable, s'il n'impoſoit pas des bornes au zèle qui l'anime. Son deſſein eſt donc de faire un choix éclairé de la

littérature Françoise & Italienne. Il lui arrivera rarement de parler des productions nouvelles, à moins qu'elles n'aient un rapport essentiel à la poésie, à l'éloquence, à la mythologie, à l'histoire, &c. ainsi ce projet, quoique limité, doit être pourtant envisagé comme un moyen sûr d'étendre avec fruit, parmi toutes les Nations de l'Europe, la communication raisonnée des connoissances humaines.

» Que les Espagnols, dit M. *Bar-*
» *toli*, les Allemands, les Suédois, les
» Russes, les Anglois, &c, instruits
» par les voyages, autant que par l'é-
» tude de la méditation, rapprochent,
» fassent circuler, respectivement à cha-
» que nation, dans une langue qui est
» presqu'universelle, leurs nouvelles
» richesses littéraires, en épurant, en
» consolidant les unes par les autres,
» au moyen d'une critique, qui, sans
» cesser d'être libre, soit tempérée par
» la politesse dont notre siècle se glori-
» fie! l'on augmentera bientôt, en
» chaque pays, l'avantage que le
» genre humain peut tirer des lettres.
» Le plagiat n'osera plus s'approprier ce

» qu'il pille dans les ouvrages des an-
» ciens ou des étrangers. Le talent
» saura qu'elles sont les terres qu'on n'a
» point encore défrichées, & le génie
» s'ouvrira un chemin inconnu pour
» parvenir à la gloire des grandes dé-
» couvertes ».

Il est nécessaire de démontrer les bornes des connoissances dans le XVII^e. siècle, avant d'insister sur la réalité ou l'apparence de leurs progrès dans le XVIII^e. C'est le plan que suit l'Auteur des *Réflexions Impartiales*. L'illustre *Bâcon* lui sert de modèle & de guide. Tous les écrits de ce célèbre Anglois vous sont connus. Vous avez encore présent à la mémoire le livre qu'il composa, vers le milieu du dernier siècle, sur la forme des études, l'état où elles étoient alors, & sur la manière de les cultiver avec succès. M. *Bartoli*, sans oublier combien il doit aux lumières de *Bâcon*, s'attache à détruire, par des argumens très-serrés, toutes les brillantes rêveries de ce fameux Chancelier, au sujet d'*Aristote*, de la poésie attribuée d'une manière trop vague à la seule imagination, &

de certaines allégories forcées qu'il se plût à trouver dans la Mythologie.

Jusqu'ici, Monsieur, les débats se sont multipliés de toutes parts parmi les sçavans, pour chercher un sens véritable aux dix livres de la République de Platon. Les disputes ont produit des volumes, & n'ont encore rien éclairci. M. *Bartoli* entre aussi dans la lice, mais avec des armes qui nous paroissent solides. C'est sur l'explication historique que le Philosophe d'Athènes a donnée lui-même de ses idées, qu'il se propose d'appuyer ses conséquences. Par ce moyen, il jettera un grand jour sur des questions qui, malgré la peine incroyable qu'on a prise pour les interprêter, sont toujours restées couvertes des nuages d'une obscurité profonde.

« Avant que de former un ouvrage » d'une certaine étendue sur une ma» tière si discutée, il est bon, dit-il, de » n'en offrir que le plan accompagné » de quelques preuves. Si ce petit » échantillon mérite l'encouragement » du public éclairé, dont l'organe le » plus sûr est ordinairement *la voix* des

» journaux, aussi fréquens qu'utiles
» dans une ville, qui n'est pas moins
» la Capitale de la France que des scien-
» ces & des arts; j'exposerai ailleurs
» plus amplement & plus solidement
» cette explication. . . . .

» Tout progrès suppose une origine.
» Le nouveau systême, débité en
» France dernièrement avec une foule
» de notions philosophiques & de con-
» jectures ingénieuses sur l'origine des
» sciences, s'opposant à l'ancienne opi-
» nion qui en plaçoit le berceau dans
» l'Egypte, dans la Grèce, ou parmi
» les Indiens, a pour fondement prin-
» cipal une explication du discours
» atlantique, très-différente de celle
» que je crois indiquée par *Platon* lui-
» même. Voilà pourquoi le dévelop-
» pement de celle-ci, avec des preuves
» incontestables, précédé du *discours*
» *Suédois* (*) me semble former une

(*) C'est le Discours prononcé par le Roi de Suède en 1778, à l'Assemblée des Etats de son Royaume. M. *Bartoli* l'a mis en vers Italiens, au commencement de son livre.

» introduction convenable à mes ré-
» flexions : elle me le paroît d'autant
» plus, que j'ai résolu de distinguer
» soigneusement, dans le cours de
» mon ouvrage, le progrès réel & le
» progrès apparent des Sciences &
» des Arts. Cet essai, où la *République*,
» le *Timée* & le *Critias* sont éclaircis
» par les lumières que j'ai tirées de
» l'Auteur même de ces trois Dialo-
» gues commence d'abord à présenter
» une occasion de s'appercevoir que
» le progrès qu'on croyoit avoir fait
» dans ce siècle, n'est qu'apparent;
» mais le discours du Roi de Suède
» offre, sans difficulté une preuve
» éclatante que le genre d'éloquence
» dans lequel ont brillé ancien-
» nement les *Périclès*, les *Thucydide*
» & les *Phocion*, a fait récemment
» en Europe, un progrès réel ».

Vous serez charmé, Monsieur, que je vous instruise de la marche qu'a tenue l'Auteur pour expliquer le passage du *Timée* sur l'Isle Atlantide, par l'interprétation qu'il donne auparavant des dix Livres de la *République*. Une autre fois, je vous mettrai sous

les yeux les preuves que lui fournit le *Timée* en faveur de son opinion, avec un précis des *réflexions impartiales* concernant l'Histoire Littéraire de l'Italie & de la France. Ne croyez pas que M. *Bartoli* perde son tems à faire une réfutation complette, & non moins inutile qu'ennuieuse, des différens systêmes publiés jusqu'à présent sur l'objet dont il s'occupe. Plus jaloux de bâtir que de détruire, il laisse les esprits sophistiques se perdre à loisir dans des paradoxes, & ne songe qu'à donner des fondemens durables à son édifice. Une fois ou deux seulement, il s'oppose aux assertions de M. *Bailly*, qui place le peuple Atlantique de *Pluton* dans la mer glaciale, lui attribue l'origine des sciences, & le confond mal-à-propos avec d'autres peuples Atlantiques, dont il est fait mention par quelques Anciens. Cette discussion légère suffit pour mettre en évidence tout l'avantage & toute la supériorité de M. *Bartoli* sur notre Académicien. L'un est un Fabuliste agréable qui séduit, l'autre un Logicien pressant qui entraîne par

la conviction de ses raisonnemens. On voit aussi qu'il a dépendu de lui de battre en ruine tout ce que dit M. le Comte de *Buffon* des Atlantides, dans ses *Epoques de la Nature.* Ce n'est pas le nom glorieux d'un tel adversaire qui lui en a imposé ; c'est la crainte de tomber dans une prolixité fatiguante, qui l'a retenu.

Cent fois, Monsieur, vous avez été surpris du ton de confiance avec lequel des Ecrivains, doués du talent d'une diction éloquente, nous débitent de pures chimères, comme autant de vérités indubitables. Le peuple, incapable de juger, n'apperçoit point qu'on le trompe par des mensonges éblouissans, alors même qu'on prétend lui *démontrer* des certitudes ; mais, laissons les Naturalistes & les Astronomes abuser du terme de *démonstration*, sur-tout en faisant jouer un si grand rôle à l'Isle Atlantide, pour affermir leurs hypothèses sur les différens âges de la Nature, & sur son Histoire, qui embrasse également tous les espaces & tous les tems. En vain, pour défendre leurs opinions,

ne cessent-ils de crier dans leurs écrits orgueilleux. *On m'a critiqué sans m'entendre.* C'est précisément parce qu'on ne les entend pas, qu'on les critique. D'ailleurs, que leur répondre ? sinon que tout parle à des yeux attentifs; que tout est indice pour ceux qui savent voir ; mais que rien n'est clair pour le vulgaire, ni même pour le savant qu'aveuglent les préjugés. Loin de nous donc ces brillans & hardis Romanciers ! Ne nous arrêtons point à combattre leurs sentimens ; hâtons-nous plutôt d'assigner les routes par lesquelles M. *Bartoli* tâche de s'élever à la connoissance de cette Isle fameuse, qui, depuis plus de vingt siècles, est un problême parmi les Lettrés de toutes les Nations.

C'est à *Solon* que l'on doit le Discours Atlantique, devenu insensiblement une source de grands démêlés Littéraires. Les séditions & les autres maux qui troubloient la ville d'Athênes, obligèrent ce fameux sage de la Grèce d'interrompre son Poëme. *Platon* s'en empara, y fit des Additions, & crut devoir insinuer, par

une précaution néceſſaire dans les circonſtances où il ſe trouvoit, que le fils d'*Exéceſtides* en avoit pris le fond chez les Prêtres Egyptiens. Si l'on veut écarter les ténèbres qui, juſqu'à ce jour, nous ont dérobé l'exacte connoiſſance de l'Atlantide, il faut donc en chercher l'explication dans les maux qu'Athênes a ſoufferts du temps de ſon Légiſlateur.

Suivant *Plutarque*, le diſcours atlantique, tel que *Solon* d'abord, enſuite *Platon* l'ont compoſé, regardoit directement les Athéniens. Que l'on compare en outre les paſſages de *Plutarque* avec celui de *Diogène-Laërce*, où il eſt dit que *Solon* a compoſé cinq mille vers, dont le ſujet eſt la République d'Athènes, il en réſultera que les peuples atlantiques ſont réellement les Athéniens.

» Il n'y a que *Platon*, dit M. *Bartoli*, qui puiſſe entièrement diſſiper » nos doutes. Ses dialogues s'enchaînent tous les uns aux autres. On les » a partagés en neuf *Tétralogies*, dont » la huitième contient le *Clitophon*, la » *République*, le *Timée* & le *Critias*.

» On les a séparés encore en plusieurs » *Trilogies*. La première de celle-ci » contient ces trois derniers dialogues. » *Platon* lui-même, dans l'avant-pro- » pos du *Timée*, indique la liaison que » celui-ci a avec la *République* & le *Cri-* » *tias*. Ces trois écrits ne composant » qu'un tout, exigeoient absolument » qu'on les envisageât tous ensemble » pour en comprendre entièrement les » objets & les rapports ».

M. *Bartoli* est le premier, parmi les interprètes des Atlantides, qui ait senti cette nécessité; mais ces hommes du dialogue de la *République*, sont-ils véritablement les Athéniens? Oui, sans doute, & tout le fait présumer. Ce dialogue est, en grande partie, le portrait & l'apologie de l'ancien gouvernement d'Athènes.

« Dans le gouvernement dont *Platon* feint de vouloir dresser le plan, » les femmes doivent être communes; » tel étoit l'usage des Athéniens avant » *Cecrops*.

» Les Loix de ce Gouvernement » veulent que tout emploi, même le plus » sérieux, soit commun aux femmes;

» Sous le regne de *Cécrops*, on admet-
» toit les femmes aux délibérations des
» affaires les plus importantes. Elles
» étoient exposées, pour le bien de la
» patrie, aux plus grands dangers, &
» même à la mort, comme dans la Ré-
» publique de Platon.

» On s'étonne que le Philosophe
» Grec chasse de sa République *Homè-*
» *re*, les Auteurs tragiques & d'autres
» Poëtes, & qu'il leur défende de par-
» ler des combats des Dieux. *Denis*
» *d'Halicarnasse* attribue cet exil à un
» motif d'envie & de rivalité. Les Ci-
» toyens d'Athènes, avant le siècle de
» *Solon*, ne connoissoient pas les Poë-
» mes d'*Homère*.

» Enfin on remarque, dans les dia-
» logues de la *République*, l'exposition
» de plusieurs vicissitudes que l'ancien
» gouvernement d'Athènes a essuyées,
» & le tableau fidèle des différentes for-
» mes qu'il a prises successivement. On
» ne peut manquer d'y reconnoître les
» portraits de *Pisistrate* & de son fils ;
» ceux de *Péricles*, de *Thémistocle*,
» d'*Alcibiade*, les ordonnances, les
» usages, & les maximes des Athé-

» niens. *Platon* même, malgré tout son
» déguisement, semble quelquefois dé-
» céler à demi-mot sa véritable inten-
» tion ».

Je ne suivrai pas l'Auteur dans une multitude d'autres conjectures qui me semblent d'une autorité décisive. Cela nous meneroit trop loin. Vous verrez par la suite que ces Atlantiques, ces Citoyens préposés comme fabuleux, ces beaux animaux décrits comme endormis dans les dialogues de *Platon*, sont en effet les Athéniens représentés dans le *Timée* & le *Critias*, tantôt en paix, tantôt en mouvement & en exercice de guerre.

Les *Réflexions impartiales* de M. *Bartoli*, par l'extrême érudition qui les distingue, sortent de la classe ordinaire des Ouvrages qu'on a le droit d'analyser avec une espèce de légèreté. Ici, les raisons & les preuves se lient si étroitement, qu'il est presqu'impossible de les diviser. Je vous promets donc, Monsieur, de revenir, dans un autre moment, à l'examen de cette curieuse production. Si vous jugez l'Auteur avec la

même sévérité qu'un Ecrivain François, vous aurez sujet de lui reprocher un style un peu embrouillé, trop diffus, souvent incorrect, & le défaut de se replier fréquemment sur les mêmes idées : mais songez que c'est un Etranger, un Savant qui cherche moins les mots que les choses. Il y auroit de l'injustice à exiger qu'il écrivît notre langue avec une exacte pureté. Au reste, s'il ne charme point le lecteur par les agrémens de son élocution, il l'instruit, il l'éclaire, & cela vaut beaucoup mieux aux regards de tous les hommes sensés.

Je suis, &c.

Livre Nouveau.

Héroïde, ou Lettre d'Adélaïde de Lussan au Comte de Comminge ; par M. de Maisonneuve. *A Paris, chez* Esprit, *au Palais Royal, & chez les Marchands de Nouveautés,*

Ce petit Poëme ne sauroit manquer de faire plaisir à la lecture : il décèle du talent & beaucoup de sensibilité.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XVI.

Histoire générale & particulière de la Grèce, contenant l'origine, le progrès & la décadence des Loix, des Sciences, des Arts, des Lettres, de la Philosophie, &c. Précédée d'une description géographique, de Dissertations sur la Chronologie, les Mesures, la Mythologie, &c. Et terminée par le parallèle des Grecs anciens avec les Grecs modernes. Par M. Cousin Despréaux, *de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, de celle de Villefranche & des Arcades de Rome, 4 vol.* in-12. *A Rouen, chez* le Boucher le jeune, *Libraire. A Paris, chez* Durand neveu, *Libraire, rue*

Galande, & Benoit Morin, *Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, à la Vérité.*

Il nous manquoit, Monsieur, une Histoire complette de la Grèce : quelques Modernes ont essayé de rassembler des fragmens, & il n'est résulté de leur travail que des abrégés imparfaits. Des événemens, des époques retracées avec assez d'exactitude ; voilà tout le mérite de ces foibles esquisses. M. *Cousin Despréaux* se propose un plan beaucoup plus vaste que celui de ses prédécesseurs qui, pour la plupart, ont négligé l'origine de la Nation Grecque. Il remonte jusqu'aux temps les plus fabuleux de sa naissance : cette partie de son Histoire est sans doute la plus savante, & le seroit trop peut-être pour le commun des Lecteurs, sans les éclaircissemens auxquels il a consacré tout son premier volume.

Ces préliminaires réduits à quatre articles principaux répandent le plus

grand jour sur la Géographie, la Chronologie, les poids & les mesures, la Mythologie, la Théogonie & la Cosmogonie des Grecs. Pour leur donner un ordre & des proportions convenables, M. *Cousin Despréaux* a cru devoir adapter à l'histoire Grecque la division de *Varron* qui partageoit les temps en trois intervalles : le premier *inconnu*, le second *fabuleux*, & le troisième *historique*.

Cette partie de la première période de *Varron* fournit à l'Historien la matière d'une introduction dans laquelle il peint les Grecs formant de petites associations. Mais quelle étoit la Religion de ces Grecs, plus connus sous le nom de *Pélasges* ? Le témoignage des anciens Auteurs atteste qu'au travers de leur férocité on démêloit leur croyance à l'Etre suprême, duquel ils faisoient descendre tous les autres Dieux. L'arrivée des Colonies en multiplia le nombre dans la Grèce, & les progrès de cette superstition furent d'abord très-lents. Les Pélasges ne reconnurent les nouvelles Divini-

tés qu'après avoir consulté l'oracle de *Dodone*, fondé par une Prêtresse Egyptienne, que des Phéniciens leur avoient vendue. Ce trait laisse entrevoir en Grèce des Colonies antérieures à celle d'Inachus, la plus ancienne dont on ait quelque connoissance. M. *Cousin Despréaux* assigne l'origine de l'Idolâtrie dans cette contrée à l'arrivée de la Prêtresse. Il prouve d'une manière satisfaisante, qu'avant l'institution de l'oracle dont il trace l'histoire, les Pélasges ne reconnoissoient qu'une Divinité.

L'institution de l'oracle de *Dodone* étoit, sans contredit, une des plus ridicules du Paganisme, & l'on s'étonne qu'une nation instruite & policée lui ait accordé si long-temps un respect aveugle; en fait de superstition, l'ancienneté rend tout vénérable. Une raison plus forte encore propageoit le culte des Grecs pour le chêne de *Dodone*; c'étoit d'après son autorité qu'on avoit admis les Divinités étrangères, classé les Dieux & fixé la Théologie. Ainsi *Dodone* fut

regardée comme le centre des émanations divines jusqu'à ce que l'oracle de Delphes eût prévalu dans l'opinion de toute la Grèce.

Ces premiers Grecs envisagés dans le rapport des mœurs & des loix, présentent un assemblage de barbares, errans dans les bois sans aucune forme de gouvernement, sans autres demeures que le creu des arbres, les antres & les cavernes. Des herbes, les feuilles des arbres & leurs écorces, avoient été la première nourriture des Pélasges. *Pélasgus* fut peut-être celui qui leur conseilla l'usage du gland, leur apprit à se construire des cabanes, à se vêtir de peaux de bêtes, à se prêter mutuellement quelques secours de première nécessité. Abandonnés à eux-mêmes, ils n'avoient peut être jamais vivifié cette heureuse contrée, par la culture & les arts. Des étrangers inconnus y jettèrent sans doute les premières semences de la société; mais elles n'avoient pris que de foibles racines, lors qu'*Inachus* vint préparer la révolution qui devoit changer la face de cette belle partie du globe.

C'est par le règne de cet ancien Législateur des Grecs, & de ses successeurs au trône d'Argos que M. *Cousin Despréaux* annonce son Histoire de la Grèce. Celle d'*Epidaure* & de *Trézene* en est tellement inséparable par la nature des événemens que l'Auteur n'a pas cru devoir en former des cadres différens. Il les fond ensemble dans un seul & même livre. L'Histoire d'Athènes naissante occupe les trois suivans, celle de Crète s'y trouve naturellement enclavée. Thèbes & la Béotie fournissent ainsi que les Villes précédentes, une abondante collection de fables & de vérités, que l'Auteur démêle dans le cinquième livre. Dans le sixième, Lacédémone & l'Arcadie offrent moins d'exercice à la sagacité de l'Historien; les antiquités de Sparte sont moins du domaine de la fable que celles des nations voisines : « c'est, » dit M. *Cousin Despréaux*, une perte » pour la Poésie, qui se nourrit de fic» tions, & un gain pour l'Histoire, » dont la vérité est l'aliment ». De savantes recherches sur Corinthe & la Colchide sont la matière du septième

livre; leur histoire est tout aussi merveilleuse que celle des autres pays de la Grèce. On en peut dire autant de Mycènes, dont les fastes brillent du plus grand éclat dans les temps héroïques. Les événemens qui composent son Histoire, eurent une grande influence sur le reste de la Grèce; M. *Cousin Despréaux* les discute dans son huitième livre.

Enfin, Monsieur, nous arrivons à la guerre de Troie, qui forme la troisième époque de cette Histoire. Le tableau de cette fameuse expédition, y compris le retour des Grecs, occupe les trois livres suivans. C'est d'après *Homère* que l'Auteur a tracé ce magnifique tableau; cette autorité ne paroît point suspecte à M. *Cousin Despréaux*. *Homère* ne fut pas seulement le plus beau génie de l'antiquité; il fut encore le plus savant homme de son siècle. C'est un Poëte, il est vrai: mais il décrit des pays qu'il a parcourus; il raconte des événemens transmis par des Auteurs la plupart contemporains; il retrace les mœurs, les usages, les arts de son temps; il parle de Princes

Grecs & Troyens, dont les familles subsistoient encore. » Sans doute *Ho*-» *mère* a des fictions, ajoute M. *Cou*-» *sin Despréaux*, mais leur charme em-» bellit la vérité, sans la détruire. Elle » y est tellement caractérisée, que, » chez les Anciens, il ravit comme » Poëte & décide comme Historien ; » seul il réunit ces deux titres qui pa-» roissent incompatibles ».

C'est donc d'après *Homère* que le nouvel Historien de la Grèce forme la confédération des Grecs contre les Troyens. Je n'examinerai pas ici, Monsieur, jusqu'à quel point un Historien réservé peut se fier à l'autorité de ce Poëte ; mais on doit convenir que dans cette période des temps héroïques dont le siège de Troie est l'époque la plus brillante, la perte des six & septième livres de *Diodore de Sicile*, laisse un vuide qu'il étoit impossible de remplir sans le secours de l'Iliade & de l'Odissée. M. *Cousin Despréaux* termine à l'époque de la guerre de Troie le récit des événemens contenus dans ses trois volumes. Le quatrième est moins la suite de l'Histoire proprement dite, qu'un ta-

bleau de la Religion, du Gouvernement, du Commerce, de la Navigation, des Arts, des Sciences, des Mœurs & usages de la Grèce dans son enfance. C'est la partie la mieux traitée de cet ouvrage; celle où l'Auteur a réuni le plus de vues, de goût & d'éloquence. Il y réfute l'opinion accréditée qui fait des anciens Grecs une nation ennemie de l'amour considéré comme sentiment. En deux mots, voici comme il établit l'opinion contraire. « Des peintures continuelles de la passion la plus séduisante, ne sont-elles pas la preuve de l'existence de ce sentiment? Et l'eût-on peint si souvent, s'il n'eût entré dans le caractère propre de la nation? cependant on prétend que les anciens Grecs ne connoissoient point l'amour; les femmes, dit-on, n'étoient à leurs yeux que des instrumens passagers de plaisirs, des êtres destinés aux travaux domestiques. Quoi! parce qu'alors les femmes savoient se renfermer dans le cercle de leurs devoirs; parce qu'elles ne s'affichoient pas, qu'elles ne donnoient point le ton,

» on ne les regardoit que comme des
» esclaves qui devoient servir aux plai-
» sirs des hommes? Eh! depuis quand le
» goût de la retraite est il devenu in-
» compatible avec l'amour, dont il
» est le plus fort aliment? comment
» peut-on juger des égards d'une na-
» tion pour les femmes, par ces at-
» tentions puériles, unique fruit de
» la galanterie moderne, mais que dé-
» daigne le véritable amour »?

L'Histoire Erotique des Divinités Grecques amenoit assez naturellement cette courte digression; mais M. *Coussin Despréaux* devoit disculper les Dieux, ou ne pas supposer beaucoup de délicatesse dans les voluptés de leurs imitateurs; il peint ces Dieux tels que l'imagination des Grecs les avoit créés. De son aveu, leurs occupations dans l'Olympe étoient à peu près les mêmes que celles des hommes sur la terre. La seule différence entre leur nature, & celle des êtres célestes c'est que ceux-ci jouissoient d'une éternelle jeunesse. Du reste, les Dieux mangeoient, buvoient, dormoient, se querelloient, se battoient, se reconcilioient com-

me les hommes. Mêmes passions de part & d'autres, envieux, jaloux, vindicatifs, & surtout très-enclins à l'amour; peu délicats même sur leurs plaisirs, il ne leur falloit pas toujours des beautés célestes: souvent de simples mortelles égaroient leur raison.

En remontant à l'état sauvage des Grecs, on entrevoit quelques traces de cruauté dans leur religion; mais ils l'affranchirent de cette superstition barbare, même avant que d'être entièrement policés. En général les Dieux de la Grèce n'étoient point des Dieux de sang, & si quelquefois les oracles ordonnoient des sacrifices humains, c'étoit le crime des Prêtres & non celui de la Religion. L'Auteur cite à ce sujet l'histoire de *Callirhoé*, qui faillit à périr victime de son indifférence pour le Prêtre *Corésus*.

Si la Religion chez les Grecs fut douce, humaine, indulgente, la guerre y fut barbare comme chez tous les anciens peuples: l'esclavage ou la mort étoit le partage inévitable des vaincus. Des Rois massacrés, livrés

aux chiens & aux oiseaux de proie ; des Reines traînées indignement dans les fers, & employées aux plus viles fonctions ; de malheureux enfans arrachés à la mammelle, écrasés contre la pierre ; telles sont les images terribles que nous présente *Homère* dans plusieurs endroits de ses Poëmes. La Grèce avoit des loix, en petit nombre à la vérité, mais ces loix étoient sages.

Les vues de M. *Cousin Despréaux* sur le Commerce & la Navigation des Grecs sont lumineuses & souvent profondes. Il prouve que dans les temps héroïques, l'Océan, le Golphe Arabique, étoient pour eux des espaces imaginaires ; qu'ils connoissoient à peine les parages de la mer Méditerranée, les plus voisins de leur séjour. « La » Navigation de la mer noire fut, nous » dit-il, une entreprise étonnante & » célébrée parmi les Grecs, comme » l'eût été parmi nous un voyage au- » tour du monde. D'ailleurs, quel com- » merce maritime les Grecs auroient- » ils pu entreprendre ? Quel superflu

» avoient-ils à échanger contre d'au-
» tres objets de jouissance? &c.... Leur
» pauvreté les concentroit forcément
» dans leur pays; il demandoit beau-
» coup de culture : il n'étoit point fer-
» tile en métaux, & les Arts ne l'a-
» voient point encore vivifié; ce n'est
» que dans les époques suivantes que
» nous verrons les Grecs s'élancer des
» barrières étroites où ils sont renfer-
» més, & jouer un rôle parmi les Na-
» tions commerçantes ».

Ce qui distingue surtout les Grecs des autres Peuples. » C'est, dit l'His-
» torien, ce goût épuré, cette noble
» élégance, ces beautés séduisantes
» qu'ils sçurent répandre sur tout ce
» qu'ils touchèrent, sur tout ce qu'ils
» virent, sur tout ce qu'ils pensèrent.
» Tout, en Grèce, prit de la vie &
» du mouvement : les stupides statues
» des Egyptiens s'animèrent; leurs édi-
» fices lourds & difformes devinrent
» élégans & magnifiques : les graces
» & la beauté se disputèrent la palme
» de tous les Arts ». Leurs progrès fu-
rent pourtant retardés dans la Grèce

Européenne, & différentes causes y contribuèrent. La plus décisive fut sans contredit la guerre de Troie. Ce funeste évenement suspendit tout-à-coup la marche de l'esprit humain; mais à cette époque, les progrès des Arts étoient déjà considérables. Il en faut excepter quelques-uns, dont la guerre de Troie précéda la naissance. La peinture fut, selon toute apparence, du nombre de ces arts. Au silence d'*Homère* sur cet article, on peut joindre le témoignage de *Pline*. Cet Ancien atteste que l'art de peindre n'existoit point à cette époque.

Les Sciences firent peu de progrès dans les siècles héroïques, ou, pour mieux dire, il n'y avoit point encore de sciences. Le tableau des Mœurs & des Usages de la Grèce à cette même époque, compose le seizième & dernier livre du quatrième volume. L'Auteur y peint toujours, d'après *Homère*, cette nation à demi civilisée, simple, généreuse, sensible, héroïque, & quelquefois un peu féroce. Parmi les traits qui la caractérisent le mieux, il en est,

Monsieur, qui nous rappellent les beaux jours de la Chevalerie Françoise. Vous remarquerez, peut-être avec surprise, que les femmes Grecques s'acquittoient envers les hommes, de certains devoirs que la pudeur sembloit leur interdire. Vous savez de quelle manière nos premiers Chevaliers étoient désarmés par les Demoiselles des Châteaux. « En Grèce, » dit M. *Cousin Despréaux*, les femmes » habilloient & déshabilloient les hommes ; elles les menoient au bain, les » parfumoient, les conduisoient même jusqu'au lit. On ne peut voir sans » attendrissement, ajoute l'Historien, » cette simplicité des premiers temps : » elle est la preuve de la pureté des » mœurs. Quand le cœur est chaste, » les yeux ne sont point libertins. Une » imagination tranquille ne fournit » point ces tableaux lascifs, qui forcent bientôt un peuple corrompu à » rejetter des usages qui n'ont rien de » dangereux, que pour ceux qui s'apperçoivent qu'ils pourroient le devenir ».

L'objet de l'Auteur dans ces quatre

premiers volumes, eſt comme vous l'avez vu, Monſieur, de nous donner une juſte idée de la Nation Grecque depuis ſon origine, juſqu'au temps de la guerre de Troie ; & dans ce cahos qu'il falloit débrouiller, rien n'étoit plus difficile que de ſéparer la fable de la vérité. On lui reprochera peut-être de trop déférer à l'autorité d'*Homère*, mais, comme on l'a dit plus haut, ce grand Poëte eſt le ſeul guide que nous ayons pour les temps héroïques de la Grèce, & ſes déciſions en matière d'hiſtoire ont toujours fait loi dans l'antiquité. D'ailleurs, M. *Couſin Deſpréaux* ne fait ſouvent que le traduire, & c'eſt toujours en le citant à la marge. Ceux des Lecteurs qui s'obſtinent à ne voir que des fictions dans l'Iliade & l'Odiſſée, conviendront du moins qu'on n'a pas prétendu ſurprendre leur crédulité. Un reproche mieux fondé qu'on ne manquera pas de faire au nouvel Hiſtorien de la Grèce, c'eſt d'avoir ſurchargé ſon récit de réflexions ſouvent inutiles. Nous conviendrons que ſa manière de les diſ-

tribuer n'eſt pas toujours heureuſe. Pour faire excuſer ces ſuperfluités, il falloit un art qu'il paroît avoir négligé. Il eſt plus aiſé de juſtifier les harangues qu'il a prodiguées dans ſon hiſtoire, & il ſuffit pour cela de ſe rappeller la différence des gouvernemens anciens & modernes. Ces harangues ſeroient déplacées dans nos hiſtoires; elles ſont indiſpenſables dans celles des Républiques Grecque & Romaine. On doit ſavoir gré à M. *Couſin Deſpréaux* de n'avoir pas omis cette partie eſſentielle des mœurs & des uſages de l'antiquité. Un autre mérite de cette Hiſtoire c'eſt de peindre les hommes par leurs actions, ſans jamais en faire de portraits vagues & chimériques.

Le ſtile ſimple eſt le ſtile propre de l'Hiſtoire; ajoutons que plus les mœurs d'un peuple ſont ſimples, plus ſon hiſtoire doit conſerver ce caractère. M. *Couſin Deſpréaux* a ſuivi cette regle de goût dans ces quatre premiers volumes. Nous l'exhortons à ne point s'en écarter dans les ſuivans.

quelqu'impoſantes que doivent être les ſcènes dont ils offriront le développement. Une diction modeſte ajoute un nouvel intérêt au récit des plus grands événemens ; mais cette diction ne doit manquer ni de correction ni d'élégance, & ces qualités eſſentielles à l'éloquence de l'hiſtoire, ſe font deſirer quelquefois dans l'excellent ouvrage de M. *Couſin Deſpréaux*.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVII.

Héroïde, ou Lettre d'Adélaïde de Lussan au Comte de Comminge; par M. de Maisonneuve. *A Paris, chez* Esprit, *Libraire, au Palais Royal, & chez les Marchands de Nouveautés.*

La vogue prodigieuse du Poëme d'*Héloïse* a fait pleuvoir parmi nous une foule d'*Héroïdes.* Moins animés d'une noble émulation, que séduits sans doute par l'espérance d'un triomphe infaillible, tous nos jeunes Poëtes se hâtèrent de disputer la palme à *Colardeau*, dans un genre où le succès avoit passé de beaucoup son espérance; mais vous savez, Monsieur, combien celui-ci avoit d'obligation à *Pope.* La sagesse du plan, la pompe des idées, l'intérêt des situations, tout appartenoit à ce brillant génie de l'Angleterre. Il n'étoit question que d'habiller en rimes françoises un sujet tracé. M. *Co-*

lardeau, né avec le talent des vers, devoit réussir, mieux que personne, à transporter dans notre langue les beautés de son modèle. Il faut même avouer qu'il a tiré de son propre fonds de véritables richesses, & qu'il a su les orner des charmes d'une poésie mélodieuse. Ses imitateurs sont bien loin de mériter un pareil éloge. La plûpart se sont traînés avec peine sur ses traces, & tous leurs efforts n'ont servi qu'à déceler leur impuissance. D'ailleurs, la nature de l'*Héroïde* présente des obstacles difficiles à surmonter. Le premier risque que l'on court, est de tomber dans la monotonie. Pour échapper à cet inconvénient, il est nécessaire d'être doué d'une grande souplesse d'esprit. On s'imagine que l'*Héroïde* n'a besoin que du langage suivi de la passion, & l'on se trompe : elle exige des transitions fréquentes, des détails nuancés avec finesse, un feu puisé dans l'âme, & non une chaleur de tête. Ce n'est pas un sentiment prolongé de l'amour qui constitue son essence ; elle ne se soutient que par des peintures variées, une sensibilité

vraie, un beau désordre & la rapidité des mouvemens. Aussi, depuis *Colardeau*, très-peu d'Héroïdes ont été accueillies; car elles manquent presque toutes de la réunion des qualités qui leur sont indispensables pour plaire. Examinons comment M. *de Maisonneuve* a rempli une tâche aussi périlleuse.

Adélaïde de Lussan, renfermée à la Trape depuis trois années, ne peut plus contenir les sentimens qui l'agitent. Après bien des combats d'amour & de religion, elle prend enfin le parti d'écrire au Comte de *Comminge*.

Puisque jamais son cœur n'a senti ma présence,
Qu'il ne jette sur moi qu'un œil d'indifférence;
Hélas! *que vais-je faire, & que puis-je espérer?*
Ce n'est plus un amant que je vais implorer!
Mais ma plume envain tremble, & mon cœur s'intimide;
Comminge, apprends & plains le sort d'Adélaïde;
Ouvre un moment ton âme aux aveux les plus doux;

Elle vit, elle t'aime, elle n'a plus d'époux;
Tu la vois tous les jours sous les habits d'Euthime.
Des fureurs d'un époux tu me crois la victime;
Tu me pleures peut-être, & souvent près de toi,
Depuis plus de trois ans, je t'entends, je te voi;
Par-tout je suis tes pas, par-tout j'offre à ta vue
Les soupirs & les pleurs d'une amante éperdue, &c.

On auroit peut-être désiré, dans le début de cette lettre, un peu plus de trouble & de vivacité. Une douleur long-temps contrainte, doit s'annoncer avec une sorte d'éclat. On voit que l'Auteur a voulu faire une exposition simple, mais il a, ce me semble, exécuté trop littéralement la loi qu'il s'est prescrite.

Adélaïde s'excuse d'avoir été forcée de prendre un autre époux; elle en rejette la nécessité sur la haine implacable du père de son amant. Si je ne

me trompe, cette haine n'est pas motivée. Suit la description d'un combat entre d'*Ermance* (*) & *Comminge* : la touche en est foible. *Adélaïde*, quoiqu'innocente, est soupçonnée d'une intelligence criminelle; on la traîne dans une tour obscure, & la porte de sa prison ne s'ouvre qu'au moment où elle apprend la mort du Tyran qui avoit reçu sa foi. Le premier vœu qu'elle forme en recouvrant sa liberté, c'est de vivre unie à *Comminge*; mais bientôt l'inquiétude la plus cruelle succède à cette joie si vive.

. . . . Ô transports superflus !
Vain espoir ! je suis libre, & mon amant
n'est plus !
Peins-toi mon désespoir & ma douleur mortelle.

. . . .

Je déguisai mon nom ; je cachai mes ennuis,
Et sous des vêtemens à mon sexe interdits,
J'allai porter par-tout les doutes d'une
amante.

(*) L'époux d'Adélaïde.

Cette retraite un jour à mes yeux se présente.
J'entendis retentir la voix de ces mortels,
Qui rassemblés alors à l'ombre des autels,
Offroient à l'Eternel l'encens de leurs cantiques.
De loin je révérois ces augustes portiques;
Un je ne sais quel charme y conduisit mes pas. . . .
Dans ce temple sacré j'invoquois le trépas;
Je priois. . . . . Une voix m'a soudain pénétrée.
Dans un songe imposteur je me crus égarée.
Comminge ! ... oui, c'est lui-même ! & parmi tous ces chants,
Mon cœur a de sa voix senti les doux accens.

Vous ne trouverez point dans cette tirade, Monsieur, de clinquant ni de termes parasites. Rien de faux, rien de gêné. *Mon cœur a de sa voix senti les doux accens*, est un vers qui, sans contredit, ne vous échappera point. Il réunit la profondeur à la vérité de l'expression.

Heureuse d'habiter le même asile que

que ſon amant, *Adelaïde* ſe préſente pour être reçue au nombre des Religieux de la Trappe. Ce moment eſt ſaiſi avec beaucoup d'adreſſe. Vous vous figurez aiſément toutes les angoiſſes, qui, pendant trois années de ſilence, ont dû déchirer le cœur de cette déplorable victime d'un amour malheureux. Le tableau des tourmens qu'elle a ſoufferts eſt plein d'énergie & de ſenſibilité; je regrette de ne pouvoir vous en donner qu'une eſquiſſe.

Lorſqu'aux pieds des autels j'apporte ma terreur,
Ma bouche ſeule invoque un Dieu juſte & vengeur;
Ton image me ſuit, me remplit toute entière,
Et n'achevant qu'à peine une froide prière,
Bientôt je ne conçois que le plaiſir charmant
De voir, de contempler, d'adorer mon amant.
Le reſte de la terre eſt un déſert immenſe;
Je vois tout dans ces lieux qu'éclaire ta préſence.

. . . .

Ma tombe glace en vain mon œil épouvanté;
En vain j'y vois la mort que ſuit l'éternité ;
Je ne vois dans la mort que la douleur funeſte
De perdre pour jamais le ſeul bien qui me reſte.

Comme je ſuis aſſuré d'avance que vous ne pourrez réſiſter au plaiſir de lire en entier cette *Héroïde*, je ne m'arrêterai point à vous faire remarquer tous les beaux vers. Vous aurez ſouvent occaſion d'en rencontrer pluſieurs qui ſont vivement ſentis, tels que celui-ci : *je vois tout dans ces lieux qu'éclaire ta préſence.*

Comminge, c'eſt en vain que ces pieux mortels,
Ces bois religieux, ce temple, ces autels,
Me ſemblent *tous les jours*, s'indignant de ma flamme,
Frémir & reculer à l'aſpect d'une femme,
Le ſpectacle impoſant de ces regards baiſſés,
Et toujours humblement ſur la terre fixés ;
Les ſanglots du remords & ſes larmes amères,
Tous ces marbres uſés par de longues prières,

Rien n'a pu jusqu'ici réprimer une ardeur,
Qui, quelquefois s'exhale en accès de fureur;
Et je n'éprouve plus, dans ce lugubre asile,
Que les tourmens affreux d'un repentir stérile.

. . . .

D'un Dieu juste & jaloux montre-moi tous les droits,
Ce Dieu l'emportera, s'il parle par ta voix.
Libre de mon amour, tranquille & satisfaite,
Je chercherai moi-même à fuir cette retraite.
C'est de toi que je veux le repos de mon cœur,
Et l'espoir consolant d'un éternel bonheur.
Je m'égare, & je cherche à me tromper moi-même.
O funeste détour! oui, Comminge, je t'aime.
Malgré toi, je pourrois *t'arracher de ces lieux*,
Je pourrois te séduire & rallumer tes feux.
Repousse mes soupirs, mes vœux & mes alarmes;
Mais instruit de mon sort, donne-moi quelques larmes.
. . . . Viens, tombe à mes genoux;

Que je retrouve en toi mon amant, mon
époux,
Que font au ciel des nœuds tissus par l'imprudence ?
Ne peut-on qu'en ces lieux adorer sa puissance ?
Il veut un libre hommage & de purs sentimens ;
Il exige nos cœurs & non pas nos fermens.

Ce passage, dont je n'ai pu vous faire connoître que quelques morceaux, est rempli d'un bout à l'autre, de chaleur & de mouvement. Quelle pensée riche & hardie dans ce vers! *tous ces marbres usés par de longues prières*. Je ne me permettrai point de réflexions sur les autres endroits qui révendiquent les plus grands éloges. Il est des choses qui frappent d'elles mêmes, & les soumettre au calcul de l'analyse, ce seroit les affoiblir.

Aux élans d'un cœur consumé par les flammes de l'amour, succède le langage d'une morne tristesse. Il est d'usage que les Pères de la Trappe consacrent quelques momens de la journée à creuser leurs fosses. *Adélaïde* entend

la cloche qui les appelle à ce funèbre exercice. Une terreur involontaire s'empare de ses sens. Accablée, anéantie, elle ne voit plus que l'image redoutable de l'éternité, & cette transition est amenée très-heureusement.

Quel son triste & lugubre a frappé mon
oreille ?

. . . .

J'entends s'avancer ces pieux Solitaires.
Ah ! qu'ils sont fortunés dans leurs vertus
austères !
Ce n'est pas sans espoir qu'ils souffrent tant
de maux.
Hélas ! ils peuvent dire, en creusant leurs
tombeaux :
Ici nous trouverons la fin de nos misères ;
Ils adressent au ciel leurs vœux & leurs prières,
Et le Ciel les reçoit. Moi, je souffre comme
eux ;
Mais ces travaux si durs, ces jeûnes rigoureux
Seront un jour pour eux des sources de délices,

Et moi, je n'en attends que d'éternels supplices!
N'oses-tu d'un regard m'accueillir en ce lieu,
Quand je souffre pour toi ce qu'ils souffrent pour Dieu?

L'amante de *Comminge* suspend ici sa lettre, & se traîne au cimetière commun des Religieux, pour y remplir le devoir imposé par les rigueurs de l'Ordre. Elle revient, & continue d'écrire. Ce n'est plus une femme livrée aux égaremens d'une coupable ardeur; les larmes du repentir le plus sincère coulent de ses yeux. *Adélaïde* suppose qu'elle a vu la mort se placer sur la tombe de *Comminge*. Glacée d'épouvante, elle recule, s'éloigne, & court s'enfoncer dans l'obscurité d'un bois. Bientôt elle retourne sur ses pas. Le premier objet que rencontrent ses regards, c'est *Comminge*; il fixoit un portrait, le couvroit tout-à-la-fois de pleurs ameres & de baisers brûlans. Elle s'approche, ce portrait c'est le sien. Déjà elle se préparoit à lui tout avouer, un bras invisible la repousse.

Un long gémissement (*dit-elle*) fut mon seul
interprête....
Je marche quelque temps interdite & muette.
Mais près de ces tombeaux où mille inscriptions
Font parler le danger des folles passions,
Où s'élève une croix d'ossemens entourée,
Je m'arrête.... Je lève une vue égarée.
Un cri, par mille échos tout-à-coup répété,
Fait retentir ces mots : *la mort*, *l'éternité*.
La terreur me prosterne ; un fantôme s'élève ;
A travers tous les feux qu'avec peine il soulève,
Ce spectre semble offrir ton image à mes yeux,
Une voix m'a crié : « sur ce trône de feux
» Est assise d'un Dieu l'éternelle vengeance ;
» Ici l'homme, en entrant, dépose l'espérance ».

Un fantôme s'éléve, ce spectre semble offrir, &c. Cette construction choque l'exactitude des règles. Il falloit que l'un ou l'autre servît exclusivement de nominatif aux verbes qui les suivent. Toute cette situation est d'ailleurs du

plus grand effet. C'est un des endroits où M. de *Maisonneuve* a su distribuer le mieux ses couleurs. Maître de son sujet, il excite continuellement la surprise par des gradations bien ménagées; toujours quelques vers que le goût distingue : *Ici l'homme, en entrant, dépose l'espérance.* Idée grande, terrible, & voisine de la sublimité.

Adélaïde, encore saisie d'horreur de tout ce qu'elle a vu, ne songe plus qu'à dissiper les restes de son amour, & à demander au ciel le pardon de ses fautes. La grace enfin l'éclaire : elle rougit d'avoir été si long-temps sans le connoître, & s'étonne que l'Etre suprême ne l'ait pas écrasée du poids de son courroux.

— Quand tu dois, grand Dieu! punir de vains remords,
Je te vois de ta grace ouvrir tous les trésors;
Ton œil daigne descendre au sein de ma misère;
Tu laisses de ton trône approcher ma prière.
O clémence infinie! ô sagesse! ô grandeur!
O de tes saints décrets auguste profondeur!
Jette aussi sur Comminge un regard favorable:
Efface de son cœur un souvenir coupable.

Pardonne si ma bouche ose te le nommer,
Je ne puis l'oublier, en cessant de l'aimer.

Ce dernier vers est de toute beauté, parce qu'il est pris dans la nature. Je plaindrois les cœurs froids sur lesquels il ne produiroit pas une prompte impression. On est charmé de voir *Adélaïde* mêler le nom de *Comminge* aux vœux qu'elle adresse à la Divinité, alors même qu'elle fait le serment de renoncer à lui pour jamais. *Tu laisses de ton trône approcher ma prière.* Autre vers qui prouve que M. *Maisonneuve* a de l'essor dans l'imagination.

Cette tendre amante, épuisée par les douleurs, implore le trépas comme le seul bien qu'elle puisse attendre. C'est sur son lit de mort qu'elle veut remettre à *Comminge* la lettre fatale qui doit l'instruire de sa destinée. Par une suite de son attachement, elle le recommande aux soins des solitaires de la Trappe. Ce morceau peut-être ne paroîtra point du même ton que ceux dont j'ai fait l'apologie. Des juges sévères diront que le pinceau de l'Auteur s'est un peu affoibli vers la

fin de ſon ouvrage ; mais voici de quoi les ſatisfaire, s'ils ſont réellement émus des charmes d'une poéſie pompeuſe.

Où ſuis-je, & quel tranſport m'a tout-à-coup ravie ?
entends des Séraphins la céleſte harmonie;
Les luths, les lyres d'or s'animant ſous leurs doigts,
D'accords mélodieux accompagnent leurs voix.
Des Anges raſſemblés les troupes immortelles,
Semblent m'environner, me couvrir de leurs aîles,
Et mon regard, nageant dans des flots de clarté,
Se plonge dans l'éclat de la Divinité.

J'aurois ſouhaité que le Poëte eût terminé là ſa pièce. A la ſuite de cette viſion extatique, *Adelaïde* ſe ſuppoſe tranſportée au Ciel, & réunie à *Comminge* dans le ſéjour des élus, pour y bénir la bonté du Dieu qui leur pardonne. A l'exception de ce vers de ſentiment : *ſûre de mon bonheur, je goûte*

encor le tien; je crains qu'on ne trouve les autres ſuperflus ou languiſſans.

Graces à la perverſité de nos mœurs, on en eſt venu au point de ne plus aimer que les nudités, même dans les ouvrages d'eſprit. Il faut que des vers ſoient abſolument licencieux pour être accueillis de certains lecteurs, & malheureuſement ces lecteurs relâchés forment le plus grand nombre. La dépravation eſt portée à un tel excès aujourd'hui, qu'un Ecrivain honnête ne peut plus ſe promettre des ſuccès dans la carrière des Lettres. Un tort que les gens du monde ne manqueront pas de reprocher à M. *Maiſonneuve*, c'eſt d'avoir trop chargé ſon *Héroïde* de dévotion. On ne voudra point convenir que l'amour d'*Adélaïde* ſeroit ridicule & révoltant, s'il étoit libertin, s'il n'étoit pas tempéré par des retours religieux ſur elle-même. Un reproche mieux fondé que nous nous croyons en droit de faire à M. *Maiſonneuve*, c'eſt d'avoir choiſi, pour exercer ſes talens, un ſujet trop connu. Il en a plus de mérite ſans doute, d'avoir réuſſi; mais quand on peut ſe frayer ſoi-

même une nouvelle route, il ne faut point marcher dans des chemins rebattus. Les Comédiens François ont de cet Auteur une Tragédie de *Mustapha*, qui ne peut pas tarder à être jouée. Sa Lettre au Comte de *Comminge* nous donne lieu d'augurer très-favorablement de cette production dramatique.

Mon dessein n'est pas, Monsieur, de vous déguiser les défauts du Poëme, dont je vous ai donné l'extrait: ce seroit mal répondre à votre confiance. Par fois des négligences, des longueurs, & point assez de ces mouvemens qui donnent la vie à l'*Héroïde*; mais, en général, vous y verrez une tournure facile, du naturel, de l'ame, un abandon intéressant, une extrême sensibilité. Que M. *Maisonneuve* travaille toujours à obtenir les suffrages de la petite portion des hommes d'un goût délicat & sûr: cette récompense est préférable aux louanges éphémères de la multitude des faux connoisseurs: *me raris juvat auribus placere.*

Je suis, &c.

LETTRE XVIII.

Annales du Règne de Marie-Thérèse Impératrice Douairière, Reine de Hongrie & de Bohême, Archiduchesse d'Autriche, &c. continuées jusqu'à sa mort; dédiées à la Reine. Par M. Fromageot, *Prieur Commandataire, Seigneur de Goudargues, Ussel, &c. Ouvrage enrichi de très-belles figures. A Paris, chez* Nyon l'aîné, *Libraire, rue du Jardinet, & la* Porte, *rue des Noyers, 1 vol.* in-8°.

CES Annales accueillies favorablement du Public, il y a quelques années, reparoissent, Monsieur, dans une circonstance qui semble y ajouter encore un nouvel intérêt. Toute l'Europe en deuil pleure la mort récente de *Marie-Thérèse d'Autriche*, & c'est dans ce moment que M. *Fromageot* remet sous nos yeux le tableau des vertus, des malheurs, & de la grandeur d'ame de cette Reine illustre. Pour louer dignement son héroïne, l'Auteur n'a pas eu besoin d'exagérer

ſes belles actions; il la peint toujours avec cette ſévère exactitude exigée dans l'hiſtoire, & ſes portraits mieux reſſemblans n'en ſont que plus flatteurs. Il nous montre d'abord l'Héritière de *Charles VI*, diſputant ſes Etats à des rivaux avides & puiſſans : l'Europe entière ſe diſpoſoit à cette guerre, & la fortune ſembloit être d'accord avec ſes ennemis pour la dépouiller de ſon héritage. *Marie-Thérèſe* oppoſe à cet orage terrible la valeur de ſes troupes & l'amour de ſes ſujets. Je ne ſuivrai point, Monſieur, les divers événemens d'une guerre ſi glorieuſe, malgré tous ſes revers, à cette Auguſte Souveraine; ils ſont liés, en grande partie, à notre hiſtoire. Un extrait de ces Annales ne vous apprendroit rien ſans doute; mais elles renferment des faits iſolés, qui peignent d'un ſeul trait le cœur magnanime & généreux de l'*Impératrice*; vous rappeller quelques-uns de ces faits, c'eſt réveiller en vous des ſentimens d'admiration qu'on ne ſauroit refuſer à ſa mémoire.

« Depuis deux cens ans les Hongrois eſſayoient vainement de maintenir

leurs droits & leurs privilèges à la pointe de l'épée. Ce Peuple fier & belliqueux envoie supplier la nouvelle Reine de vouloir bien les leur confirmer par un serment. Voici la réponse sublime qu'elle fit aux Députés : *Si moi, ou quelqu'un de mes successeurs, en quelque temps que ce soit, veut enfreindre vos privilèges, qu'à vous soit permis, en vertu de cette promesse, à vous & à vos descendans, de vous défendre sans pouvoir être traités de rebelles.*

La politique de *Marie-Thérèse* avoit eu sans doute quelque part à cet acte de bienfaisance; elle prévit les effets heureux de sa modération; par cette conduite, elle rendit précieuse à cette Nation une autorité, que la fierté de ses Ayeux lui avoit trop souvent rendue odieuse. Depuis cette époque les Hongrois ne cessèrent de lui donner, dans toutes les occasions, des marques d'un inviolable attachement.

Tout sembloit favoriser l'Electeur de Bavière : Vienne étoit menacée d'un siège, & l'on s'attendoit à voir passer en d'autres mains les vastes Etats de la maison d'Autriche. La ressource de

Marie-Thérèse eſt de ſe jetter dans les bras de ſes fidèles Hongrois. Elle part accompagnée du jeune Archiduc *Joſeph*, à peine âgé de quelques mois, paroît devant les Ordres de l'Etat, leur montre ſon fils qu'elle tient embraſſé, & leur adreſſe en latin ces paroles touchantes : *Abandonnée de mes amis, perſécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parens, je n'ai de reſſource que dans votre fidélité, dans votre courage & dans ma conſtance. Je remets en vos mains la fille & le fils de vos Rois, qui attendent de vous leur ſalut.* « A peine, continue l'Hiſto» rien, lui donne-t-on le temps d'ache» ver ce diſcours énergique. Les Hon» grois, frappés de ce ſpectacle & des » paroles de la Reine, tirent leurs ſa» bres, & tranſportés de l'enthouſiaſ» me qu'elle avoit fait naître, ils s'é» crient d'une voix unanime : *mo» riamur pro rege noſtro Maria There» ſia : mourons tous pour notre Roi » Marie-Thérèſe* ».

La ſenſibilité de cette Princeſſe ne laiſſoit échapper aucune occaſion de s'épancher dans le ſein des malheu-

reux. Sa vie privée offre mille traits de cette bonté d'âme qui la caractérisoit. Qu'il me soit permis, Monsieur, de vous en citer un des plus honorables à sa mémoire : « L'Impératrice, » étant à *Achsendorf*, reçut un message » de la part d'une femme âgée de » cent huit ans, que ses infirmités em- » pêchoient depuis deux années de se » trouver au nombre des pauvres à » qui elle lavoit les pieds le jour du » Jeudi Saint. Cette bonne vieille té- » moignoit le regret qu'elle avoit de » ne plus voir une Souveraine ado- » rée. *Marie-Thérèse*, touchée des » sentimens de cette femme, se rendit » à sa cabane, où les infirmités, com- » pagnes de la décrépitude, la rete- » noient sur un misérable grabat. Vous » regrettez de ne m'avoir point vue, » lui dit-elle; eh bien! consolez-vous, » je viens vous voir. » L'air pénétré de cette pauvre infirme, qui gémissoit de ne pouvoir sortir de son lit pour se jetter aux pieds de sa Souveraine, attendrit l'Impératrice jusqu'aux larmes. Elle entretint quelque temps cette femme, & lui laissa, en se retirant,

une somme d'argent suffisante pour adoucir sa situation.

La générosité de cette grande Reine ne s'étendoit pas uniquement aux peuples soumis à son Empire : elle s'exerçoit même envers ses ennemis, & quelquefois dans des circonstances qui sembloient la dispenser de se montrer généreuse.

Ces Annales présentent à chaque page, des tableaux de bienfaisance & d'humanité. On ne peut, Monsieur, vous entretenir de *Marie-Thérèse*, sans vous rappeller quelques-unes de ses vertus. Pendant quarante ans, elles signalerent son règne ; mais l'Historien observe que *François I*, son auguste époux, en partagea constamment l'exercice avec elle. Ce bon Prince eut le titre glorieux *de père des peuples* ; jamais titre ne fut mieux mérité. L'amour qu'il portoit à ses sujets ne connoissoit point de bornes. » Le » signal d'un incendie, ajoute M. *Fro-* » *mageot*, devenoit pour lui le cri » d'un enfant chéri qui appelle à son » aide le père le plus tendre...... Les » habitans de Vienne se rappelleront,

» de génération en génération, ce jour
» affreux où l'on vit un débordement
» des eaux du Danube inonder un des
» fauxbourgs : des malheureux s'é-
» toient réfugiés sur les toîts de leurs
» maisons submergées ; depuis trois
» jours ils manquoient de nourriture,
» & la violence du courant de ce fleuve
» impétueux ne leur laissoit entrevoir
» qu'une mort inévitable. Les bate-
» liers les plus intrépides refusoient
» de leur porter du secours, malgré
» les récompenses qui leur étoient
» promises, *François I* entre lui-même
» dans une barque, affronte les dan-
» gers qui avoient fait frémir des hom-
» mes accoutumés aux inondations
» du fleuve, & qui avoient jugé le
» péril trop évident pour s'y exposer :
» il parvient à la rive opposée, &
» après avoir encouragé ces infortu-
» nés qu'il rappelloit à la vie ; après
» leur avoir distribué des secours, il
» revient heureusement au bruit des
» acclamations d'un peuple qui fond
» en larmes, l'ame remplie de la douce
» & pure satisfaction d'avoir sauvé tant
» de misérables. »

Joseph II, digne Successeur de

Marie-Thérèse & de *François* I, renouvella peu de temps après la mort de l'Empereur son père, l'action glorieuse qui vient de vous attendrir ; il étoit réservé à la Maison d'Autriche de donner sans cesse à l'Europe des modèles de cette sensibilité, que la France adore dans sa Reine bienfaisante : mais depuis la scène attendrissante, dont le village d'Achère fut le théâtre à jamais renommé, les prodiges tant de fois répétés de son humanité, nous ont tellement familiarisés avec cette vertu, qu'ils ont, pour ainsi dire, perdu le droit de nous étonner. L'Auteur des Annales remet sous nos yeux cette scène si profondément gravée dans le cœur de tout bon François, & qu'il seroit par conséquent inutile de vous retracer ici.

Les Archiducs *Léopold*, *Ferdinand* & *Maximilien*, & les autres rejettons de cette tige illustre, donnent chaque jour à l'Europe des exemples de ces vertus héréditaires. M. *Fromageot* en rappelle mille beaux traits également dignes d'être recueillis. Permettez-moi, Monsieur, de consigner encore dans cette Lettre celui qui

marqua le départ du jeune *Ferdinand* pour son Gouvernement de la Lombardie Autrichienne. Pendant les différentes fêtes qui furent données à cette occasion, on lui montra les desseins d'une illumination superbe, qu'on devoit faire à Schombrun l'avant-veille de son départ. Le jeune Prince les considéra attentivement, parut rêveur, soupira, & quelques larmes s'échapperent de ses yeux. L'Impératrice étonnée, lui demande la cause de cet attendrissement. *Ma mère*, lui dit-il, *voilà assez de fêtes qu'on me donne; encore une illumination! cela coûtera tant; & c'est un plaisir si peu durable! La cherté des grains, & les malheurs des temps, ont réduit quantité de familles honnêtes dans la derniere misère : on pourroit employer l'argent que cette illumination coûteroit, à soulager les plus indigentes.* L'Impératrice embrassa tendrement son fils, mêla ses larmes aux siennes, & lui fit remettre une somme considérable. Tout le jour fut employé à la distribuer aux pauvres. Le lendemain, l'Archiduc parut devant la Reine : il

l'embraſſa, la joie peinte ſur le viſage, & lui dit avec l'enthouſiaſme d'une ame pénétrée de plaiſir : *Ah ! ma mère, quelle fête !*

M. *Fromageot* termine les Annales de *Marie-Thérèſe* à la trente ſixième année de ſon règne. Il regrette de n'avoir pu completter ce tableau de toutes les vertus qui font chérir les Rois ; mais la modeſtie de l'Impératrice n'a jamais voulu permettre qu'on publiât les dernières anecdotes de ſon illuſtre vie, & l'Auteur n'a pas eu de mémoires ſecrets pour compoſer cet Ouvrage. L'évènement cruel qui vient de la ravir à l'Europe affligée, rendra ſans doute à la reconnoiſſance la liberté de ſe manifeſter, en raſſemblant toutes les anecdotes d'un règne ſi intéreſſant pour l'humanité. Les commencemens difficiles de ce beau règne avoient fait éclater ſur-tout le courage héroïque de *Marie-Thérèſe*. La même vertu ſignala ſes derniers momens : peu d'heures avant que d'expirer, elle parla de ſa mort comme d'une affaire d'Etat qu'il falloit arranger. Elle ordonna elle-même ſes obsèques,

& consacra les intervalles que lui laissoient ses souffrances, à consoler tous ceux qui l'entouroient. L'Empereur attendri ne put s'empêcher de lui témoigner, dans cette circonstance, l'admiration que lui inspiroit son courage. » L'état où je suis est, dit-elle, » l'écueil de ce qu'on appelle grandeur » & force ; tout disparoît dans ces » momens. La tranquillité où vous me » voyez, vient de celui qui sçait la » pureté de mes vues. Pendant un » règne pénible de quarante années, » mon intention constante a été de » faire le bien. J'ai aimé & recherché » la vérité ; peut-être n'est-elle pas » venue toujours jusqu'à moi ; peut-» être ai-je été trompée dans mon » choix ; mes intentions ont pu être » mal comprises, encore plus mal exé-» cutées ; mais celui qui sçait tout, » a vu le fond de mon cœur : la tran-» quillité dont je jouis, est une pre-» mière grace de sa miséricorde, qui » m'en fait espérer d'autres. Je n'ai » jamais fermé mon cœur aux cris des » malheureux : c'est la plus consolante

» idée que j'aye dans mes derniers mo-
» mens. »

Les approches de la mort n'effrayerent point *Marie-Thérèse*, parce qu'elle s'étoit familiarisée depuis longtemps avec cette image terrible. Une particularité bien touchante, & qui mérite de trouver place dans son Histoire, c'est que peu de jours après le décès de *François* I, cette religieuse Princesse avoit fait construire son cercueil, & travaillé elle-même à son habit mortuaire. Celles de ses femmes qui étoient le plus dans sa faveur, l'ont vue coudre en secret cette robe funèbre ; & par respect pour ses ordres, elles n'ont jamais voulu rendre publique cette anecdote.

L'exécution de ces Annales m'a paru répondre à la dignité du sujet. On y désireroit une forme plus analogue à l'Histoire, une diction plus châtiée, moins diffuse, & sur-tout mieux assortie à la nature des évènemens qu'on raconte ; mais ces défauts ne détruisent pas l'intérêt de cet Ouvrage : il sera recherché des

personnes

personnes qui lisent pour s'instruire & pour s'édifier. C'est promettre à M. *Fromageot* des suffrages dans toutes les classes de lecteurs.

Je suis, &c.

LETTRE XIX.

*Suite des Nouvelles Historiques de M. d'*Arnaud. *La Duchesse de Châtillon. A Paris, chez* Delalain, *Libraire, rue Saint-Jacques, Tome second.*

Il y a déjà bien plus de quarante ans que M. d'*Arnaud* est connu dans la Littérature. Il suffit d'annoncer un ouvrage de cet Ecrivain pour compter d'avance sur l'empressement des Lecteurs à l'accueillir. Tout ce qu'il a fait, quoique revêtu généralement des mêmes couleurs, attache, intéresse & pique la curiosité. Si l'on a droit de lui reprocher la monotonie de ses tableaux, il est également juste d'applaudir au choix heureux de la plupart de

ſes ſujets. Les perſonnes qui chériſſent la variété, auroient cependant voulu qu'il ne ſe fût pas toujours renfermé dans un cercle de peintures ſombre; mais ſans doute qu'il a conſulté ſon talent & ſes forces: ainſi ſachons lui gré de s'être borné au genre de compoſition qui lui convenoit.

Cromwel avoit fait couler ſur l'échafaud le ſang de *Charles Ier*. Le fils de cet infortuné Monarque reçut à la Haye, où les troubles de l'Angleterre l'avoient obligé de ſe retirer, la nouvelle de cet affreux régicide. Déclaré Roi par les Ecoſſois, il repaſſa les mers pour aller conquérir ſon trône uſurpé. Toutes ſes troupes furent miſes en déroute dans la fameuſe journée de *Vorceſter*. Le ſort qui le pourſuivoit, le réduiſit à demeurer deux jours & deux nuits, ſans prendre nourriture, caché dans un bois à l'abri d'un vieux chêne. Déguiſé d'abord en Bucheron, enſuite en Valet de chambre de la fille du Colonel *Lane*, il trouva le moyen de paſſer en France; mais ayant appris qu'elle avoit traité avec *Cromwel*, il la quitta preſque auſſi-

tôt pour se rendre à Cologne. Les Espagnols lui firent une pension, & ce Prince malheureux alla fixer son séjour en Hollande, jusqu'à la mort du *Protecteur* de la Grande Bretagne. Le Général *Monk*, s'étant rendu Maître du Parlement, se hâta de rappeller *Charles* Second dans ses États. Il fut proclamé Roi l'année suivante, & le 31 Mai 1662, on célébra solemnellement à Portsmouth la cérémonie de son mariage avec l'Infante de Portugal.

Rien de plus attendrissant que les avantures de ce Monarque fugitif. On ne sauroit le voir placé sans cesse au milieu d'une foule de dangers plus horribles les uns que les autres, sans verser des larmes, sans partager ses périls, & l'effroi des diverses situations où l'expose sa mauvaise fortune. Voyons à présent de quelle manière M. d'*Arnaud* a brodé le fond de cette histoire.

Une barque transporte *Charles* aux côtes de Normandie, son premier soin est de porter un coup-d'œil sur les différentes Cours de l'Europe, dont il puisse attendre des secours. Après

bien des incertitudes, il se décide à rester en France. Son affabilité, son enjoûment & mille graces personnelles lui gagnent bientôt tous les cœurs. La Duchesse de *Châtillon*, une des plus spirituelles & des plus aimables Dames du Royaume, ne vit pas ce Prince impunément. Touchée de ses malheurs, autant que de la noblesse de sa figure, elle ne put défendre son ame des douceurs d'une impression qu'elle n'avoit point encore éprouvée. Elle aime *Charles*, & met *Julie*, une de ses femmes, dans la confidence de sa tendresse. *Charles* se sent blessé du même trait. Il fait l'aveu de sa passion au Duc de *Buckingham*, Courtisan fin, adroit, & toujours prêt à flatter les intentions de son Maître. Cependant le Roi devient rêveur. *Clarendon*, grand Chancelier d'Angleterre, homme intègre & franc, s'apperçoit de son air inquiet, & prend la liberté de l'interroger.

« Me seroit-il permis, Sire, d'inter-
» prêter cette espece de trouble, qui,
» depuis quelques jours, semble vous
» poursuivre? Votre Majesté fréquente

» souvent les cercles où se trouve
» Madame de *Châtillon* : c'est une
» des plus belles femmes de cette
» Cour, & l'on m'a rapporté, Sire,
» que vous preniez plaisir à la voir,
» à l'entendre. = Chancelier ! qui
» vous a dit que la Duchesse m'inté-
» ressoit ? = Votre agitation invo-
» lontaire. Oui, n'en doutez point,
» j'oserai combattre ce penchant con-
» tre lequel vous vous éleveriez vous-
» même, si vous daigniez réfléchir sur
» vos intérêts. Est-ce à l'amour, Sire,
» à vous nommer une épouse ? C'est
» la politique, la nécessité qui doit
» faire une Reine d'Angleterre. Ma-
» dame de *Châtillon*, quoique d'un
» sang illustre, ne lui apporteroit que
» son nom & ses charmes, & la Prin-
» cesse à laquelle des nœuds solemnels
» vous lieront, doit vous procurer un
» appui ».

Le discours de *Clarendon* laisse le Roi agité de divers mouvemens. On donne une fête à la Cour ; il est question de nommer une Reine parmi les Dames. *Charles* est chargé de cette galanterie, &, comme on peut bien le

croire, il ne balançe pas un moment à décerner la couronne à la Duchesse de *Châtillon*. Cétte circonstance amène de part & d'autre des déclarations d'amour. La Duchesse fait pourtant réflexion que l'aveu précipité de sa flamme n'est pas selon les loix de la décence. Pour réparer sa faute, elle écrit au Roi d'Angleterre de ne pas prendre à la lettre ce qui lui est échappé, & d'étouffer un sentiment qui feroit le malheur de tous les deux.

SIRE,

» Sans doute je suis coupable à mes » propres yeux : mais je le serois encore bien davantage, si j'avois recours à la dissimulation : j'ai osé faire » éclater un penchant, que j'aurois dû » renfermer dans le fond de mon cœur. » Vos malheurs m'ont intéressée au » point que j'ai cru céder à la vertu, » en laissant échapper un aveu dont » j'aurois à rougir, si vous n'étiez que » Monarque. Vos brillantes qualités, » vos célèbres infortunes vous prêtent un ascendant que n'a point le

» Diadême. Oui, Sire, c'eſt *Charles*
» infortuné, *plein de mérite & d'agré-*
» *mens*, qui a pu m'attendrir.... Sans
» vos diſgraces, vous n'auriez point
» excité en moi cette prévention tou-
» chante, qui m'a emportée trop loin.
» J'ai imaginé n'être que ſenſible &
» généreuſe, & je ne me ſuis apperçue
» que vous m'étiez cher, *que lorſqu'il*
» *ne m'étoit plus poſſible d'éprouver une*
» *autre impreſſion.* Jouiſſez donc de
» votre triomphe ; mais la franchiſe
» avec laquelle j'écris à Votre Majeſté,
» doit auſſi l'éclairer ſur l'eſpèce de
» loi que le devoir & l'honneur m'im-
» poſent ; il faut l'un & l'autre nous
» ſoumettre à un ſacrifice abſolument
» néceſſaire..... Je n'oſerois prétendre
« au rang de votre épouſe, quoique le
» Trône ne ſoit point une place étran-
» gère aux femmes de ma Maiſon....
» C'eſt un Royaume qu'il vous faut,
» & non le cœur d'une *pauvre* malheu-
» reuſe femme dont vous cauſeriez la
» perte.... Bornons-nous à cette eſti-
» me pure qui me fera partager juſqu'à
» vos moindres ſuccès, & fuyons avec
» ſoin tout ce qui exciteroit une paſſion

» dont nous ferions néceſſairement les » victimes ». Il y a dans cette lettre une ſorte de nobleſſe & de grandeur, qui ne fait plus aujourd'hui d'impreſſion. A force de voir ces ſentimens traînés dans tous les écrits Romaneſques, ils ont perdu de leur crédit, & ne ſont plus regardés que comme des lieux-communs.

Charles vole chez la Ducheſſe, & l'on s'y attendoit. Dans de ſemblables circonſtances, un amant porte lui-même ſa réponſe ; ce ſeroit manquer aux règles que d'agir autrement. Il offre donc à la Ducheſſe de *Châtillon* de la mener à l'Autel, de la placer ſur le trône. Quoique tout cela fût du goût de la Dame, elle s'épuiſe néanmoins en remontrances généreuſes.

« Votre cruelle deſtinée vous rend » cher à mon cœur, Sire ; mais me » conviendroit-il de me lier ſans l'a» veu de la Cour ? Avez-vous ou» blié que Mademoiſelle de *Montpen-* » *ſier* prétendoit à l'honneur de vous » épouſer ? — Tous ces obſtacles s'ap» planiront, quand notre mariage ſera » public. Je ſerai Roi, Madame, & » l'on me reconnoîtra des droits qu'au

» jourd'hui l'on oseroit me disputer ».

Buckhingam arrive, avec les nouvelles d'un soulèvement contre l'audacieux *Cromwel*. *Charles* lui donne la commission de déterminer la Duchesse à recevoir sa main, & court, transporté de joie à son Conseil, pour y lire les dépêches qui lui présageoient une révolution favorable. Bientôt il reste seul avec *Clarandon*, qui lui représente l'abîme où peut l'entraaîner son nouvel amour.

» Sire, vous savez sans doute à quel
» prix vous avez des amis, des alliés.
» Le Roi de Portugal vous propose la
» main de sa fille. Rappellez-vous que
» ce mariage avoit été projetté par le
» Roi votre pere. Que diront les An-
» glois restés fidèles à votre Majesté, si,
» pour une folle passion, pardonnez-moi
» ce mot, vous les sacrifiez, vous vous sa-
» crifiez, vous perdez le trône, oserai-je
» dire, l'honneur ? Oui, l'honneur, Sire,
» exige que vous tentiez tous les efforts
» pourre prendre le scèptre qu'un attentat
» inoui vous a enlevé. Vous devez
» compte de vos démarches à tous les
» Souverains de l'Europe, au Monde

» entier, qui a les yeux attachés sur vos
» moindres actions.... Vous n'êtes point
» à vous, c'est à votre peuple que vous
» appartenez. Tournez vos regards vers
» cette ville qui a été votre berceau ;
» voyez-y tous ces échaffauds fumans
« encore du sang de vos plus zèlés ser-
» viteurs ; entendez les cris des *Mon-*
» *troses*, des *Hamiltons*, des *Derbys* ;
« contemplez leurs membres palpitans,
« déchirés. »

M. d'*Arnaud*, il faut en convenir, a sçu répandre dans cette conversation le plus grand intérêt. Sa diction est chaude, animée, telle en un mot que l'exigeoit la circonstance.

Le Roi combat toutes les observations de son Chancelier.. Celui-ci ose insister, & par son éloquence entraînante, il décide enfin son Maître à ne pas rejetter l'alliance du Roi de Portugal. Madame de *Châtillon* n'avoit point vu *Charles* depuis deux jours : en traversant les appartemens de la Reine, elle l'apperçoit près d'une fenêtre, plongé dans un profond accablement. Aussitôt elle vole à lui, le presse de dévoiler les raisons de son absence &

de sa tristesse; mais, quoiqu'elle fasse, elle n'en peut arracher que des réponses vagues, entrecoupées de sanglots, qui ne lui apprennent rien. Anéantie, désespérée, cette tendre Amante rentre chez elle & s'abandonne aux plus violens excès de la douleur. *Clarandon* paroît. Il engage la Duchesse elle-même à représenter au Roi l'oubli de ses intérêts, à lui faire envisager combien il seroit dangereux d'immoler ses devoirs aux charmes d'un amour que tout condamne dans les circonstances.
» Le sort de mon maître, Madame, » est dans vos mains; je viens vous » demander le témoignage d'une force » d'esprit surnaturelle. C'est contre » vous même que je prétends vous » armer, & ce triomphe vous étoit » réservé. Je n'ignore point l'excès » de l'amour que vous avez su ins» pirer à un Prince fait pour sentir le » pouvoir de vos charmes, de vos » talens, de vos vertus.... Mademoi» selle de *Montmorency* peut lever les » yeux jusqu'au Trône; mais, Mada» me, apprenez ce que personne, ce » que le Roi lui-même n'ose vous

» révèler. Londres eſt prêt à recevoir
» ſon Souverain.... Le Roi vous eſt
» cher, mais ſi l'on manque le maria-
» ge de l'Infante, ce Prince eſt perdu,
» perdu ſans reſſource. Point d'alliés,
» point d'eſpoir.... Le mépris entier
» de l'Europe, d'inutiles regrets, une
» honte ineffaçable; tel eſt, Madame,
» le ſort dont *Charles* eſt menacé, ſi
» vous ne venez à notre ſecours....
» Il n'eſt que vous ſeule qui puiſſiez
» ſoutenir le Roi ſur le penchant du
» précipice, & il y eſt plongé pour
» jamais, ſi vous ne l'arrachez à ſa
» paſſion, à vous-même.... C'eſt vous,
» c'eſt une amante généreuſe qui po-
» ſera la Couronne ſur le front de
» notre Monarque; c'eſt vous qui le
» rétablirez ſur le Trône.... Voyez les
» Anglois vous bénir, entendez-les
» s'écrier: c'eſt à Madame de *Châtillon*
» que nous devons notre Souverain,
» notre gloire, notre bonheur! »

Il falloit beaucoup d'art pour ſortir avec avantage d'une ſituation auſſi embarraſſante. On doit de juſtes éloges à l'Auteur pour la manière fine & in-

génieuse dont il a soutenu & dénoué cet entretien délicat.

Clarendon se retire, après avoir porté le trouble & le désordre dans le cœur de la Duchesse. Accablée du malheur de perdre son amant, elle répandoit ses amertumes dans le sein de *Julie*, quand *Charles* se montre, & tombe aux genoux de l'objet qui seul pouvoit faire son bonheur. La Duchesse, éclairée par par les avis de *Clarandon*, réunit toutes ses forces pour annoncer au Roi de ne plus songer à la placer sur un trône que tout lui impose la loi de refuser, & que doit seule occuper l'Infante de Portugal. A peine a-t-elle prononcé ces paroles fatales, qu'elle quitte le Monarque, qui, frappé comme d'un coup de foudre, n'avoit pas eu le temps de répondre. *Buckhingam* & *Wilmot* sont consultés. On pense bien qu'ils persuadent à *Charles* de suivre son penchant. Mais le vertueux *Clarandon* vient détruire les conseils de ces lâches favoris. Quelque froideur que lui oppose le Roi, il lui retrace avec fermeté tous les malheurs dont

il gémira un jour, s'il dédaigne d'écouter sa voix d'un sujet fidèle. *Julie*, déguisée en homme, accourt toute éplorée informer le Prince que Madame de *Châtillon* est sur le point d'expirer. Tremblant & désolé, *Charles* n'est plus arrêté par aucune considération, il sort, va chez la Duchesse, & la trouve baignée dans un torrent de larmes. Ici recommencent encore les épanchemens de tendresse. Madame de *Châtillon* n'oublie pas néanmoins qu'il faut repousser avec héroïsme les offres de la couronne d'Angleterre. Sa grandeur d'ame ne se dément point : elle persiste dans sa noble résolution.
» Prince, vous savez combien je vous
» aime. Cet amour jamais ne s'etein-
» dra, il m'enflammera jusqu'au der-
» nier soupir; oui, jusqu'au dernier
» soupir, vous serez le Maître absolu
» de mon ame. Vous me promettiez
» votre main, votre trône, une ten-
» dresse éternelle; vous m'en avez
» assurée par des sermens : je vous les
» rends tous ces sermens. Je fais plus,
» j'exige de votre cœur ce sacrifice
» inoui..... Sire, ne me forcez point

» à rougir de moi-même, partez, saisissez le moment...... Prince, déchirons nos deux cœurs. Remplissez votre brillante destinée...... Il faut nous quitter, & pour toujours ».

La Duchesse, comme c'est l'usage, tombe évanouie; & comme c'est encore l'usage, *Charles* s'élance dans les bras de la belle mourante, & ne vient à bout de la rappeller à la vie que par les caresses les plus passionnées. Après un long débat de sensibilité réciproque, on se sépare enfin, & l'on se dit un éternel adieu.

Cette *Nouvelle Historique*, Monsieur, manque d'invention, car presque toutes les situations sont données; elle a sur-tout beaucoup d'analogie avec *Titus* & *Bérénice*. Vous reconnoîtrez aisément *Paulin* dans le personnage de *Clarandon*. Pour la partie du stile, ce petit Roman est un des moins négligés de M. d'*Arnaud*; mais je n'aime pas les points multipliés qui coupent ses phrases, & leur donnent un air de niaiserie. En général, ses productions respirent le sentiment & la probité; elles sont une vive

censure de l'orgueil, une apologie continuelle de toutes les vertus morales.

Je suis, &c.

Livre Nouveau.

Les Samien, Contes traduit de l'Anglois; le Phœnix, Apologue Arabe; Calliste & Philetor, Fragment d'une Nouvelle Grecque, traduits l'un & l'autre de l'Italien. A Paris; chez Knapen & *Fils, Lib.-Impr. de la Cour des Aides, 1781. in-12. br.*

Projet d'Etablissement.

De tous les individus affligés qui composent l'ordre social, le plus à plaindre est, sans contredit, l'Aveugle qui devient à charge aux autres & insuportable à lui-même. Parmi les victimes de cette espèce, les Pauvres & les Habitans de la campagne sont les plus malheureux, parce qu'ils sont

les plus éloignés de tous secours; aussi les voit-on se rendre en foule dans la capitale pour y implorer les soins de la bienfaisance.

L'Hopital des Quinze-vingts, ce monument d'une piété active, ouvre un azyle aux Aveugles incurables; mais le nombre fixé ne lui permet pas de recevoir dans son enceinte les gens de la campagne, qui ne sont pas entièrement privés de la vue: c'est donc dans le dessein de soulager cette portion de malheureux, nos semblables dans l'ordre de la nature, que l'on propose une souscription pour former un établissement en leur faveur. La maison, destinée à servir de refuge à cette classe de citoyens indigens, sera située dans le Fauxbourg Saint-Antoine. On exige que les Malades qui se présenteront, soient porteurs d'un certificat du Curé ou du Seigneur de leur Paroisse.

Il y aura dans cet hospice, un Médecin, un Chirurgien-Oculiste, un Apotihcaire, & une Apothicairerie, où se trouveront des remèdes en tout genre.

Une fondation de douze lits sera suffisante, & les Malades seront confiés aux soins d'un Chef, ou Supérieur, attentif à faire exécuter les réglemens dressés à cet effet. Cette nouvelle institution sera éclairée des regards de l'Administration qui préside à l'Hopital des Quinze-vingts. Tels sont les actes de bienfaisance que la Religion dicte, que l'humanité suggère, & qu'une expérience consommée & réfléchie réclame.

Les personnes qui voudront concourir à cet établissement, sont priées de s'adresser à M. l'Abbé *Desmonceaux*, (*) rue S. Paul.

(*) Les cures qu'a faites M. *Desmonceaux* sont si publiques & si multipliées, qu'elles nous dispensent d'en faire un éloge. On sait avec quel zèle il consacre sa vie au soulagement de tous les infortunés. C'est un Citoyen vertueux, sensible, distingué par ses profondes connoissances sur les Maladies des yeux. Toutes les ames honnêtes forment des vœux pour que son projet soit appuyé du Gouvernement.

Fin du Tome premier.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.

Almanach des Muses, ou choix des Poësies fugitives de 1780. A Paris, chez Delalain l'aîné, *Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre.* 13

Voyage Littéraire de Provence; par M. P. D. L. 2 *vol.* in-12. *A Paris, chez* Barrois l'aîné, *Libraire, Quai des Augustins.* 30

Description générale & particulière de la France; première livraison des Tableaux gravés sur les dessins de M. Cochin. 59

Réponse de M. Allémand *à la Lettre de M. l'Abbé* Beaudeau, *du 10 Septembre dernier, inserée dans le Mercure,* N° 42. 67

Livres Nouveaux. 72

Les Métamorphoses d'Ovide, en vers François, livre second, traduction nouvelle, avec des notes; par M. de Saint-Ange, avec cette Epigraphe:

Converti verbis ad nostram consuetudinem aptis, in quibus non verbum pro verbo necesse habui reddere. Non enim ea me annumerare lectori putavi opportere, sed tanquam appendere (*Cicero*, de optimo genere oratorum.)

Prix, 30 sols, de même que la première partie. A Paris, chez l'Auteur, maison de M. le Sage; *rue des Fossés S. Germain-des-Prés.* 75

Théâtre de M. Cailhava, 2 *vol.* in-8°. *A Paris, chez la veuve* Duchesne, *rue Saint-Jacques*, Esprit, *au Palais Royal*, & Barrois, *Quai des Augustins, &c.* 104

Edition des Œuvres de M. de VOLTAIRE, *avec les caractères de* Baskerville, *proposée par souscription.* 121

L'Architecture, Poëme en trois Chants; par M. Maillier, Architecte.

Docti rationem artis intelligunt, indoctique voluptatem. Quintilien, *lib.* 9, *c.* 4.

A Paris, chez l'Auteur, rue de la grande Truanderie, maison de M. l'Abbe Dumenil, *Apothicaire du Roi.* 128

Discours prononcés dans l'Académie Françoise, le Jeudi 25 Janvier 1781, à la Réception de M. Lemierre *& de M. le Comte* de Tressan, *avec les réponses de M. l'Abbé* De Lille, *Directeur de l'Académie. A Paris, chez* Demonville, *Imprimeur-Libraire, rue Christine.* 145

Le Génie vengé, Poëme par M. Guyétand. *A la Haye, & se trouve à Paris, chez les Marchands de nouveautés.* 167

Lettres Physiques & Morales sur l'Histoire de la Terre & de l'Homme, adressées à la Reine de la Grande Bretagne; par J. A. de Luc, *Citoyen de Genève, Lecteur de Sa Majesté, Membre de la Société Royale de Londres & de la Société Batave, & Correspondant des Académies*

Royales des Sciences de Paris & de Montpellier, 5 *vol.* in-8°.

—Jam rebus quisque relictis,
Naturam primum studeat cognoscere rerum:
Temporis æterni quoniam, non unius horæ,
Ambigitur status. . . . .

Lucr. l. 3, v. 1084 & seq.

A Paris, chez la veuve Duchesne, *Libraire, rue S. Jacques; & à la Haye, chez* de Tune, *Libraire.* 182

L'Amour vainqueur des préjugés, & couronné par la bienfaisance: ou Mémoires du Comte de Rosnay *& du Marquis d'*Orronville; *Ouvrage posthume de M. le Marquis d'*Argens. *A la Haye, & se trouve à Paris, chez* Delalain *le jeune, Libraire, rue S. Jacques, près la Fontaine S. Severin.* 209

Philoctète, Tragédie traduite du Grec de Sophocle, en trois actes & en vers; par M. de la Harpe, *de l'Académie Françoise, avec cette Epigraphe tirée de Vigile:*

Sophocleo quæ carmina digna cothurno?

Prix, 30 sols. A Paris, chez Lambert, *&* F. J. Baudouin, *Imprimeurs-Libraires, rue de la Harpe, près Saint-Côme.* 217

Réflexions impartiales sur le progrès réel ou apparent que les Sciences & les Arts ont fait dans le dix-huitième siècle en Europe, &c. précédées d'un Essai sur l'Explication historique que Platon *a donnés de sa* République *& de son* Atlantide. *Par M.* Bartoli, *Antiquaire de* S. M. le Roi de Sardaigne, *de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c. A Paris, chez* Couturier, *père, rue Saint-Thomas du Louvre, &* Couturier, *fils, Quai des Augustins; tôme premier.* 275

Livre Nouveau. 288

Histoire générale & particulière de la Grèce, contenant l'origine, le progrès & la décadence des Loix, des Sciences, des Arts, des Lettres, de la Philosophie, &c. Précédée d'une description géographique, de Dissertations sur la Chronologie, les Me-

sures, la Mythologie, &c. Et terminée par le parallèle des Grecs anciens avec les Grecs modernes. 289

Héroïde, ou Lettre d'Adélaïde de Lussan au Comte de Comminge; par M. de Maisonneuve. *A Paris, chez* Esprit, *au Palais Royal, & chez les Marchands de Nouveautés.* 307

Annales du Règne de Marie-Thérèse Impératrice Douairière, Reine de Hongrie & de Bohème, Archiduchesse d'Autriche, &c. continuées jusqu'à sa mort; dédiées à la Reine. par M. Fromageot, *Prieur Commandataire, Seigneur de Goudargues, Ussel, &c.* 325

*Suite des Nouvelles Historiques de M. d'*Arnaud. *La Duchesse de Châtillon. A Paris, chez* Delalain, *Libraire, rue Saint-Jacques.* 337

Projet d'établissement, 352

Fin de la Table des Matières contenues dans ce Tome premier.

De l'Imprimerie de KNAPEN & fils, Imprimeur de la Cour des Aides, rue Saint-André, au bas du Pont S. Michel.